

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1997

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

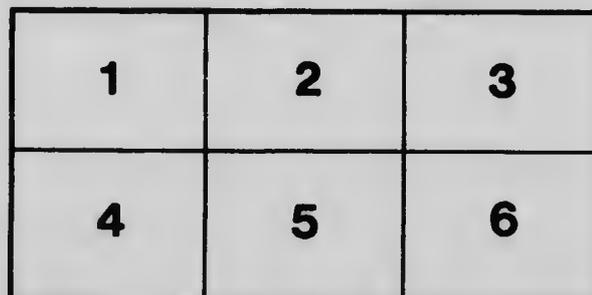
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

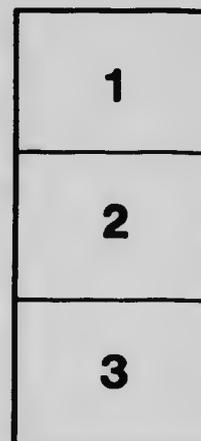
Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

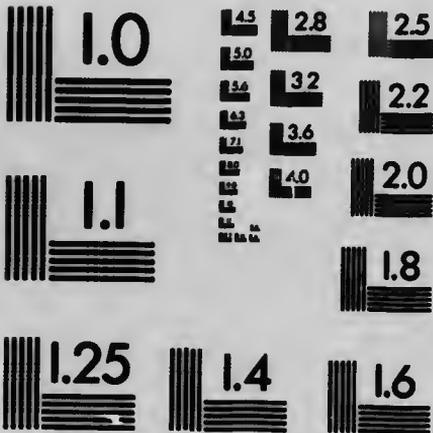
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 288-5989 - Fax

No 8.

LA LITTÉRATURE MODERNE

C. GUENOT

L.A.

Comtesse de Montbéliard

C. E. BEAUCHESNE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

1810 NOTRE-DAME, MONTREAL.



UN CHEVAL

Ferré avec les Fers

NEVERSLIP

Est sûr de ne jamais glisser.

Faites usage de l'**HUILE BALMORAL**

LUDGER GRAVEL, Agent,

Tel. Bell, Main, 641.

26 et 28 Place Jac.-Cartier.



Examen Gratis de la Vue

Ne ruinez pas vos YEUX à porter de mauvaises LUNETTES, LORGNONS, etc., pour tracer, coudre, lire et écrire, etc.

Allez voir le meilleur de Montréal comme FABRICANT de VERRES OPTIQUES et AJUSTEUR de LUNETTES, LORGNONS et YEUX ARTIFICIELS, taillées et ajustés selon les maladies des YEUX pour bien VOIR de LOIN et de PRES, renforcer les NERFS OPTIQUES, corriger les défauts de l'OEIL et guérison d'YEUX.

Consultez le **Beaumier,**
SPECIALISTE
MEDECIN OPTICIEN

Gradué aux E. 20 ans d'expérience.

Professeur à l'Institut d'Optique Américain.

1854 rue Ste-Catherine Entre les rues Cadieux
et Ave. Hotel-de-Ville.
MONTREAL, P. Q.

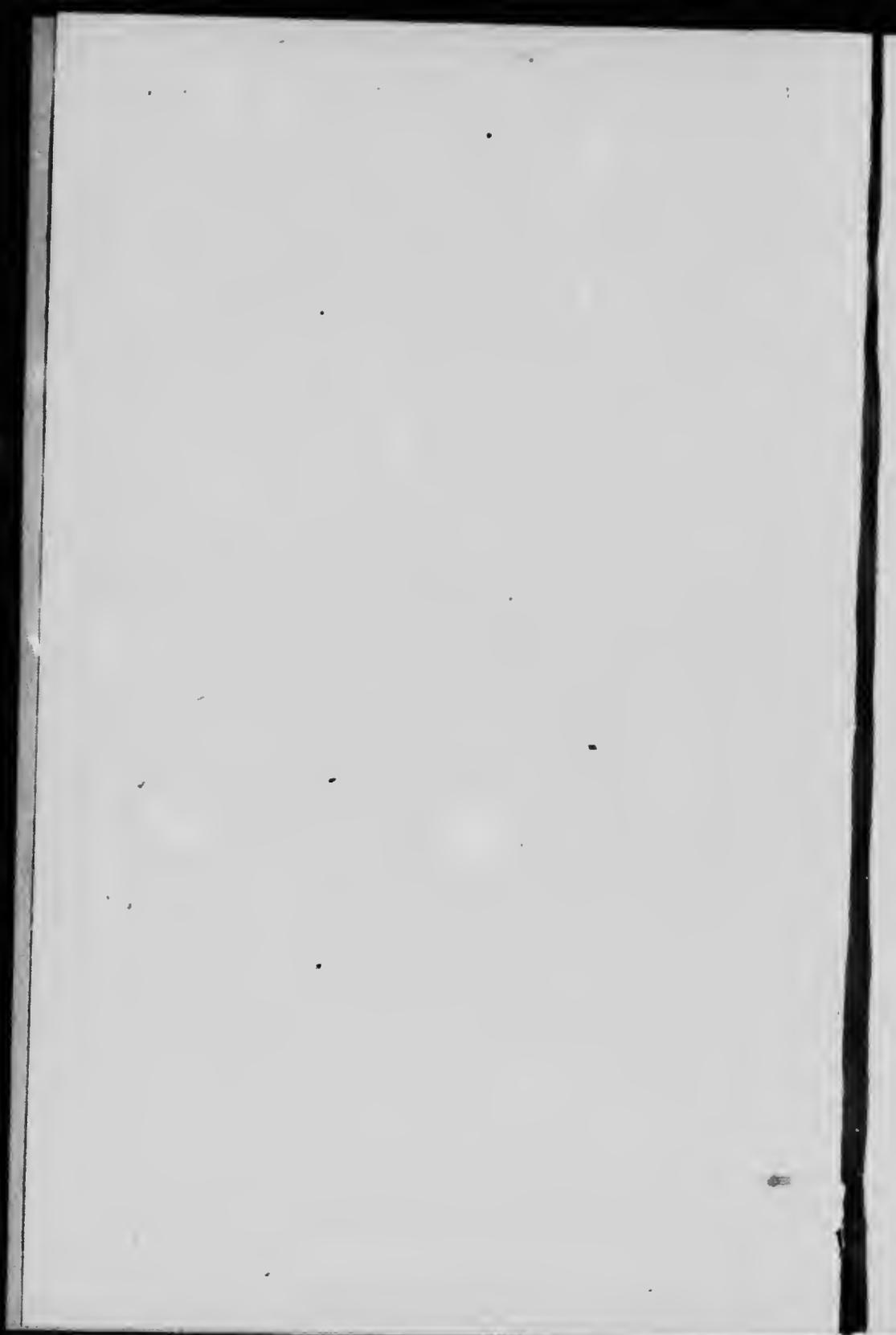


Ouvert jour et nuit, Le Dimanche, de 1 à 4 heures P. M.

QUALITES et TRAVAIL GARANTIS. BAS PRIX

A VIS.—Envoyez-nous par la Poste vos vieilles LUNETTES, LORGNONS, PINCE-NEZ, etc, avec description de leurs DEFAUTS, au retour, vous recevrez nos VERRES OPTIQUES, solidement fixés à neuf dans vos anciennes monture. Prix, \$1.00 comptant, enregistrement et frais de Poste compris, Canada et E. U. A. Ecrivez-nous pour plus amples informations. Prenez garde, nous n'avons pas d'agents sur le chemin pour notre MAISON FONDEE et responsable.

LA COMTESSE
DE MONTBELIARD



LA LITTÉRATURE MODERNE

LA COMTESSE

— DE —

MONTBELIARD

PAR

C. GUENOT



41899

C. E. BEAUCHESNE & C^{IE},

EDITEURS-PROPRIETAIRES

1610 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

1903

Bibliothèque
Cégep

Collège de (Cégep)

1024, P.Q., Canada

VQ

2240

22706

1903

LA COMTESSE DE MONTBELIARD

I

LE CHATEAU

Au confluent de l'Allan et de la Lusine, dans le département du Doubs, au milieu d'un joli vallon entrecoupé de prairies, s'élève la ville de Montbéliard. L'antique cité, parfaitement bâtie, arrosée par plusieurs fontaines, possède encore un château dont la construction remonte aux temps les plus reculés. Ce curieux édifice, servant aujourd'hui de caserne de gendarmerie, était autrefois la résidence des comtes de Montbéliard. Comme nous ne voulons point écrire l'histoire moderne de la ville, nous prierons le lecteur de se reporter à quelques siècles en arrière, vers l'an 1414, à la fin de juillet. Peu d'heures avant le coucher du soleil, des cavaliers s'arrêtaient devant le pont-levis de l'entrée principale du château. Au signal donné par l'un d'eux, le pont s'abaissa, et les chevaux, malgré la chaleur accablante et la sueur qui les couvrait, entrèrent rapidement dans l'enceinte puissamment fortifiée. Le premier des deux personnages avait la

taille bien prise, les épaules larges, les membres musculeux. De moyenne stature, admirablement proportionné, il paraissait arrivé à la force et à la maturité de l'âge. Son compagnon, vêtu, comme lui, d'un justaucorps vert et coiffé d'une toque sur laquelle se balançait une plume rouge, était à peu près du même âge, de formes plus déliées et d'une élégance parfaite. Sa main, fine, blanche, nerveuse, reposait mollement sur le cou du cheval. Ses traits révélaient une audace et une résolution extraordinaires. Le premier des cavaliers était le baron Ulrich de Poligny, frère d'Isabeau, comtesse de Montbéliard; le second, ami intime d'Ulrich, se nommait Albert, sire d'Ornans. Isabeau gouvernait le comté de Montbéliard, à la place de son mari, Etienne de Montfaucon de Montbéliard, qui passait pour avoir été tué dans la fameuse bataille de Nicopolis, livrée par les Croisés à Baiezd, sultan des Turcs. Femme énergique, ambitieuse, intelligente, restée veuve à vingt-quatre ans avec deux enfants en bas âge, un fils et une fille, elle s'était saisie du pouvoir sans hésiter. Henri de Montbéliard, son fils, qui était l'aîné, avait disparu quelques mois après la mort d'Etienne. On racontait dans le pays que l'enfant avait été enlevé par des émissaires que les ennemis de son malheureux père entretenaient jusque dans son manoir, et qu'ils l'avaient fait périr afin d'éteindre la noble et antique famille de Montbéliard. Le second enfant d'Etienne et d'Isabeau, Stéphanie de Montbéliard, venait d'atteindre ses vingt-deux ans; elle n'avait jamais quitté sa mère. Vertueuse et belle, elle mettait son bonheur à soulager l'infortune, à consoler toutes les misères qui s'offraient à elle.

A la fatale nouvelle de la mort d'Etienne, Ulrich de Poligny, le frère d'Isabeau, accourut au manoir de Montbéliard pour prêter l'appui de son expérience à la comtesse; depuis lors il avait toujours habité près d'elle, soit qu'elle l'eût retenu, soit qu'il préférât ce séjour à celui de son pays natal. Toutefois, on répétait tout bas que le frère et la sœur étaient loin de vivre en bonne intelligence. Souvent, disait-on, et sur des points importants, ils s'étaient trouvés en désaccord. Maintes fois Isabeau avait témoigné son antipathie pour Ulrich dont elle dédaignait les conseils. Elle le faisait surveiller et espionner sans cesse comme un ennemi. Le baron de Poligny, d'un cœur généreux, loyal, souffrait cruellement de ces défiances imméritées; les chagrins qui le dévoraient, étaient gravés en larges rides sur sa noble et mâle figure. Sa seule consolation était sa fille Ida, belle et pieuse enfant, dont la mère était morte il y avait longtemps. La perte de cette épouse adorée réduisit d'abord Ulrich au désespoir: elle l'avait quitté à la fleur de l'âge, alors que l'avenir lui promettait une longue série de jours radieux et prospères. La religion, les soins qu'il donna à l'unique fruit de ce mariage dont la main de la mort avait sitôt délié les nœuds, finirent par verser un peu de baume au cœur endolori du baron. Ensuite, il avait auprès de lui un homme dévoué, un ami à toute épreuve, le sire d'Ornans. Laissé seul en ce monde, par de grands malheurs. Albert était venu demander un asile au château de Montbéliard, où le baron de Poligny l'avait accueilli comme un frère.

A l'époque où commence cette histoire, la ville

et le château de Montbéliard venaient d'échapper à un grand danger. Le prince Louis, fils du roi de France, Charles VII, ayant assiégé la ville quelques semaines auparavant, avait réussi à s'en rendre maître. Isabeau, secondée par la valeur d'Ulrich et du sire d'Ornans, qui commandait les vassaux et les hommes d'armes du comté, préserva le château ; puis, grâce surtout à la bouillante intrépidité d'un chevalier venu d'Allemagne, elle expulsa le prince et rentra triomphalement en possession de ses domaines. Le jeune chevalier, connu seulement sous le nom de Reginald, avait fait de rapides progrès dans la faveur de la fière comtesse ; elle l'avait retenu dans son manoir et lui avait donné le commandement des hommes d'armes chargés de sa défense. A la surprise générale de ceux qui la connaissaient, et qui savaient combien elle était ombrageuse et jalouse de son autorité, elle paraissait lui accorder une confiance absolue et se reposer entièrement sur lui de l'administration de ses Etats, Prenant plaisir à le produire en public, elle se réjouissait des applaudissements que lui valaient sa bonne mine et son habileté consommée dans tous les exercices de la guerre. De son côté, Reginald, reconnaissant et profondément respectueux envers Isabeau, se faisait un devoir d'exécuter ses volontés comme autant de lois.

Ulrich de Poligny et le sire d'Ornans, que nous avons vus tout à l'heure franchir l'enceinte du château de Montbéliard, descendirent de cheval dans la cour d'honneur. Un serviteur s'étant rapproché, ils lui remirent la bride de leurs coursiers. Le baron se rendit aussitôt à un pavillon isolé qu'il occupait, et qui, par une précaution

méfiant de la comtesse, n'avait aucune communication avec le reste du manoir. Au reste, cette demeure, quoique peu spacieuse, était agréablement située. Elle avait vue sur les forêts qui entouraient la ville comme une verte ceinture, et dominait la vallée. Ulrich entra dans une salle éclairée par de hautes fenêtres à travers le vitrage desquelles le soleil versait en gerbes ses rayons d'or et de lumière. Près de l'une de ces fenêtres, se tenait une jeune fille, aux traits délicats, à la blonde chevelure, à la bouche souriante. Elle travaillait à une tapisserie, sur le tissu de laquelle elle brodait des fleurs aux couleurs éclatantes. A la vue du baron, elle se leva avec un petit cri joyeux, accourut à sa rencontre et lui offrit son front à baiser; sa démarche élégante et pleine de noblesse ajoutait encore à la beauté. Ulrich, ayant embrassé l'aimable enfant, s'assit sur un siège antique, et lui fit prendre place à ses côtés.

— Mon père, dit la jeune fille, en levant ses beaux yeux sur le baron de Poligny, votre course aujourd'hui, par cette chaleur intense, a dû être bien fatigante. Vous êtes parti si matin, et vous rentrez si tard! Votre santé est robuste, il est vrai; mais il n'est pas bon d'abuser de ses forces.

— Mon enfant, répondit Ulrich avec tristesse, la lassitude du corps n'est rien; je ne redoute pas la température élevée que nous avons depuis quelques jours. Plût à Dieu que je ne connusse pas d'autres peines! mon âme jouirait presque du bonheur.

— Pourquoi, mon père, reprit Ida, pourquoi vous préoccuper toujours, et vous plonger dans de sombres et désolantes pensées? La comtesse

ne vous laisse-t-elle pas en paix? Qu'importent ses actes, puisque vous n'y pouvez rien et que vous n'en êtes pas responsable?

— Ne comprends-tu pas, Ida, que j'ai soif de justice, et que la vue de l'iniquité me révolte? Je me demande comment il se fait que le Ciel comble tous les vœux d'Isabeau et fasse réussir tous ses projets, toutes ses entreprises. Quels crimes faut-il donc commettre pour que le bras vengeur de Dieu s'appesantisse sur les coupables? A juger sur les apparences, le Tout-Puissant semble voir sans colère les forfaits de la comtesse de Montbéliard. Je ne puis m'expliquer cette indifférence étrange.

— Mon père, il ne nous appartient pas de sonder les desseins mystérieux du Seigneur. Il a ses raisons, sans doute, pour agir comme il le fait. La foi nous apprend qu'il est parfait justicier et que rien n'échappe à son regard perçant. Et puis, qui peut savoir les intentions de la comtesse? Quelquefois, ce qui nous paraît mal, est exécuté avec des intentions bonnes. Nous ne pouvons scruter les consciences.

— Eh quoi! répliqua le baron, peut-on, excuser une femme qui s'est montrée épouse ingrate, mère dénaturée; une souveraine qui gouverne ses vassaux et ses sujets avec une verge de fer? Isabeau ne s'entoure que d'hommes sans honneur et sans foi; son passage est marqué par des flots de sang.

— Je croyais, mon père, que la comtesse avait perdu son époux à la bataille de Nicopolis?

A cette réflexion, le baron pâlit, ses lèvres tremblèrent, et il répondit après un silence embarrassé :

— Cependant, les termes que j'ai employés en parlant d'Isabeau, quelque énergiques qu'ils soient, ne sont que l'expression de la vérité. Je dirai plus : en me contentant de l'appeler une épouse ingrate, j'ai fait preuve de grande indulgence ; j'aurais pu, sans injustice, la flétrir d'une autre épithète.

— Soit ; mais est-elle donc responsable de la disparition ou de la mort de son fils ? La croyance générale n'est-elle pas que l'enfant a été la victime des ennemis de la maison de Montbéliard ?

Les paroles d'Ida redoublaient l'émotion pénible du baron de Poligny, et ce fut avec un accent douloureux qu'il répliqua :

— Le vulgaire se trompe souvent et ne voit que la surface des événements. Mais, ma fille, je ne puis en dire davantage. Un jour, peut-être, sauras-tu clairement que je n'ai rien exagéré : alors tu seras convaincue, comme moi, qu'Isabeau est une grande coupable. Sois sûre que j'ai les preuves des graves accusations que je formule contre elle. A mes yeux, ce château est un séjour maudit, un lieu témoin d'horribles méfaits. Plus je vis et plus je m'étonne que la foudre n'ait point encore frappé ses tours orgueilleuses, et réduit en poudre ceux qui l'habitent.

— S'il en est ainsi, messire, pourquoi ne point abandonner cette demeure ? Nous risquons d'être confondus avec les coupables ?

— Ah ! réparez le baron dont l'œil brilla d'un feu étrange, un grand devoir m'enchaîne ici. J'ai engagé ma parole, j'ai juré à un mourant de ne point sortir du manoir de Montbéliard avant de m'être acquitté de la mission dont il m'a chargé. Depuis vingt ans j'attends l'heure propice,

je guette l'instant où il me sera donné d'accomplir ce que j'ai promis et de dégager ma parole. Mais, je l'avouerai avec douleur, il me semble que je suis aujourd'hui plus loin du but que jamais. La puissance des méchants est au comble; l'iniquité triomphe et porte le front haut: le Ciel abandonne la cause de la justice...

— Mon père, ne parlez pas ainsi! s'écria la jeune fille d'une voix suppliante; ce serait blasphémer. Dieu est toujours juste, même quand il diffère de récompenser ou de punir. Nos courtes vues ne peuvent atteindre ses infinies conceptions. Nous devons adorer en silence et courber la tête devant ses décrets impénétrables, toujours merveilleusement sages.

— Ce que je dis, reprit Ulrich avec une énergie désespérée, les faits sont là, pourtant, qui l'attestent. De quoi m'a-t-il servi de suivre invariablement le sentier du devoir, de pratiquer la vertu, d'implorer par d'ardentes prières le secours divin? J'ai toujours protégé la veuve et l'orphelin, et je ne me souviens pas d'avoir délaissé le pauvre qui réclamait le pain ou le vêtement. Cependant, loin de seconder mes justes entreprises, le Très-Haut semble prendre à tâche de les faire échouer misérablement, et je vois s'accumuler déceptions sur déceptions. Au contraire, Dieu et les hommes semblent d'accord avec Isabeau. Tout favorise ses desseins: il lui suffit de former un souhait, pour le voir incontinent réalisé. Depuis vingt ans qu'elle règne, elle n'a connu que des jours prospères; les épines de la vie, les soucis et les labeurs du pouvoir s'écartent de la route de cette femme pour ne meurtrir ni ses pieds, ni ses mains. Dernière-

ment, le fils du roi de France est venu attaquer la ville; il l'a prise, mais la comtesse a su l'en chasser, et rentrer triomphante, plus puissante et plus redoutée que jamais dans son château.

— Eussiez-vous donc voulu, mon père, que Montbéliard demeurât au pouvoir des étrangers?

— Non, certes; mais je cite ces récents événements pour te faire voir jusqu'à quel point la fortune protège Isabeau, malgré ses crimes et ses attentats. Quant à moi, je tiens à le constater encore: toutes mes tentatives ont avorté; toutes mes mesures, les mieux combinées, ont été déjouées. Je ne sais plus que faire pour mettre un terme à l'odieuse domination d'Isabeau; je suis à bout de moyens et de ressources; la cause du bon droit est destinée à succomber.

— Je tremble, mon père, toutes les fois que je vous entends parler ainsi; je tremble de vous savoir engagé dans toutes les entreprises qui ont pour but de renverser le pouvoir de la comtesse. Plaise à Dieu qu'elle ne vienne point à être informée de vos projets, et même qu'elle ne conçoive jamais aucun soupçon! Les liens du sang qui vous unissent, votre titre de frère, ne vous protégeraient point contre sa vengeance.

— Je le sais, ma fille. De terribles exemples, dans la vie d'Isabeau, prouvent qu'en de telles circonstances elle serait impitoyable. Cette femme n'a qu'un seul culte, qu'une seule passion: le pouvoir. Afin de le conserver, elle sacrifierait tout, père, mère, frère, époux, enfants. Personne n'ignore ce dont elle est capable. C'est là sa force, car on la craint à l'excès; mais c'est là aussi sa faiblesse, car, le jour où il se rencontrera des hommes résolus à dévouer leur vie pour af-

franchir le pays d'un joug intolérable, le règne de la comtesse de Montbéliard touchera à sa dernière heure. Ces hommes, une fois engagés, ne reculeront pas, sachant qu'ils n'auraient aucune miséricorde à attendre. Or, quand on est ainsi disposé, on est bien puissant et bien fort; le succès est presque certain.

— Hélas! soupira la jeune fille, à quelles angoisses ne suis-je pas réservée? Il me faudra donc désormais, ô mon père, craindre à chaque instant pour vos jours. Puisque Dieu du haut du ciel n'intervient pas, pourquoi persister à détruire ce qu'il consent à souffrir?

— Si Dieu ne lance point la foudre sur des têtes impies, il a mis en moi, en retour, un cœur capable de tout oser, reprit Ulrich avec exaltation. Rien, pas même la défaite ne saurait me décourager. Il m'a donné un bras qui, plus d'une fois, s'est signalé par de hauts faits. Si le Seigneur s'abstient de frapper, c'est une preuve qu'il nous abandonne ce soin.

— Mais Isabeau est votre sœur, elle a grandi au même foyer que vous, votre sang coule dans ses veines, ô mon père. Des motifs sacrés, souffrez que je dise, vous interdissent de tirer vengeance de ses crimes, quels qu'ils soient. Il est toujours dangereux de transgresser les lois de la nature qui prescrivent de respecter surtout la vie de ceux qui nous sont unis par une aussi étroite parenté.

— Isabeau, je te l'ai dit, méprise les noms les plus sains. Epoux, fils frère, tout cela n'est rien pour elle. La comtesse ne prise que le pouvoir. Sa conduite et des sentiments me dégagent donc de tout ménagement à son égard. Par sa crimi-

nelle conduite, Isabeau s'est mise hors de la loi commune. Le devoir de la punir de ses forfaits incombe à tout homme de cœur.

— Vous voulez la priver du pouvoir, reprit la jeune fille, que les paroles d'Ulrich remplissaient de douleur; mais après elle, qui règnera? L'autorité brisée dans les mains de la comtesse, il faudra la confier à un autre, et qui nous répond que celui-là en sera moins indigne?

— Quoi qu'il arrive, nous aurons accompli notre devoir. Dieu ensuite pourvoira. Peut-être, alors se relâchera-t-il de sa rigueur en nous donnant pour chef un prince équitable?

Ida garda le silence; des larmes brillantes roulerent sur ses joues. Pour dissimuler aux yeux de son père l'impression pénible qu'elle éprouvait, la noble enfant reprit son travail. Le baron de Poligny s'étant levé, se mit à parcourir l'appartement à grands pas. Son âme était en proie à une agitation extrême. Les souvenirs du passé, les misères du présent, les inquiétudes de l'avenir ne lui laissaient aucun repos. A cela se mêlaient d'autres préoccupations dont nous parlerons un peu plus loin.

Pour l'intelligence des faits qui précèdent et de ceux que nous allons raconter, il est nécessaire de donner quelques détails sur les crimes qu'Ulrich de Poligny reprochait à sa sœur.

Le baron et beaucoup de vassaux du comté de Montbéliard, étaient convaincus qu'Isabeau avait contribué à la disparition de son fils, et que même elle avait été pour quelque chose dans la mort de son époux. Ils ne savaient rien bien positivement; ils eussent été fort en peine de formuler juridiquement leurs preuves; mais un

ensemble d'indices, de rapports, confirmaient leurs soupçons; de sorte qu'ils ne doutaient pas qu'Isabeau ne fût coupable d'un double attentat. Le baron était plus instruit que les autres; mais, par prudence, il avait toujours évité de s'expliquer; et puis la comtesse était sa sœur, et il craignait de divulguer inutilement son infamie.

Six mois après la bataille de Nicopolis, un étranger s'était présenté au château de Montbéliard; Isabeau avait déjà semé le bruit de la mort du comte Etienne et pris possession du pouvoir. Elle avait appelé autour d'elle des hommes décriés par leurs crimes ou leurs mœurs infâmes, mais prêts à mettre leur conscience et leur épée à l'encan. Elle avait exilé ou fait périr la plupart des serviteurs dévoués de son mari. Tout ce qui était vertueux et honorable lui portait ombrage. De plus, elle s'était assuré l'appui du sire de Lure, homme livré à tous les vices et capable de tous les crimes.

L'étranger, introduit au manoir, aux dernières heures du jour, fut conduit aussitôt à la comtesse et il ne reparut plus. Du moins, personne ne le vit sortir. Seulement, quelques jours plus tard, Isabeau convoqua tous les seigneurs qui possédaient des terres inféodées au comté de Montbéliard. Lorsqu'ils furent réunis dans la grande salle du château, elle parut au milieu d'eux, vêtue de deuil, et leur annonça qu'un messager, venu d'Orient, lui avait apporté la nouvelle certaine de la mort du comte Etienne de Montbéliard. Elle raconta même quelques détails vrais ou supposés de la grande bataille, où la troupe héroïque des chevaliers français qui combattaient contre les infidèles avait succombé.

Ensuite, elle produisit une pièce confirmant l'acte laissé par Etienne, lors de son départ, acte qui établissait Isabeau souveraine de Montbéliard, en cas de mort du comte. Les vassaux, s'inclinant devant la volonté de leur ancien suzerain, prêtèrent à sa veuve le serment de foi et hommage, pour les fiefs de la mouvance du comté. Dès ce moment, la veuve d'Etienne était assurée du pouvoir.

Etienne de Montfaucon de Montbéliard avait épousé Isabeau de Poligny quatre ans auparavant. Doué du caractère le plus loyal, il n'avait jamais soupçonné la nature perfide de cette femme ambitieuse. Il l'aimait avenglement, et sa confiance en elle était si grande, qu'il lui avait abandonné une partie de son autorité. La comtesse, artificieuse comme elle l'était, sut habilement cacher à son mari la soif de puissance qui la dévorait; elle agit si bien, si adroitement, qu'Etienne se crut obligé d'user d'une sorte de violence pour lui faire accepter ses dispositions testamentaires. Isabeau avait habilement joué son rôle.

Toutefois, Ulrich ne tarda pas à démêler les vues de sa sœur, à pénétrer ses artifices. Il s'opposa d'abord en secret à ses passions; il lui donna des avis qui ne furent pas écoutés. Elle lui fit sentir même, aussi durement qu'au dernier de ses sujets, le poids de son autorité. Il tenta de se soustraire au joug en regagnant son pays natal: la comtesse ne lui permit pas de s'éloigner de Montbéliard, sans laisser sa fille au château. Après de longues années de patience et de dégoûts, le baron de Poligny résolut d'attaquer directement le pouvoir d'Isabeau, devenu une effroyable ty-

rannie. Il s'entendit avec les hommes honnêtes, échappés aux vengeances de la cruelle comtesse; une conjuration fut organisée, au manoir même, à l'ombre de ses tours et de ses murailles crénelées. Un chevalier renommé par ses exploits, Arnaud d'Aval, fut mis à la tête, afin de laisser au baron sa liberté d'action. Le complot comprit, en peu de temps, une partie des bourgeois de la ville qu'Isabeau avait accablés d'exactions et traités avec une rigueur inouïe. Dans le temps où commence ce récit, Ulrich achevait de prendre ses dernières mesures; le mouvement devait éclater huit jours après, dans la nuit. Suivant le plan convenu, la ville se soulèverait, tandis que les conjurés, renfermés dans l'intérieur du château, attaqueraient les hommes d'armes qui n'étaient pas des leurs. Une fois maîtres du manoir, ils se proposaient de déposer la comtesse et de nommer à sa place Ulrich de Poligny. Seul, le baron ignorait ce dernier article; sa loyauté et sa délicatesse étaient si grandes que les conjurés avaient cru devoir attendre le moment même pour lui faire connaître le vœu général.

Maintenant il est facile de comprendre pourquoi Ulrich était si préoccupé, quand nous l'avons vu avec sa fille, dans la salle du pavillon qu'il habitait.

II

LES CONJURES.

Huit jours se sont écoulés depuis celui où le baron de Poligny exhalait si amèrement ses plaintes en présence de sa noble fille. Le soleil n'est pas encore levé : du haut des murs du château de Montbéliard, la ville apparaît, ainsi que les montagnes boisées, enveloppée dans une brume vaporeuse : quelques nuages diaphanes fuient vers l'orient. A cette heure matinale, un homme, couvert de sueur et de poussière, se présentait au pavillon occupé par Ulrich. Les valets paraissaient connaître le nouveau venu, car ils ne montraient aucune surprise, et lui-même était certainement très au fait de la maison et des habitudes du baron de Poligny. Il se rendit tout droit à l'appartement d'Ulrich. Celui-ci était debout, ne s'étant pas couché la nuit, et semblait très agité. A la vue de l'homme qui arrivait, il éprouva un mouvement de joie qui se refléta sur son visage, et il s'écria, en allant au-devant du chevalier matinal :

— Quoi, déjà de retour, Albert (c'était en effet le sire d'Ornans) ! que je suis heureux de te revoir, ami ! qu'il me tardait de connaître le résultat de notre commune entreprise !

— Tout est perdu, répondit le sire d'Ornans

d'une voix sombre, en se jetant sur un banc de bois.

— Tu ne viens donc pas nous donner le signal de l'attaque intérieure du château?

— Non, car nos plans sont déjoués au dehors : la ville ne peut rien.

— Les bourgeois ont donc refusé de combattre? Auraient-ils manqué à leurs serments?

— Ils ont été fidèles. Mais le ciel en fureur a combattu contre nous. Ne comptez plus, Ulrich, que sur l'intervention miraculeuse de Dieu et sur votre courage pour sauver votre propre vie. Isabeau triomphe encore une fois. Réginald, à la tête de ses guerriers mercenaires, de ses infâmes routiers, Reginald est victorieux. Rien n'a pu tenir devant la vaillance et l'impétuosité du jeune chef. Son bras intrépide a moissonné nos amis; son invincible épée a versé leur sang à flots. Mais ceci pourrait peut-être se réparer, si je n'avais lieu de craindre que mes projets ne fussent découverts. Je soupçonne fortement Arnaud d'Aval d'avoir parlé et révélé la conspiration.

— Quoi, Arnaud, l'homme sur qui nous comptions le plus?

— Oui, lui-même. Nous l'avions choisi pour chef de l'entreprise, vous le savez. Aussitôt que le bruit du soulèvement de la ville fut venu au château, Isabeau sortit, à la suite de ses hommes d'armes, que conduisait Reginald. Le sire d'Aval et moi nous accompagnâmes la comtesse, car nous nous étions promis qu'elle ne tomberait que sous nos coups. Au moment où elle franchit l'enceinte du château, je me préparais à lever le bras pour la frapper de ma dague; elle ne pou-

vait échapper; mais Arnaud me retint et me dit à l'oreille :

“— Cher Albert, le lieu n'est pas propice; prenons mieux notre temps. Selon son habitude, la comtesse va se précipiter au fort de la mêlée. Laissons-la donc agir; contentons-nous de la suivre lorsqu'elle sera engagée, il nous sera facile de nous en défaire et de lui porter sûrement le coup fatal.

“ Ces paroles me parurent étranges. Un soupçon se glissa dans mon esprit; cependant, je ne voulus pas m'y arrêter. Nous nous avançâmes dans la ville en même temps qu'Isabeau. Le combat commençait terrible. Un carnage épouvantable jonchait les rues de morts et de mourants. Alors, je dis à Arnaud d'Aval :

“— Ami, il est temps de percer Isabeau; nous ne saurions échouer ici. Dans le désordre de la bataille, personne ne songera à la défendre, le succès est inmanquable.

“— Arrête, me répondit-il encore. Comme chef de l'entreprise, je ne veux pas qu'un autre ait l'honneur d'abattre Isabeau.

“ Le lâche fit tant et si bien; il sut jouer si parfaitement son misérable rôle que la comtesse s'est sauvée. Elle a disparu en quelques instants à nos regards. J'ai vu périr la plupart de ceux qui, avec nous, s'étaient armés pour la cause de la justice contre la femme impie qui nous opprime. Quand tout fut terminé, je me mis à errer par la ville comme un insensé, au milieu du sang et des cadavres. En passant près du pont-levis qui donne accès au château, j'aperçus Isabeau, ivre de fureur, l'oeil en feu, qui s'entretenait mystérieusement avec le sire d'Aval. Le félon,

m'ayant vu, laissa votre sœur et vint à moi. Son air surpris, déconcerté, confirma tous mes soupçons. Cependant, je réprimai ma colère ; je m'efforçai de l'accueillir avec calme et comme d'habitude. Je feignis d'avoir à lui faire une confidence importante ; arrivés à l'une des portes de la ville, je l'entraînai hors des murs dans le bois que traverse la route d'Allemagne. Il me suivait sans défiance. Là, loin de tous les yeux et ne consultant que ma rage, je tirai subitement le poignard que je portais à la ceinture, et le lui plongeai tout entier dans la poitrine en disant :

— Puissent tous les traîtres éprouver un sort pareil ! j'ai cru, messire, que la prudence commandait d'en éveiller dans la tombe d'un félon, d'un perfide, les secrets que nous lui avions imprudemment confiés. Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard, et qu'Isabeau ne tienne pas entre ses mains tous les fils du complot ! ”

— Je le vois, Albert, dit le baron avec tristesse, il ne nous reste plus d'espoir. Arnaud d'Aval nous a vendus ; cela n'est que trop évident. Cependant, ami, quoi qu'il doive arriver, je tiens à ce que tu connaisses bien la position que j'ai prise en tout ceci. Si je me suis armé contre ma sœur, si j'ai dirigé la tentative qui avait pour but de renverser son pouvoir détesté, ce n'est point par ambition, ni dans mon intérêt personnel. Sans doute, pas plus qu'un autre, je ne me soumetts volontiers au sceptre d'une femme. Mais je suis peu jaloux du commandement. L'honneur de notre cause exige que l'on sache que jamais je ne voudrais faire couler une goutte de sang pour conquérir le pouvoir suprême : je refuserais la possession du plus vaste empire, s'il fallait l'a-

cheter au prix des larmes et de la mort de mes semblables. J'aspire à une gloire meilleure et plus pure : celle de redresser les torts et de rendre justice aux faibles, aux opprimés. Ma conscience me rend ce témoignage que je préfère au vain éclat des grandeurs le devoir austère, la loyauté, la vertu. Ce n'est donc point à la comtesse de Montbéliard que j'ai déclaré la guerre, mais à la coupable Isabeau, à l'usurpatrice de l'héritage du fils du comte Etienne, Henri de Montbéliard. C'est en faveur de l'infortuné que j'ai soulevé mes amis, que je les ai pressés de mettre fin à la domination la plus injuste et la plus cruelle. Je prends la défense d'un fils dépouillé contre une mère dénaturée.

— Quel est ce fils, cet héritier dont vous parlez ? interrogea le sire d'Ornans, surpris. N'est-il pas de notoriété publique que Henri, le fils du comte Etienne de Montbéliard, a disparu depuis longtemps, et même qu'il est mort ?

— Hélas ! répliqua le baron, peut-être aujourd'hui tout cela est-il vrai. Mais, il y a dix ans, ces récits étaient inexacts : Henri vivait encore. Un enlèvement habilement concerté l'avait soustrait à sa mère. Des amis d'Etienne confièrent l'enfant à un homme sûr qui l'emmena au fond de l'Allemagne, en le faisant passer pour son fils. Mais, il y a dix ans, Henri disparut tout à coup, sans que son père supposé ait pu retrouver sa trace. On se perd sur les motifs qui ont déterminé le jeune comte à cette fuite. Est-ce de lui-même qu'il est parti ? Sont-ce ses ennemis, les affidés d'Isabeau, qui l'ont déconvert et enlevé ? Voilà ce que nous ignorons. Après une absence aussi prolongée, ne le voyant pas reparaitre, je

commence à croire qu'Henri n'est plus. D'ailleurs, s'il vit encore, qui lui dira le secret de sa naissance? Qui le ramènera au manoir natal? C'est une grande douleur pour moi de penser que mes efforts et mes soins ont été inutiles.

— Est-ce donc vous, Ulrich, qui avez tiré de Montbéliard le jeune fils d'Etienne?

— C'est moi, avec le secours de quelques amis dévoués. L'enfant courait les plus grands dangers en restant auprès de sa mère. Il n'y avait qu'un seul parti à prendre pour le sauver: l'éloigner au plus tôt. L'ambitieuse comtesse, qui n'aime que le pouvoir, qui mourrait plutôt que de s'en dessaisir, redoutait que son fils, devenu grand, ne lui ravit l'autorité. Ses craintes parcoururent plusieurs fois, et je ne pus m'empêcher de remarquer ses alarmes. Je compris ses intentions sinistres, car j'avais pénétré sa pensée. Sûr que mon impitoyable soeur ne reculerait pas devant le crime, devant le meurtre de son fils, je résolus de lui épargner un forfait de plus. Je pris mes mesures pour sauver un innocent, l'héritier des nobles comtes de Montbéliard, le dernier rejeton mâle de cette illustre maison. Un soir, je pus arriver jusqu'au lit de l'enfant; je l'emportai dans mes bras; je le remis à l'homme que nous avons choisi pour veiller sur lui jusqu'à sa majorité. L'affaire réussit parfaitement; ni mes amis, ni moi ne fûmes soupçonnés; et j'eus soin de faire répandre le bruit que le fils d'Etienne avait été enlevé par les ennemis du nom de Montbéliard. Celui à qui Henri fut confié était l'un de mes meilleurs amis, un homme sage et loyal, et d'un admirable dévouement; il se nommait Ottmar; tu dois l'avoir connu. D'un

courage à toute épreuve, d'une vertu inflexible, gardien vénéré des nobles traditions de la chevalerie, Ottmar, quoique né d'un sang obscur, avait conquis l'estime universelle. Il conduisit l'enfant du côté de Besançon, où il acheta un château solitaire. Nous crûmes que Henri serait à l'abri des attentats de sa cruelle mère, et que nous pouvions vivre dans une sécurité complète sur son sort. Ottmar le faisait passer pour son fils et lui donnait les soins les plus tendres. Le jeune comte de Montbéliard grandissait paisiblement au foyer du noble guerrier. Sous un tel maître, il se forma aux devoirs et aux vertus du rang auquel sa naissance le destinait. Il reçut une mâle et forte éducation. De temps en temps je m'échappais de Montbéliard pour me rendre auprès d'Ottmar et de son pupille, et je me réjouissais de voir croître en forces et en intelligence le futur vengeur des crimes que nous déplorions. Mais Isabeau avait de nombreux émissaires, chargés d'épier tous ceux qui entouraient son fils. L'un d'eux me suivit au château d'Ottmar, il m'espionna très-habilement, mit mes précautions en défaut et me vit donner à l'enfant, à mon neveu, au fils d'Etienne les témoignages de la plus vive tendresse. Il fit si bien qu'il fut sur le point de surprendre notre secret. Toutefois, ce qu'il rapporta à la comtesse éveilla les défiances de cette femme soupçonneuse. Il lui vint en pensée que cet enfant mystérieux, qu'on disait le fils d'Ottmar, pourrait bien être le sien. D'ailleurs, elle regardait le vaillant guerrier comme un ennemi, et elle l'avait autrefois banni de Montbéliard, avec défense de rentrer, sous peine de mort.

— Comment la comtesse, informée de ces faits, demanda le sire d'Ornans, n'a-t-elle pas tenté de s'emparer de l'enfant ?

— J'allai au devant de ses questions ; je déjouai ses projets, et les soupçons qu'elle avait conçus s'effacèrent peu à peu. Croyant même que je me ralliais à ses vues, que j'approuvais sa conduite, elle me témoigna quelque confiance et me chargea de différentes missions. Jamais les rapports entre ma soeur et moi ne furent plus intimes ; elle m'appelait à ses conseils, me confiait la plupart de ses desseins, et me donnait une autorité que je n'avais jamais eue. En un mot, la comtesse me traitait pour la première fois comme un frère.

“ Toutefois, Ottmar, qui avait tout à redouter d'Isabeau, tant pour lui que pour l'enfant, quitta son manoir et se réfugia au fond de l'Allemagne avec son noble pupille. Quand je fus certain que ces deux têtes si chères étaient en sûreté, je répandis de nouveau le bruit de la mort de Henri. Je produisis des preuves et des témoignages simulés, mais qui avaient une telle apparence d'authenticité, qu'Isabeau, malgré ses défiances, y fut trompée. Elle ajouta pleinement foi à ces nouvelles qui, du reste, ne pouvaient que lui être agréables. La mort de ce fils, qu'elle regardait comme un dangereux compétiteur, la délivrait désormais de toute crainte. Ainsi nos projets réussissaient au gré de mes vœux. A de rares intervalles, au moyen d'un messenger fidèle, Ottmar me faisait connaître les dispositions et les progrès du jeune comte de Montbéliard. Tout ce que j'en apprenais, réjouissait mon coeur et me faisait concevoir les plus hautes espérances pour

l'avenir. Dès sa plus tendre jeunesse, Henri montra un courage héroïque, des sentiments élevés, un cœur noble et généreux. Le fils d'Etienne n'avait que douze ans, et déjà Ottmar le menait à la chasse dans les immenses forêts de la Germanie. L'enfant s'y distinguait par son adresse et sa force naissante. Ottmar cultivait son intelligence, et l'exerçait au maniement des armes. Un peu plus tard, il le conduisait aux tournois et aux passes d'armes, nobles jeux, qui passionnaient la chevalerie. Tout faisait présager que le fils serait digne de son père, qu'un jour il saurait réparer les maux causés par sa mère, et continuer les glorieuses traditions des comtes de Montbéliard.

“Quant à moi, je ne demeurai pas longtemps oisif au château de Montbéliard, ni spectateur impassible de la tyrannie d'Isabeau. Tu le sais, Albert, depuis dix ans j'ai travaillé activement à ruiner son pouvoir; j'ai été l'âme de toutes les conspirations organisées contre mon odieuse soeur. Ma main cachée a toujours tenu les fils des complots ourdis contre elle. Jusqu'ici nous pouvions espérer le succès, au moment favorable. La comtesse me croyait paisible, étranger à tout projet hostile à son autorité. Malgré son astuce, elle n'avait pu démêler ni mes sentiments intimes, ni mes désirs, ni mes combinaisons occultes. C'est que moi aussi, j'ai mes émissaires, nombreux, actifs, dévoués, et prêts à mourir pour notre cause. Le dernier soulèvement qui vient de se terminer si malheureusement dans le sang de mes plus fidèles amis, devait, d'après nos plans, couronner nos vœux et nos espérances. Un seul homme, Reginald, l'étranger qui a obtenu si rapi-

dement la haute faveur d'Isabeau, a fait avorter nos tentatives. Ah! tout était pourtant bien concerté: j'avais pris soin d'enlever à la comtesse jusqu'à la possibilité d'une affection et d'un dévouement. Vaines précautions, soins inutiles! Tu connais ma fille Ida: la comtesse la distingua dès sa plus tendre enfance et lui témoigna une affection extrême; elle la chérissait bien plus que sa propre fille, Stéphanie de Montbéliard, qui vit triste et délaissée dans le château. Isabeau veut qu'Ida soit presque toujours auprès d'elle: il semble qu'elle ne puisse se passer de la pieuse enfant. Malgré mes répugnances et mes craintes, je fus obligé de me prêter à ce goût étrange dans une femme cruel'e et sans entrailles. Je consentis à ce que ma fille obéit aux désirs de sa tante, et demeurât, la plupart du temps, au château, dans les appartements de la comtesse. Cependant, de bonne heure, je pris mes mesures pour que jamais Isabeau ne pût disposer du sort de mon enfant chérie. Je voulus le fixer moi-même d'une manière presque irrévocable. Ida n'avait que huit ans, lorsque je la conduisis en grand secret à Besançon. Près de la ville, au sein d'une antique forêt, s'élève une chapelle consacrée à la Vierge Marie, rendez-vous de nombreux pèlerins; j'y allai avec ma fille; et selon, qu'il était convenu, j'y rencontrai Ottmar, accompagné d'Henri de Montbéliard. Les deux enfants ne se connaissaient pas. Dans l'intérêt de nos projets et par prudence, nous leur laissâmes ignorer leurs noms. Ils se voyaient pour la première fois, et parurent ravis de cette entrevue mystérieuse. Il s'agissait de les fiancer l'un à l'autre, avec une pompe qui gravit ce souvenir

dans leurs âmes, d'une manière ineffaçable. Un prêtre vénérable était là pour accomplir l'auguste cérémonie. De concert avec nous, il expliqua à Henri, de trois ans seulement plus âgé que ma fille, et à Ida, la signification du rite sacré. Les deux enfants accueillirent les paroles du ministre de Dieu avec respect et bonheur. Déjà le jeune comte était d'une taille élégante. Ses forces, développées par l'exercice violent auquel il était soumis, annonçaient une vigueur peu commune. Je le vois encore, les yeux pleins de feu, le visage animé, au pied du saint autel, la main dans la main d'Ida, et jurant qu'un jour elle serait son épouse. De son côté, la jeune fille, émue, prononça le même serment ; puis tous deux s'inclinèrent sous la bénédiction du prêtre de Jésus-Christ. Ma fille n'a point oublié cette heure solennelle ; et Henri, j'en suis sûr, doit s'en souvenir aussi. La cérémonie des fiançailles terminées, nous adressâmes tous ensemble à Dieu, à la Bienheureuse Vierge, sa Mère, une ardente prière, et nous nous séparâmes. Le jeune comte s'étonna de ce brusque départ ; il en demanda la raison. Mais, Ottmar, en qui il avait une confiance filiale et sans bornes lui fit comprendre que cela était nécessaire ; que plus tard, il retrouverait sa jeune fiancée. "Alors, lui dit-il, vous serez appelé à de hautes et magnifiques destinées." Quelques mois plus tard, Henri de Montbéliard partait pour l'Allemagne. Il y demeura plusieurs années et disparut, comme je l'ai raconté tout à l'heure, sans qu'Ottmar, jusqu'ici, ait pu savoir ce qu'il est devenu. Depuis lors, le vieux guerrier a cherché son pupille de contrée en contrée ; il a parcouru plusieurs fois l'Allemagne et les

provinces situées de ce côté-ci du Rhin, mais sans succès. Il n'a pas même réussi à retrouver une trace du jeune homme. De sorte que nous ne savons que penser à son sujet. Isabeau me surprit, en cette circonstance. Je l'ai observée attentivement; elle n'a jamais rien manifesté. Pourtant, si elle eût découvert son fils, si elle eût ajouté un forfait de plus à ceux dont elle s'est rendue coupable, je ne crois pas qu'elle eût réussi à me dissimuler sa joie, tant j'ai appris à lire dans le coeur et la pensée de cette femme artificieuse. Nous avons épuisé toutes les conjectures, sans pouvoir nous arrêter à aucune. Aujourd'hui, comme il y a douze ans, nous nous posons cette question :

“ — Qu'est devenu Henri, le fils d'Etienne? ”

“ Et cette question reste pour nous sans réponse. ”

Le sire d'Ornans avait écouté attentivement et avec le plus vif intérêt ce récit dramatique. Quand le baron de Poligny eut achevé :

— Ainsi, dit Albert, comme pour réprimer les impressions qu'avait fait naître en lui ce qu'il venait d'entendre, ainsi, il y a encore quelque espoir que le jeune comte de Montbéliard soit en vie? Or, quelque faible que soit cet espoir, mon avis est que nous devons réunir nos dernières ressources pour lui conquérir son héritage. Si nous succombons, du moins ce sera pour une juste cause.

III

OTTMAR

Le sire d'Ornans fut interrompu par un serviteur qui entra dans la salle où le baron de Poligny avait reçu son ami. Le valet venait annoncer à Ulrich qu'un étranger demandait à le voir sur-le-champ. Le baron ordonna de l'introduire; et, presque aussitôt, un homme âgé déjà, dont les cheveux et la longue barbe étaient presque blancs mais dont l'aspect révélait une vigueur encore intacte, entra avec dignité. Il alla droit au baron de Poligny, qu'il salua courtoisement. Celui-ci, les yeux fixés sur l'étranger, ne répondait pas; il cherchait à recueillir ses souvenirs. Puis, tout d'un coup, il poussa un cri de surprise et de joie :

— Vous ici ! s'écria-t-il en ouvrant ses bras au nouveau venu ; vous, Ottmar, mon vieil et fidèle ami. Enfin ! je vous revois après de longues années de séparation. Ce jour qui, à son début, ne semblait augurer que malheurs et désastres, nous apporte du moins une joie, celle de votre présence. En outre, peut-être avez-vous découvert quelque chose au sujet du comte Henri de Montbéliard ?

Malheureusement non, répondit Ottmar en quittant les bras du baron pour s'asseoir à son côté. J'ai peu de choses à vous apprendre.

— Votre retour à Montbéliard doit cependant avoir de graves motifs?

— Je crains bien que ce jour ne mette le comble à nos maux, et n'aggrave toutes nos douleurs.

— Qu'y a-t-il donc encore, et que voulez-vous dire? demandèrent à la fois Ulrich et le sire d'Ornans, effrayés l'un et l'autre de l'altération des traits du vieillard et de la sombre intonation de sa voix. Henri aurait-il péri? toutes nos espérances seraient-elles détruites? Parlez, Ottmar, et ne nous laissez pas davantage en suspens ni dans cette cruelle incertitude.

— J'ignore complètement le sort du comte de Montbéliard; pas plus que vous, je n'ai découvert sa trace.

— Ne l'avez-vous pas cherché pendant dix ans? reprit le baron de Poligny. Est-il donc possible qu'il vous ait abandonné, qu'il se soit soustrait à votre vigilance, sans laisser après lui de vestiges de sa fuite, ou sans que ses ravisseurs, s'il a été enlevé, aient pu entièrement dérober leur passage?

— Il en est ainsi, cependant. Vous ne doutez pas, baron de Poligny, vous qui connaissez mon dévouement pour votre neveu, que je n'ai multiplié les enquêtes. D'ailleurs, je crois bien plus à un départ volontaire qu'à un enlèvement.

— Le jeune homme, devenu ingrat, avait-il donc cessé de vous aimer?

— Non, que je sache. Henri, à l'âge où il était, brave, audacieux, intrépide, ne se serait pas laissé prendre sans résistance: le bruit de la lutte aurait été entendu. Or, rien de tout cela n'est arrivé. Aucun de mes serviteurs ne s'est aperçu de quoi que ce soit; voilà pourquoi je ne puis croire à un enlèvement.

— Henri, pourtant, vous croyait son père. Comment concilier sa fuite avec ses sentiments de tendresse filiale?

— Assurément il me regardait et me respectait comme un père. Jamais il ne manqua aux devoirs que le nom de fils impose; mais des inspirations plus puissantes entraîneraient malgré lui le jeune comte.

— Aurait-il donc noué des relations secrètes avec des étrangers?

— Non; ce n'est pas là ce dont je veux parler. Mes amis étaient ceux de Henri; mes ennemis étaient les siens, et il les eût combattus avec moi. Sa reconnaissance était profonde. Mais le sang illustre qui coulait dans ses veines, quoi qu'à son insu, avait fait naître en lui l'ardent désir de se signaler, à l'âge où la plupart des jeunes hommes ne connaissent que le foyer de famille. En voyant ces instincts guerriers se développer si rapidement, j'essayai de tourner les yeux du comte vers des objets plus doux. Je lui rappelai la chapelle de la forêt, ses fiançailles que la religion avait bénies. Je me flattai un instant de comprimer cette ardeur bouillante et impatiente du repos, en lui parlant de la jeune fille qui devait être son épouse. Je lui dis que je la connaissais; je lui vantai ses belles qualités, ses vertus. J'espérai un instant captiver son coeur. Je lui fis entrevoir, dans un avenir peu éloigné, le moment où il pourrait agir et signaler sa valeur. Il m'écouta en silence, et sembla disposé à suivre mes avis. Croyant l'avoir plié à mes volontés, et dissuadé de ses projets, je veillai moins sur lui, et lui laissai une liberté plus grande. Je m'aperçus bientôt que je n'avais rien gagné sur l'esprit du

jeune homme. Je tentai de le persuader d'attendre quelques années avant de s'engager dans la carrière aventureuse des armes. Il me répondit qu'il ne pouvait plus longtemps languir dans un repos inutile. " Elevé pour les combats, disait-il, formé par vos leçons à donner pour but à ma vie la défense du faible, de l'opprimé, la protection de la veuve et de l'orphelin, il est temps que je commence à remplir cette mission sainte et glorieuse du véritable chevalier. Le devoir, l'honneur, m'appellent sous les drapeaux de la justice: mon bras doit s'armer en faveur de l'innocence contre l'iniquité. " Voyant que je demeurais inflexible, et désespérant de m'arracher mon consentement, il se tut, et évita même toute allusion à ce sujet. Je pensai un moment qu'il se rendait à mes vœux: je me repaissais d'illusions qui devaient être douloureusement dissipées. Quelle ne fut pas mon affliction, un jour qu'il ne reparut point! Il avait profité de mon absence pour quitter le château que nous habitons ensemble. Les hommes d'armes, les serviteurs du manoir, habitués à le voir monter à cheval pour aller à la chasse, ou bien pour faire de longues excursions dans le pays, ne s'étaient pas mis en peine de son départ. J'attendis plusieurs jours, espérant que le jeune comte reviendrait. Mon attente fut vaine. Alors, ne pouvant plus douter de mon malheur, je m'abandonnai à la plus vive affliction. Je vous devais compte, Ulrich, du dépôt que vous m'aviez confié; j'en devais compte à son pays natal: j'en devais compte enfin à Etienne de Montbéliard, à qui la plus tendre amitié m'unissait autrefois. Je m'accusai d'une coupable négligence: je me reprochai amèrement, et

longtemps, de n'avoir pas suffisamment veillé sur mon noble pupille. Après m'être rassasié de ma douleur, j'essayai mes larmes, et me mis en devoir de retrouver ses traces. J'ai parcouru trois fois l'Allemagne, dans tous les sens; j'ai exploré ses villes, ses villages, et jusqu'à ses vastes forêts; je me suis enquis partout d'Henri; personne n'a pu répondre à mes questions multipliées. Je n'ai vu nulle part vestige du jeune homme. J'ai visité ensuite les provinces voisines de la France, et celles de la Suisse; j'ai prononcé mille fois le nom du fils d'Etienne, et n'ai point obtenu de réponse; toutes mes démarches ont été inutiles. Ces dix années de voyages, de fatigues, de recherches m'ont laissé aussi incertain sur son sort qu'au jour de son départ. Que dis-je? à cette époque, du moins, j'avais l'espérance; je n'en conserve plus aujourd'hui. Je me vois forcé de renoncer à revoir le jeune comte. S'il connaissait seulement le secret de son origine! Mais non; il se croit le fils d'un chevalier obscur; il porte un nom qui n'est pas le sien. Il faudrait un miracle du Ciel pour qu'il recouvrât l'héritage de ses pères.

Ottmar se tut, et ses traits exprimèrent une immense désolation. Sa belle tête se pencha sur sa poitrine et ses bras retombèrent immobiles et sans force à ses côtés. Le baron de Poligny avait suivi attentivement dans tous ses détails ce récit, dont il connaissait déjà les principaux événements. Lorsqu'il eut entendu Ottmar déclarer que tout espoir devait être abandonné, les larmes mouillèrent ses yeux.

— Ainsi, dit-il, notre malheur est complet. Nous devons renoncer au rêve que nous cares-

sions si chèrement, de revoir au château de Montbéliard le rejeton de ses nobles maîtres; le comte Etienne est descendu tout entier dans la tombe. Désormais, la criminelle Isabeau peut jouir tranquillement du fruit de ses forfaits. Rien ne saurait la troubler dans la possession du pouvoir.

— Plût à Dieu que tout dût se borner là! reprit Ottmar.

— Et quelle infortune nouvelle pourrait maintenant nous frapper?

— Il est d'autres vies bien chères, Ulrich, pour lesquelles je tremble en ce moment.

— Que signifient ces paroles? N'arrivez-vous pas à l'heure même du fond de l'Allemagne? Qu'y avez-vous appris qui vous doive tant alarmer? Expliquez-vous, de grâce!

— Ce dont je veux parler, baron de Poligny, je ne l'ai pas appris en Allemagne.

— Avez-vous donc vu quelques-uns de nos amis avant de vous présenter ici?

— Non, vraiment; mais j'ai fait une funeste rencontre.

— Où cela? dites vite, dit Ulrich avec une inquiétude croissante.

— Hier, à la nuit, j'atteignis la cabane que vous connaissez, dans la forêt voisine de Montbéliard. J'y demandai l'hospitalité au vieillard qui l'habite, à ce vieux soldat, serviteur dévoué du comte Etienne, qui combattit autrefois avec nous. Il m'accueillit avec bonheur, comme il fait toujours à l'égard des ennemis d'Isabeau. Je quittai la cabane plusieurs heures avant le jour, dans l'intention de gagner l'entrée secrète du château, pour m'introduire furtivement dans l'enceinte. Le ciel était pur, la lune éclairait les

bois de sa pâle lumière, et ses rayons argentés glissaient doucement sur le feuillage humide des arbres. Les étoiles scintillaient comme des diamants dans les espaces infinis. J'allais mettre le pied sur la route, quand je crus entendre un soupir douloureux parti d'un buisson voisin. Je m'arrêtai pour écouter et me rendre compte de ce bruit étrange. Un gissement plaintif vint de nouveau déchirer l'air à mon oreille. Il n'y avait pas à douter : c'était bien une créature humaine dans l'angoisse, et peut-être aux prises avec la mort. Emu de compassion, je retournai sur mes pas lentement, inspectant chaque bouquet de bois, chaque touffe de broussailles. Je ne tardai pas à découvrir un malheureux, étendu sans mouvement sur la mousse. Ses membres étaient contractés par les convulsions de la souffrance ou de l'agonie. Les arbres étant espacés à de longs intervalles à cet endroit, la lune donnait en plein sur le corps de cet homme, et l'enveloppait comme d'un pâle linceul. Il avait une large blessure à la poitrine. La terre, la mousse, les herbes étaient rouges de son sang, lequel avait coulé abondamment. Mais les caillots formés sur la plaie, avaient arrêté l'hémorragie. Je me penchai sur le blessé, persuadé qu'un crime avait été commis ; je touchai la victime ; la figure était froide, les mains aussi ; mais un reste de chaleur dans la région du cœur, attestait que la vie n'était point encore absente. Je m'agenouillai auprès de ce malheureux pour essayer de le ranimer, et de lui donner les secours que réclamait son état. On n'entendait plus la respiration ; je n'avais pas d'abord fait attention aux traits de cet homme ; je ne l'avais pas reconnu ; mais la

lune, qui caressait son visage, me montra une de mes anciennes connaissances; je tressaillis: c'était Arnaud d'Aval.

— Arnaud! s'écria le sire d'Ornans en pâlisant et en levant les bras.

En même temps le baron laissa échapper une exclamation d'effroi.

— Oui, c'était bien le sire d'Aval, reprit le vieillard avec tristesse; il était là sans mouvement. Je déchirai l'un de ses vêtements; je baidai sa blessure avec précaution, afin que le sang ne coulât pas de nouveau, et n'épuisât point les restes de la vie. Ensuite, je cueillis les feuilles roulées en cornets d'une plante des bois, qui renfermaient quelques gouttes de rosée; je desserrai les dents du blessé; j'humectai ses lèvres et sa langue, je lui mouillai le front que je frictionnai légèrement. Enfin, je lui frottai les mains un instant. Il fut longtemps à revenir à lui. Je désespérais presque de le voir sortir de son évanouissement, malgré mes soins et mes efforts. Oubliant tout le reste, je ne pensais qu'à cet homme que j'avais aimé autrefois. La peine que j'éprouvais de son état, le mouvement que je m'étais donné autour de lui, m'avaient considérablement fatigué; la sueur me tombait du front à gouttes pressées. Je me demandai s'il n'était pas inutile de tenter davantage de lui faire recouvrer ses sens, quand il entr'ouvrit les yeux. Au bout d'une heure d'attente, il agita les mains, ses lèvres remuèrent, et il articula quelques mots sans suite. Encouragé par ces symptômes favorables, je continuai de rafraîchir sa bouche desséchée, et Arnaud d'Aval, se soulevant avec effort, ouvrit les yeux tout à fait; il fixa sur moi un long regard,

paraissant chercher un souvenir qui le fuyait. Enfin, son visage s'éclaira :

“ — Est-ce bien vous, Ottmar? murmura-t-il d'une voix mourante.

“ — Oui, répondis-je, heureux de voir Arnaud d'Aval en état de parler: c'est un ami qui ne vous abandonnera pas.

“ — Merci de votre pitié, reprit-il. Je le sens, votre noble coeur est innocent du coup perfide qui m'a frappé.

“ — Qui donc vous a blessé sire d'Aval? demandai-je.

“ — Quoi! vous ne le savez pas?

“ J'arrive seulement, et je n'ai vu personne qui ait pu ou voulu m'instruire des événements qui se sont passés.

“ — Eh bien, repartit Arnaud en faisant un effort douloureux, c'est le poignard d'un homme que je croyais mon ami, qui m'a percé la poitrine, et qui a versé mon sang. C'est le sire d'Ornans qui m'a frappé traîtreusement.

“ — Le sire d'Ornans! m'écriai-je au comble de l'étonnement; l'homme en qui le baron de Poligny a le plus de confiance! Ce n'est pas possible, et vous vous serez trompé.

“ — Non, je dis vrai. C'est bien le sire d'Ornans qui m'a assassiné. De plus, j'en suis sûr, il n'a agi que d'après les ordres du baron de Poligny. Voilà comment Ulrich aujourd'hui traite ses meilleurs amis.

“ En achevant ces mots, Arnaud d'Aval retomba épuisé sur son lit de mousse. Alors, je me pris à réfléchir à cette étrange révélation. Je soupçonnai que sous tout cela se cachait un mystère terrible; je me dis que si le sire d'Aval disait vrai, si **Albert** était véritablement l'homme qui

l'avait frappé, vous aviez eu, Ulrich, des raisons graves d'ordonner la mort d'Arnaud. Sous l'influence de ces pensées, je me repentis d'avoir secouru le blessé; je délibérai en moi-même si, dans l'intérêt de votre sécurité, ou même de votre salut, je ne devais pas achever l'oeuvre d'Albert et fermer à jamais la bouche d'Arnaud. Pendant que j'étais livré à ces réflexions, j'entendis le galop de quelques cavaliers se rapprochant rapidement du bord de la route où je me tenais, à côté du sire d'Aval: c'étaient des routiers attachés au service d'Isabeau, et qui, sans doute, cherchaient Arnaud. Tenant à n'être pas découvert par ces mercenaires, et surtout à ce que ma présence à Montbéliard fût ignorée de la comtesse, je rentrai à la hâte dans la forêt pour me dérober à leur vue; je fis un long détour, et je pus m'approcher du château. L'entrée secrète était sans gardes; je parvins à m'introduire dans le manoir, et, avec mille précautions, j'ai réussi à me glisser jusqu'à ce pavillon. Tels sont les faits, Ulrich, dont je viens d'être le témoin. Comprenez-vous maintenant que si Arnaud d'Aval n'a pas succombé, si les archers peuvent le conduire vivant à Isabeau, vous et le sire d'Ornans courez les plus grands dangers?"

Un instant le silence succéda à ces paroles. Ensuite, le baron de Poligny, se retournant vers le sire d'Ornans:

— Ami trop prévoyant, lui dit-il avec douleur, qu'as-tu fait? Le coup destiné à punir un traître, ne peut manquer maintenant de nous être fatal. Nous sommes perdus; il n'y a plus de remède; car, vous le savez, mes amis, Isabeau ne pardonne jamais à qui menace son autorité.

— Arnaud d'Aval un traître! répéta Ottmar.

Quoi ! lui que j'ai connu si fidèle à la cause d'Etienne, à celle de son fils, en est-il venu à ce point de flétrir son écusson sans tache ?

— Malheureusement l'appât de l'or et la soif des honneurs l'ont détaché de nous.

Et Ulrich raconta ce qui s'était passé entre Arnaud et le sire d'Ornans, vers le commencement de cette nuit, à la fin de laquelle Ottmar avait rencontré d'Aval dans la forêt ; il termina ce triste récit en disant de nouveau, avec un profond découragement :

— Mes amis, plus d'illusions : c'en est fait. Non-seulement nos plans sont déjoués, nos projets évanouis, nos espérances détruites, mais la comtesse impitoyable prendra nos vies. Ce sera pour elle le couronnement de son triomphe.

Ottmar, redressant sa haute taille, tandis qu'un éclair de fierté jaillissait de sa noire prunelle :

— Non, non, Ulrich, nous n'en sommes point encore là. Un guerrier, un preux tel que vous ne doit point s'abandonner de la sorte, ni s'en aller tendre paisiblement la gorge au couteau. Tant que nous serons debout, et que nos mains ne seront pas enchaînées, je ne désespérerai point, et vous devez m'imiter, le sire d'Ornans et vous.

— Que pensez-vous faire, Ottmar, en face de la puissance d'Isabeau ?

— La prévenir, l'attaquer à outrance le plus tôt possible. Qu'avons-nous à risquer ? Notre situation est telle, qu'elle ne peut empirer ; mais aussi, elle peut devenir meilleure. Pour cela, nous ne devons pas attendre lâchement ici les effets de la colère d'une femme. Quand des hommes de coeur sont réduits à toute extrémité, ils accomplissent parfois des prodiges. Quoi qu'il

en soit, si nous sommes destinés à périr, vendons chèrement notre vie comme il convient à des braves, à des chevaliers qui n'ont jamais tremblé dans les combats, et qui souvent firent pâlir leurs ennemis. Si le comte Henri n'est plus, nos efforts auront un but, cependant; c'est à vous, Ulrich, que le pouvoir reviendra en cas de succès, à vous qu'il appartiendra de commander dans Montbéliard. Quant à moi, poursuivit le vieillard dont le visage s'enflammait à mesure qu'il parlait, je suis prêt, comme toujours, à sacrifier ma vie pour la juste cause que nous avons embrassée. Je n'épargnerai pas même ce jeune étranger qui s'est fait, m'a-t-on dit, le défenseur d'Isabeau, et sur qui elle se repose avec confiance du soin de réduire ceux qui en voudraient à son pouvoir. Dites un mot, baron de Poligny, et cette main, ajouta Ottmar, en étendant le bras droit, cette main que les ans n'ont point encore tout à fait affaiblie, saura punir la femme criminelle que nous avons juré d'abattre, et son jeune complice; le poignard qui pend à mes côtés fera justice des deux coupables.

Ottmar allait continuer ce discours véhément, quand un grand bruit se fit entendre dans le voisinage du pavillon; les pas des hommes d'armes retentissaient dans la cour :

— Fuyez, s'écria Ulrich, devinant ce que c'était : et, en même temps, il poussa Ottmar vers une petite porte dérobée dans la boiserie de la salle, et donnant accès dans un réduit obscur et ignoré. Fuyez vite. Malheur à vous si vous étiez reconnu ! Vous savez quelle haine Isabeau vous a vouée.

Ottmar disparut, et le panneau se referma sur lui.

IV

UNE VISITE

A peine Ottmar s'était-il dérobé aux regards, en se jetant dans le cabinet mystérieux que le baron lui avait ouvert, que des hommes d'armes, faisant partie de la garde d'Isabeau, entrèrent dans la pièce qu'il venait de quitter et où il avait laissé Ulrich et le sire d'Ornans. Ils parcoururent la salle d'un regard attentif et défiant, explorèrent tous les coins, examinèrent les meubles et s'étant assurés qu'il n'y avait rien de suspect, ils annoncèrent la visite de la comtesse de Montbéliard. Cette démarche extraordinaire d'Isabeau faisait pressentir un danger prochain. Il fallait que la femme altière qui commandait dans le château, eût un motif bien grave pour se rendre elle-même chez le baron, qu'elle voyait rarement depuis longtemps. Le sire d'Ornans pâlit, à cette nouvelle, et le baron de Poligny se leva, inquiet, pour recevoir sa redoutable soeur.

Toutefois, il était décidé à faire bonne contenance, et à paraître devant la comtesse avec la dignité qui convenait à un homme sans peur et sans reproche.

Isabeau entra avec ce port humain qui révélait sur-le-champ son caractère indomptable. Un sourire ironique et perfide plissait ses lèvres minces.

Malgré l'enquête préliminaire faite par les archers, son oeil noir et perçant se promena tout d'abord dans l'appartement. Ce ne fut qu'après l'avoir fouillé dans tous les sens, et s'être convaincue que rien ne la menaçait, qu'elle répondit au salut de son frère par un léger signe de tête. Quant au sire d'Ornans, dont elle connaissait l'amitié pour Ulrich, elle ne parut pas s'apercevoir de sa présence.

La comtesse s'assit sur le siège d'honneur que lui offrait le baron. Malgré les violentes passions qui avaient ravagé son âme et gâté son coeur; malgré les luttes violentes qu'elle avait eu à soutenir pour garder le pouvoir, Isabeau conservait en partie cette fatale beauté qui avait enchaîné le comte Étienne. Quoique ses yeux fussent durs et cruels, et remplis d'un éclat effrayant, l'ensemble de son visage avait de la dignité.

— Où est Ida? demanda-t-elle brusquement; je voudrais la voir.

Aussitôt, le baron de Poligny, sans répondre, donna un signal, et la jeune fille parut avant que la comtesse n'eût repris la parole. Isabeau appela, d'un signe, la fille d'Ulrich auprès d'elle, et l'embrassa avec une apparente affection. Ida répondit avec tendresse à ces marques d'amitié de sa tante. Après un silence, la comtesse, fixant son regard impérieux sur Ulrich:

— Vous savez, sans doute, dit-elle baron de Poligny, que cette nuit, un exécrationnel complot, ourdi contre mon pouvoir, a éclaté?

Ulrich ne répondit pas.

— Eh bien? poursuivit Isabeau, je tiens à vous apprendre moi-même que j'ai déjoué la perfidie

des traîtres. Je triomphe encore une fois ; ce succès complet comblerait aujourd'hui tous mes vœux, si je ne l'avais acheté au prix du sang d'un grand nombre de mes sujets. C'étaient des rebelles, il est vrai ; et, en rigoureuse justice, ils méritaient la mort. Mais ce sont là des nécessités malheureuses que je déplore sincèrement.

La comtesse cessa de parler, et ni le baron de Poligny ni le sire d'Ornans ne répliquèrent à cette communication. Étonnée de cette froideur d'accueil fait à un événement heureux pour elle, Isabeau reprit avec un dépit visible :

— Verrai-je donc toujours dans ce comté de Montbéliard les complots, les révoltes aux révoltes, et les vassaux turbulents attaquer sans cesse mon autorité et ma vie même ? Il y a vingt ans que je règne à Montbéliard, et, malgré l'énergie que j'ai déployée dans les répressions, je n'ai pu encore goûter le repos. Par quels moyens faut-il donc l'acheter ? Dès le début de mon administration, je vous ai appelé auprès de moi, Ulrich, comptant sur vos vertus, sur votre courage, sur l'amitié que vous deviez à votre soeur ; je vous regardais comme le rempart de ma puissance, mon bouclier le plus sûr contre mes ennemis ; j'ai fait plus : durant mes absences, je vous ai confié le commandement du château et de la ville de Montbéliard. Que dis-je ? il fut un temps où je partageai avec vous la souveraineté que la volonté dernière du comte Etienne remit en mes mains. Dites, Ulrich, tout cela est-il vrai, et ne vous ai-je pas toujours traité en frère ?

— Je n'ai jamais nié ce que vous prenez la peine de me rappeler en ce moment, répondit le baron de Poligny.

— Cependant je dois ajouter avec douleur que vous ne m'avez pas payé de retour.

Ulrich voulut interrompre, et fit un geste de dénégation; mais Isabeau, lui imposant silence d'un geste absolu, continua :

— Je ne sais en vérité si, malgré tant de faveurs dont je vous ai comblé, tant de déférences, tant de marques de fraternelle affection et de confiance aveugle, je ne sais, dis-je, si, malgré tout cela, je ne dois pas, en ce moment, me plaindre amèrement de vous.

— Vous plaindre de moi ! s'écria Ulrich en feignant la surprise de l'indignation.

— Oui, de vous, baron de Poligny. Peut-être mes soupçons sont-ils exagérés, et me suis-je laissée impressionner plus qu'il ne faudrait par le souvenir des nombreuses défections que j'ai éprouvées; mais je tiens à vous parler avec franchise, à vous faire connaître les accusations portées contre vous. Voici sur quoi se basent mes défiances à votre égard. Depuis quelque temps, les rebelles, les vassaux conjurés contre moi, sont exactement informés de mes desseins, des mesures que je prends pour les réduire.

— Suis-je donc le seul confident de vos projets? répondit Ulrich avec vivacité. Pourquoi me soupçonner plutôt que tout autre? Citez un fait, une parole, qui autorisent vos défiances. Vous devriez me connaître mieux, et savoir que mon cœur est exempt d'ambition.

— Jé le répète, reprit Isabeau d'une voix vibrante, il y a des traîtres au château, près de moi, je n'en puis douter; on livre mes plans les plus secrets à mes ennemis qui sont toujours admirablement renseignés.

— Encore une fois, dit le baron, n'y a-t-il que moi que vous ayez des raisons d'accuser? S'il en est ainsi, publiez-le hautement; vous voulez vous expliquer franchement, voici la meilleure occasion.

— Il y a des traîtres auprès de moi, répliqua sèchement Isabeau, c'est tout ce que je puis vous dire.

Ulrich allait répondre; mais la comtesse s'était levée, et prenant Ida par la main, elle sortit accompagnée des hommes d'armes qui ne la quittaient pas, quand elle mettait le pied hors de ses appartements. Le baron voulut suivre sa soeur et sa fille, mais un geste de la comtesse le retint.

Isabeau emmena la fille du baron de Poligny dans la partie du château qu'elle occupait, et qui était voisine du donjon. Les appartements étaient gardés à toutes les issues, jour et nuit. Ayant conduit Ida dans sa chambre, la comtesse lui prodigua plus de caresses encore que de coutume, et la noble enfant s'abandonna naïvement à la reconnaissance et à l'affection qu'elle-même éprouvait pour sa tante. Celle-ci lui dit, après quelques instants de muets embrassements :

— Je le vois bien, ma fille, et c'est là pour moi une cause d'amère tristesse, des embûches me sont dressées de toutes parts; il y a des traîtres jusqu'en ce manoir, et près de ma personne. Ma vie est bien pénible puisque je dois craindre sans cesse. J'ai beau chercher à me rassurer, je ne peux m'empêcher de redouter votre père lui-même, malgré les liens de sang qui nous unissent.

— Vous avez tort de craindre mon père, dit la jeune fille; il est si bon, je suis sûr qu'il ne vous veut aucun mal.

— Plaise à Dieu que tu dises vrai, chère enfant! Toutefois, je n'ose croire qu'il ait trempé dans le noir complot qui vient d'être déjoué la nuit dernière. Quoi qu'il en soit, eût-il oublié ses devoirs et mérité ma colère, je ne t'envelopperai jamais dans sa disgrâce. Mon affection pour toi n'en diminuera pas.

— Ah! madame, s'écria Ida, émue de ces paroles, rendez plus de justice à l'amitié fraternelle que vous porte le baron de Poligny, et ne croyez pas qu'il puisse jamais descendre contre vous à de bas artifices.

— C'est précisément sa vertu trop austère qui m'effraie. J'ai commis quelques fautes, je veux le reconnaître; quelle créature humaine fut jamais exempte d'erreurs et de fragilités? Ces fautes, ces erreurs, je les déplore et les regrette; néanmoins, Ulrich ne tient aucun compte de mon repentir. Il repousse durement tous mes projets, même les plus légitimes. Aussi, bien que je ressente pour lui l'affection d'une soeur envers un frère, je le redoute comme un juge sévère, inexorable. En ce moment même, je suis en proie à de cruelles incertitudes. L'expérience que j'ai des idées du baron de Poligny, me fait craindre de n'être pas approuvée de lui dans un dessein que j'ai formé, et dont la réalisation me tient fortement à coeur.

— Mon père, répondit Ida, ne peut réprover un projet honnête.

— Celui que je voudrais exécuter ne viole en rien les lois divines. Cependant, je n'ose espérer qu'il obtienne l'assentiment d'Ulrich. Il est certains points sur lesquels il ne veut pas transiger, des convenances sociales dont il exige opiniâtre-

ment l'observation. Le baron de Poligny est fier de son nom, et d'une sévérité outrée sur ce qu'il appelle la dignité de la race, comme si le mérite des hommes ne constituait pas leur meilleur titre et leur première distinction.

Ida écoutait en silence, et la comtesse vit bien qu'elle ne comprenait pas à quel sujet se rapportaient ses paroles et ses allusions.

— Il faut, ma fille, reprit-elle, que je m'explique plus clairement ; car, dans l'affaire que j'ai en vue, j'ai besoin de toi, de ton concours pour me concilier ton père.

— Moi, madame ! Et que puis-je faire qu'il ne vous soit mille fois plus facile d'obtenir par vous-même ? Vos paroles auront, aux yeux du baron, une autorité bien plus grande que la mienne.

— Telle n'est pas mon opinion, répliqua Isabeau ; je suis même assurée du contraire. Ulrich t'adore et ne sait rien te refuser : une cause défendue, plaidée par toi, lui paraîtra meilleure.

— Mon père, répondit la jeune fille, ne consentira jamais à une injustice. Ni sa fille, ni personne au monde ne feront fléchir sa conscience sur ce point.

— Qui te parle d'injustice ? reprit la comtesse avec hauteur.

Puis, adoucissant le ton :

— Mais, mon enfant, je vais te mettre à même d'en juger immédiatement. La tendresse que je t'ai vouée dès tes plus jeunes années, l'affection filiale que tu m'as toujours témoignée, la droiture de ton âme m'engagent à te confier aujourd'hui mes secrets les plus intimes.

Ida écoutait avec une sorte d'anxiété, et la comtesse poursuivit :

— Il s'agit d'une alliance dont je désire former les noeuds. J'ai dessein d'unir Stéphanie de Montbéliard, ma fille, avec un vaillant guerrier, qui, en ce moment, habite le château. Il est étranger, voilà le seul reproche qui puisse lui être adressé.

Ida comprenait cette fois, et sa surprise fut extrême. Elle répondit avec un accent ému :

— J'ignore, madame, quel est l'heureux mortel à qui vous destinez votre noble fille, l'unique héritière des comtes de Montbéliard. Je cherche vainement dans la foule des chevaliers qui sont à votre service : je ne vois personne digne d'une pareille alliance. Jusqu'ici j'avais cru que pour s'élever jusqu'à vous, il fallait descendre d'une race antique et illustre.

— Voilà, reprit la comtesse avec embarras, pourquoi je redoute le jugement de mon frère. Je voudrais donner la main de Stéphanie au vaillant défenseur de mon pouvoir, à celui qui m'a sauvée hier, à Réginald. Mais il est inconnu, et, selon toutes les apparences, son origine est très obscure.

— Quoi ! c'est de Réginald qu'il s'agit ? s'écria la jeune fille en pâlisant.

— De lui-même, répondit Isabeau, tandis que son regard pénétrant s'attachait sur Ida qui baissait les yeux, et paraissait en proie à une violente émotion.

— N'y a-t-il pas dans la province de nobles chevaliers dont l'alliance offrirait une moindre disproportion ?

— Il n'est pas d'alliance, repartit la comtesse, qui vaille pour moi celle de Réginald. Lui seul est assez fort, assez habile pour sauvegarder l'au-

torité que des ennemis furieux, implacables, veulent arracher de mes mains. Avec lui, je n'ai rien à craindre; le pouvoir que j'ai si laborieusement acquis, et si difficilement conservé, je le transmettrai paisiblement à ma fille. Tout autre époux que Reginald, cédant peut-être à son ambition, à des suggestions perfides, me traiterait en ennemie. Je suis sûre de Reginald; je n'ai rien à craindre avec lui de pareil. Tels sont les motifs qui m'ont déterminée à jeter les yeux sur ce chef.

— Ah! reprit Ida avec angoisse, que diront vos vassaux? Que dira mon père de cette résolution?

— Peu m'importent les discours de mes sujets et de mes vassaux! ce n'est point sur leurs opinions ou sur leurs jugements que je règle ma vie. Ils doivent recevoir la loi de ma bouche, et non me l'imposer. Ce ne sont point ceux-là que je redoute. Mais, je te l'ai dit, ma fille, il est un homme auprès de qui je sollicite ton intervention: c'est ton père. Je me repose sur toi du soin de le rendre favorable à mes desseins. Vois ce que ma constante affection t'impose de reconnaissance. En ce moment, si j'ai le droit de réclamer quelque chose pour prix des soins que je t'ai donnés depuis ton enfance, et de l'amitié profonde dont tu as reçu tant de preuves, je te demande de répondre à mes vœux, et de seconder mes intentions.

— Que puis-je donc pour vous, madame? interrogea Ida avec un soupir que la comtesse ne parut pas remarquer.

— Il faut, ma fille, que tu fasses approuver par mon frère le mariage de Reginald et de Stéphanie

de Montbéliard. Travaille à fléchir ses austères préjugés, qu'il accorde son consentement. Fais en sorte, surtout, qu'il ne tente pas de me détourner de mon dessein, irrévocablement arrêté, ni d'y mettre des entraves. Qu'il ne vienne point, comme il ne lui est arrivé que trop souvent, me faire entendre d'amères et sévères paroles; car, peut-être, n'aurai-je plus ni la force ni la patience de les supporter, et je finirais par châtier l'opposition continuelle qu'il me fait. Ce n'est pas tout. Jusqu'ici Reginald n'a point paru comprendre mes désirs, que je lui ai seulement exprimés en termes vagues et généraux. Il ne convient pas à ma dignité de lui offrir ma fille: il doit être mon obligé. Il importe donc qu'un autre lui fasse connaître à quelle haute fortune il peut prétendre. Par le moyen de ton père, ou par toi-même, expose-lui mes vues bienveillantes à son égard. Si son cœur reste froid, s'il est indifférent pour Stéphanie, fais briller à ses yeux l'éclat du pouvoir. Il sera l'héritier de ce noble comté de Montbéliard, et me succédera.

— Vous choisissez, madame, un instrument impuissant pour la réalisation de vos projets, répondit Ida. Je suis incapable de faire ce que vous attendez de moi.

Isabeau, irritée de cette résistance, éclata en reproches et en menaces. Jamais elle n'avait traité ainsi la jeune fille, qui, tremblante de frayeur, pleurait à chaudes larmes. Quand elle eut parlé quelque temps, avec un emportement extrême, Isabeau ajouta :

— Ida, je ne dirai plus qu'un mot, et je désire qu'il suffise à trancher toutes vos hésitations: le baron Poligny, votre père, je le sais, j'en ai la

preuve irrécusable, est d'accord avec mes ennemis; il me trahit, il en veut à ma vie. Or, je l'affirme, je le jure, si vous ne parvenez pas à le gagner, ou du moins à amener Reginald à mes fins, rien ne pourra soustraire Ulrich à ma juste vengeance. Il subira la peine des chevaliers félons, et vous serez cause de sa mort. Ida, ce ne sont pas des larmes que je demande, mais une prompte obéissance. Je ne souffrirai pas de réplique; ce que je viens de vous dire est l'expression de ma volonté absolue. Adieu, et n'oubliez pas que la vie de votre père est entre vos mains.

A ces mots, la comtesse congédia d'un geste la jeune fille, et comme celle-ci semblait n'avoir rien vu, ni entendu, Isabeau sortit brusquement, laissant la malheureuse Ida muette de douleur et de saisissement. Ses yeux fixes regardaient sans voir le tapis que venait de fouler la comtesse.

L'affliction d'Ida ne venait pas seulement de la crainte que lui inspiraient les terribles menaces d'Isabeau, et de celle qu'elle avait de la perte de son père, si la mission qui lui était imposée ne réussissait pas. La fille du baron de Poligny avait vu plusieurs fois Reginald, et elle avait songé à une alliance avec le vaillant guerrier. Celui-ci ignorait complètement les sentiments d'Ida, et ne lui avait jamais parlé sans témoins. Mais il n'avait pu voir la noble enfant sans ressentir une profonde admiration pour ses vertus. Il pensait souvent à elle, et s'il l'eût osé, il eût déjà demandé sa main au baron de Poligny. Le froid accueil d'Ulrich l'avait obligé d'ajourner la réalisation de son projet. Reginald était aussi vertueux que brave. Son âme, pure et loyale, était digne d'Ida. Il espérait que Dieu lui ac-

corderait cet ange pour la compagne de sa vie. Il renferma donc dans son coeur l'affection qu'elle lui avait inspirée. Rien, jusque là, n'avait trahi au dehors ses sentiments intimes. Il attendait patiemment l'occasion propice, pour solliciter du baron de Poligny l'honneur de son alliance, si toutefois, Ida répondait favorablement à ses vœux.

La jeune fille, de son côté, essayait de combattre ses sentiments. Son père, dans de vagues et mystérieuses paroles, lui avait fait entendre qu'elle n'était plus libre de disposer de son coeur, et que le Ciel demandait d'elle un généreux sacrifice, une abnégation complète. Il lui avait parlé de serments faits aux pieds des autels, d'un secret redoutable qui pesait sur sa vie et l'enchaînait pour jamais. Ces paroles avaient réveillé dans son esprit le souvenir de la chapelle de la forêt, de l'auguste cérémonie dont elle avait été l'objet. En vain, elle avait essayé d'obtenir des explications plus précises; Ulrich avait refusé d'en dire davantage, et la malheureuse enfant avait dû se contenter du peu qu'elle savait. Aussi, en présence de cette étrange situation, et de cet avenir inconnu qui l'attendait, fut-elle un moment désespéré; elle se lamentait de la rigueur de son sort, et se plaignait à Dieu des épreuves qui lui étaient imposées. Mais la foi ardente qui l'animait, finit par l'arracher à ses sombres pensées, et elle était presque résignée lors de l'entretien que nous venons de raconter, dans lequel Isabeau lui avait signifié ses intentions d'une manière si violente. L'idée que la cruelle comtesse vengerait sur le baron de Poligny les résistances de sa fille, déterminait Ida à obéir.

Après avoir versé des larmes abondantes, elle s'agenouilla et pria longtemps. Elle se releva calme et consolée. Une force divine était descendue dans son âme; elle se sentit le courage de faire taire les sentiments de son coeur, et de subir la rigoureuse destinée qui la menaçait.

Ida résolut donc de profiter de la première occasion qui se présenterait pour agir sur son père, pour sonder Reginald lui-même, et le déterminer à répondre aux vues de la comtesse de Montbéliard. Elle savait que l'écuier du jeune chef devait bientôt se présenter à l'appartement de la comtesse qui l'avait fait mander, et elle se décida à saisir cette circonstance.



L'ECUYER

Reginald n'était pas venu seul au château de Montbéliard; il y avait amené un compagnon, à l'exemple des chevaliers de l'époque: il était suivi d'un écuyer, homme robuste et dévoué, qui, depuis dix ans n'avait pas quitté le jeune chef. Hans Greitz, de quelques années plus âgé que son maître, était né en Allemagne, et s'était attaché à Reginald avec une affection sans égale. Il avait noué connaissance avec lui dans de singulières circonstances. Son père, bûcheron dans une forêt de la Saxe, située non loin de la ville de Freyberg, avait pour tout bien une cabane bâtie de troncs d'arbres, recouverte de terre, au plus épais du bois. Hans était le septième enfant de la famille, le dernier venu, le plus aimé et le plus choyé, par conséquent. Il avait grandi en pleine liberté, comme les arbres de la forêt; et comme eux, sous l'influence d'un climat salubre, d'une vie laborieuse; devenu robuste, le jeune homme faisait l'orgueil de son vieux père et de sa vieille mère. Il justifiait les préférences dont il était l'objet par bon nombre de belles qualités.

Or, un soir d'été que Hans avait fait une longue excursion dans la forêt, à la poursuite du gibier, en traversant la grande route qui conduisait

à Freyberg, il aperçut un cheval errant à l'aventure et sans cavalier; une selle de cuir brut et une housse rouge recouvraient son dos. En portant plus loin ses regards, le jeune chasseur vit, sur la voie, une jeune homme étendu sans mouvement, et blessé à la tête. La flaque de sang qui rougissait la terre, attestait la violence du coup qu'il avait reçu et le danger de son état. Hans, dont le coeur était compatissant, n'hésita pas. Doué d'une force extraordinaire et d'une adresse merveilleuse, qu'un exercice continuél développait encore chaque jour, habitué à monter et à gouverner un cheval, il s'empara d'abord du farouche coursier qui, sans doute, était cause de l'accident du jeune homme. Une écume sanglante, résultat d'une longue lutte, coulait de la bouche du fier animal. Hans l'attacha à un des chênes qui bordaient la route et dont le sombre feuillage formait au-dessus une voûte ombreuse. Cela fait, il s'approcha du blessé, qui respirait encore, mais avec peine. Son visage pâle et blanc comme le marbre, le cercle bistré qui entourait ses yeux, la plaie béante qui s'ouvrait sur le côté de sa tête, et que l'on découvrait à travers sa noire chevelure souillée de sang et de poussière, disaient assez que la blessure était grave, peut-être mortelle. Hans souleva l'étranger avec précaution, et le transporta dans ses bras au bord du chemin, sur un lit de mousse et d'herbe qui tapissaient le pied des arbres. Après l'avoir étendu doucement, et placé dans une position meilleure, il examina attentivement la plaie, en détournant les cheveux qui la recouvraient en partie; elle était profonde; mais, autant qu'il put en juger, le crâne n'était pas fracturé, et l'évanouissement

prolongé du jeune homme devait être attribué seulement à la perte abondante du sang, et à la vive douleur qu'il avait dû ressentir, en tombant sur les pierres de la route. Cet examen terminé, Hans courut à une source voisine; il y puisa de l'eau, dans une outre qu'il avait sur lui. Revenu auprès du blessé, il lava soigneusement la plaie, dont le sang recommença à couler, puis il la banda avec un morceau d'étoffe. L'étranger ne revenait toujours pas à lui. Alors Hans lui humecta la figure et les lèvres avec l'eau fraîche de la fontaine; il lui prit les mains, qu'il frictionna avec force, et, enfin, il eut la satisfaction d'entendre l'inconnu respirer bruyamment, comme un homme sur le point de s'éveiller. Le fils du bûcheron continua de le frictionner et de rafraîchir sa tête brûlante. Quelques instants s'écoulèrent: l'étranger ouvrit les yeux, regarda autour de lui avec surprise; ensuite, s'adressant à Hans:

— Où suis-je? murmura-t-il.

— Vous êtes sur la route de Freyberg, répondit Hans Greitz. Tout à l'heure je vous ai trouvé étendu par terre sans connaissance, baigné dans votre sang. Votre cheval, sans doute, vous avait désaiguonné?

L'étranger fit signe que son véritable compagnon avait deviné juste.

Hans laissa s'écouler un instant avant de faire une question au jeune homme. Le voyant tout à fait revenu à lui, il lui dit:

— Vous ne pouvez rester ici, messire; vous avez besoin de repos.

L'inconnu regarda Hans Greitz sans répondre, et celui-ci continua:

— Voulez-vous que je vous transporte à la ca-

bane de mon père, un brave bûcheron, qui habite non loin d'ici, au coeur de la forêt? Vous y recevrez, j'ose le dire, tous les soins qu'exige votre état?

L'étranger regarda Hans de nouveau et lui demanda :

— La ville de Freyberg est-elle donc bien éloignée encore?

— Vous avez pour trois heures de chemin, supposé que dans la situation fâcheuse où vous êtes, vous puissiez supporter le mouvement de votre cheval.

Le jeune homme, au lieu de répondre, essaya de se soulever; mais il retomba sans forces sur la mousse où le fils du bûcheron l'avait déposé.

Hans renouvela sa proposition de le conduire à la cabane de la forêt.

— Je vous remercie de vos soins et de l'intérêt que vous me portez, répondit le jeune homme avec émotion. Mais, faible et abattu comme je le suis, comment pourrai-je me traîner jusque-là?

— Soyez tranquille, reprit Hans. Votre cheval, heureusement, est tranquille à cette heure; nous le monterons l'un et l'autre; je vous soutiendrai et je veillerai à modérer son allure, afin que son trot ne vous fatigue pas.

— Ce cheval est capricieux, dit l'étranger d'une voix faible; je crains fort que vous ne puissiez le maîtriser, et qu'il n'arrive deux malheurs, au lieu d'un.

Hans, pour toute réponse, s'approcha du cheval, le détacha, s'élança légèrement en selle, et le fit caracoler avec une extrême habileté, aux yeux du jeune homme étonné. Le noble coursier était dompté; il obéissait sans résistance à la main

énergique qui le contenait et le dirigeait. Après avoir donné à l'étranger cette preuve évidente de son savoir-faire, Hans descendit ; il souleva dans ses bras nerveux le jeune homme, le plaça du mieux qu'il lui fut possible sur le cheval, et monta lui-même aussitôt. Il fallut soutenir le blessé, à qui la faiblesse ne permettait pas de se maintenir seul, et veiller en outre à ce que le cheval ardent qui le portait, ne marchât qu'au pas. Hans prit le sentier qui conduisait à la cabane de son père. Comme le cheval allait lentement, il était presque nuit quand les deux jeunes gens arrivèrent à la partie de la forêt qu'habitait le bûcheron et sa famille. La cabane, recouverte de chaume et d'écorces, était ombragée par le feuillage de deux chênes séculaires, et divisée en quatre compartiments, au moyen de cloisons faites avec des planches de sapins. L'une des pièces servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Les outils propres à couper le bois y étaient rangés pêle-mêle avec les ustensiles du ménage et ceux qui servaient aux repas de l'honnête famille. On y voyait aussi les dépouilles des bêtes fauves, tuées à la chasse, telles que pattes de loups, défenses de sangliers, ramures de cerfs. Une vieille harpe qui, sans doute, accompagnait le chant des fêtes, était appendue à la muraille, entre un cor de chasse et un arc détendu. Un quartier de venaison, destiné au souper, fumait sur les charbons.

Les autres compartiments de la cabane servaient de chambres à coucher au bûcheron et à ses enfants. Frantz Greitz, le vieux bûcheron, n'avait plus auprès de lui que sa fidèle compagne. Hans, son dernier né, et deux filles qui n'avaient

pas voulu quitter le foyer des vieillards. Les autres enfants, qui étaient les aînés, s'étaient mariés dans les environs.

Hans, étant descendu devant la cabane, appela ses soeurs qui accoururent aussitôt ainsi que leur mère. A la vue du cheval et du jeune homme pâle que Hans avait amené, les trois femmes comprirent de quoi il s'agissait.

— Maria, dit Greitz à l'aînée de ses soeurs, prépare un lit dans ma chambre pour y coucher ce malheureux jeune homme que j'ai trouvé gisant dans la forêt. Et toi, ma bonne Noémi, va chercher un peu de vieux vin pour lui rendre quelques forces.

Les excellentes filles obéirent avec empressement. Pendant qu'elles exécutaient les prescriptions de leur frère, celui-ci prit le blessé dans ses bras, et le posa doucement à terre, tandis que la vieille femme du bûcheron tenait la bride du cheval. L'étranger était si faible, que le trajet de la route à la cabane, quoique accompli avec lenteur et avec des précautions infinies, l'avait exténué. Il ne pouvait plus parler et paraissait sur le point de perdre une seconde fois connaissance. Maria reparut bientôt; elle aida son frère à transporter le jeune homme sur le lit de fougères établi dans la chambre de Hans. Une couverture bien blanche y avait été étendue par la jeune fille, et le blessé put enfin reposer ses membres endoloris par sa chute. Noémi vint à son tour avec le vin vieux que Hans l'avait envoyé chercher; elle en versa dans une coupe d'étain, qu'elle approcha des lèvres de l'étranger. Le vin le ranima, lui raffermi le coeur, et il remercia sa soeur de Hans d'un doux et bon regard.

Cependant, Hans venait de s'esquiver sans rien dire. Il ne tarda pas à rentrer avec un paquet d'herbes cueillies dans la forêt, et dont il connaissait les vertus médicinales. Il les mit dans une espèce de pilon de bois, les broya longtemps, puis les étendit avec leur suc sur un linge. Cela fait, il découvrit la blessure qu'il lava de nouveau, et la recouvrit avec l'appareil qu'il venait de préparer. Il engagea le jeune homme à boire encore quelques gouttes du vin apporté par Noémi, et lui dit :

— Maintenant, messire, il vous faut du calme et du repos. Votre blessure n'est pas mortelle. Les herbes pilées que je viens d'appliquer dessus, apaiseront promptement la douleur; et la plaie, ensuite, ne sera pas longue à se cicatriser. Nous allons vous laisser seul; le sommeil vous fera du bien, j'en suis sûr.

Et, sans attendre les remerciements de son hôte, Hans se retira avec ses soeurs.

Le vieux Grietz étant rentré, Hans lui raconta son aventure, et comment il avait amené le blessé à la cabane. Le bûcheron félicita son fils de sa bonne action, et de la charité qu'il avait exercée envers l'étranger.

— Dieu, dit-il, rend au centuple ce qui est fait au prochain pour l'amour de lui. Hans, en agissant comme tu l'as fait, tu as attiré une bénédiction de plus sur ma maison. A table donc, mes enfants, ajouta le vieillard; nous allons terminer une bonne journée.

Le couvert avait été mis par la plus jeune des deux soeurs, sur la table en bois de chêne qui occupait le milieu de la chambre. Le souper consistait en un quartier de chevreuil; une boisson

de grains fermentés pétillait dans un pot d'étain. Le vieillard prit place au bout de la table, sur un escabeau de bois; sa femme, son fils et ses filles de chaque côté, sur des bancs de hêtre. Le bûcheron récita à haute voix la prière qui précède le repas; et toute la famille y répondit avec piété. Le souper fut gai, assaisonné de part et d'autre par un excellent appétit. Hans avait placé le cheval sous un hangar, attendant à la cabane, et lui avait donné la nourriture convenable. Le fils du bûcheron, après avoir reçu à genoux la bénédiction de son père, suivit, à l'usage antique, regagna sa chambre, occupée par l'étranger. Celui-ci était plongé dans un profond sommeil. Son front, pâle comme l'ivoire, respirait le calme. Hans s'assit auprès du blessé et le contempla, quelques instants, à la lueur d'une petite lampe qu'il avait apporté. A la fin, il alla prendre une peau d'ours qui pendait à la muraille, l'étendit sur le plancher et se coucha dessus pour y passer la nuit, après s'être assuré de nouveau que son hôte dormait paisiblement. Le sommeil de Hans fut léger. Plusieurs fois, il se leva pour examiner l'étranger qui ne s'éveilla qu'au matin. Le repos de la nuit et les herbes médicinales avaient entièrement calmé la douleur de la blessure. La fièvre de la veille avait cessé. Le jeune homme se leva sur le coude et plongea dans l'appartement un long et doux regard. Il aperçut Hans appuyé près de la fenêtre, et il l'appela d'un signe amical. Hans s'approcha et s'informa de l'état du blessé qui, cette fois, put répondre longuement et en détail, de manière à satisfaire en partie la curiosité de son sauveur. Le fils du bûcheron fit prendre quelque nourriture au jeune

homme et lui donna à boire quelques gouttes de vin. Le voyageur fortifié, il lui demanda son nom.

— Je m'appelle Reginald, répondit l'étranger.

— Vous n'êtes pas du pays?

— Non, je viens d'une province éloignée; je me rendais à la cour de l'Electeur de Saxe, Frédéric-le-Belliqueux, pour faire sous sa conduite mes premières armes dans la guerre qui va s'engager.

A ces mots, un éclair jaillit des yeux de Hans Greitz. Le mot magique de guerre avait fait tressaillir en lui les instincts généreux qui le portaient vers la carrière des armes. Cependant il se contint et répondit simplement :

— Vous avez, sans doute, auprès de l'Electeur, notre souverain, des amis, des hommes puissants qui vous accueilleront et protégeront vos débuts?

— Je n'ai que mon épée.

— Et votre nom?

— Mon nom est peu connu. Mon père est de race obscure.

— A-t-il d'autre fils?

— Non, répondit le jeune homme, tandis qu'un nuage de tristesse voilait son visage.

— Comment, alors, a-t-il consenti à se séparer de vous?

— J'ai sollicité plus d'une fois la permission de suivre l'attrait invincible qui me portait vers la guerre. J'ai supplié mon père de me laisser à ma vocation. Toujours, sous un prétexte ou sous un autre, il ajournait la réalisation de mes désirs. Quoique lui-même eût longtemps porté les armes, il semblait redouter pour moi les dangers de cette noble profession. Il m'avait souvent ra-

conté comment, lui-même, contrecarré dans ses aspirations belliqueuses, avait quitté furtivement la maison paternelle, et n'y était rentré qu'avec une réputation glorieuse, obtenue dans plusieurs combats. Il se plaisait à me dérouler les enivrements des batailles, les grandeurs du guerrier, les honneurs dont on l'entoure. Ces récits, gravés dans ma mémoire, y firent germer la pensée d'imiter l'heureuse audace de mon père. Voyant donc que je n'obtiendrais de longtemps l'autorisation que je sollicitais avec tant d'ardeur, je pris le parti de fuir la maison.

A ces mots, le blessé s'interrompit ; un sanglot monta à sa gorge et éteignit sa voix, tandis qu'une larme brûlante roulait sur sa joue pâle. Hans, dont le cours était aussi délicat que généreux, n'insista pas. Il essaya même de détourner la pensée du jeune homme de ces images douloureuses, et il l'engagea à se reposer encore. Il se retournait pour sortir, quand il aperçut le vieux Greitz qui était entré sans bruit dans la chambre de l'étranger, et qui, sans doute, avait entendu toute la conversation. Hans, après s'être incliné respectueusement devant le vieillard, pour le saluer, s'adressa au blessé et lui dit :

— Messire Reginald, voici mon père ; vous êtes le bienvenu dans sa maison.

Le jeune homme, ayant tourné la tête, vit près de lui un vieillard vénérable, encore robuste. Sa barbe grisonnante, ses cheveux argentés, ses traits graves et calmes donnaient à sa physionomie un aspect imposant. Frantz Greitz était d'une taille ordinaire, que l'âge n'avait point encore courbée. Content de son sort, heureux dans sa famille, chéri de tous ceux qui le connais-

saient, le bûcheron coulait des jours sereins, remerciant Dieu sans cesse des bénédictions qu'il se plaisait à répandre sur sa maison. Il s'approcha du jeune homme, s'assit sur l'escabeau de bois que son fils venait de quitter, et il examina quelque temps Reginald en silence. Intimidé par ce regard scrutateur qui semblait vouloir fouiller jusque dans les replis de son âme, l'étranger baissa les yeux avec embarras.

— Jeune homme, lui dit enfin le vieillard, je vous accueille sous mon humble toit avec un double plaisir : d'abord à cause de votre qualité d'étranger et de votre blessure, ensuite à cause de votre père que vous avez laissé vraisemblablement en proie à la plus amère douleur.

Le blessé ne répondit pas ; mais ses larmes recommencèrent à conler.

— Ne pensez-vous pas, reprit le bûcheron, qu'il serait de votre devoir de retourner auprès de votre père ?

— Il est trop tard, repartit Reginald d'une voix altérée.

— Pourquoi ?

— Je suis engagé au service de l'Electeur. En mettant le pied sur son territoire, je me suis présenté devant l'un de ses plus puissants vassaux, qui est en même temps son lieutenant ; je me suis enrôlé sous la bannière de Saxe, et j'ai promis de me rendre au plus tôt à Freyberg, où réside, en ce moment, Frédéric-le-Bellicieux. Ma parole est donnée, je ne puis la violer, sous peine de flétrissure. Mon honneur de chevalier me commande de marcher en avant.

— Je n'ai plus rien à dire, en ce cas, messire, répliqua Frantz Greitz, sinon que vous souhaiter

une prompte guérison, ce qui ne peut tarder, je l'espère.

Et le vieillard prit congé du jeune homme pour aller à ses travaux de la forêt. En quelques jours, grâce aux soins dévoués de la famille du bûcheron, et à ceux de Hans en particulier, Reginald fut en état de poursuivre son voyage. Le fils du bûcheron s'était épris pour le jeune homme d'une ardente amitié. Sa grande joie était de pouvoir rester près de lui, de l'entendre parler guerres et combats. Aussi, à mesure que le moment du départ de Reginald approchait, Hans sentait croître sa tristesse. C'était pitié de le voir; car, malgré lui, son chagrin perçait au dehors, et il n'était pas besoin d'être fin observateur pour le remarquer. Le vieux Greitz s'aperçut facilement de la situation morale de son fils, et il suivait avec une attention inquiète et soucieuse la progression de sa douleur. La veille du jour fixé pour le départ de Reginald, il prit son fils à part :

— Hans, mon enfant, dit le vieillard, tu n'es pas franc avec moi depuis quelque temps : tu me caches ce qui se passe dans ton âme.

— Mon père, vous savez que j'ai l'habitude de vous révéler toutes mes pensées, bonnes ou mauvaises, répondit le jeune homme.

— Cela est vrai ; mais tu es profondément triste et j'ignore encore le sujet de ta peine ; tu n'as même pas cherché à t'en expliquer avec moi.

— Je me suis attaché à Reginald, et je vois avec chagrin qu'il va nous quitter.

— Est-ce tout ? interrogea le vieillard, en fixant un regard pénétrant sur son fils.

Celui-ci hésita : mais, ouvert comme il l'était

habituellement, il se décida à tout avouer à son père.

— Je vous ai dit souvent, mon père, reprit-il, combien je désirais suivre la carrière des armes. Ces aspirations que j'ai tenté de refouler dans mon âme, pour l'amour de vous, se sont réveillées plus ardentes que jamais, depuis l'arrivée de l'étranger.

— Je comprends, interrompit le vieillard avec l'accent d'une exprimable douleur.

Puis, après un silence, il ajouta d'un ton lent et bas :

— Que la volonté de Dieu soit faite ! Suis ton irrésistible vocation. Sois le protecteur du malheureux, de l'opprimé, le tenant de la justice. Ne combats jamais pour une mauvaise cause. Mon fils, obéis à l'appel de Dieu, j'y consens.

Le jeune homme, qui s'attendait peu à cette décision, ne put réprimer un mouvement de joie. Mais la pensée de quitter sa pieuse famille, son vieux père, sa vieille mère, vint tempérer aussitôt le bonheur qu'il éprouvait de voir ses plus chers désirs sur le point de se réaliser. Le lendemain même, de bonne heure, les deux jeunes gens se mirent en route. La séparation de Hans et de ses parents fut déchirante. Le vieillard et sa femme bénirent en pleurant leur fils qui partait, et invoquèrent sur lui les bénédictions du Seigneur. Hans promit de revenir à la cabane le plus souvent qu'il pourrait. Reginald, heureux d'emmener avec lui son sauveur, prit comme son écuyer le fils du bucheron ; il jura qu'il le regarderait désormais comme un frère, et qu'il ne se croirait quitte envers lui et ses parents, que le jour où il aurait assuré son sort et sa fortune.

VI

CONFIDENCES

L'Electeur de Saxe reçut avec une bienveillance marquée Reginald et son compagnon, et les admit aussitôt sous sa bannière électorale. Pendant près de dix ans qu'ils furent au service de Frédéric-le-Belliqueux, ils se signalèrent l'un et l'autre par maints exploits et beaux faits d'armes. Reginald devint fameux parmi les guerriers saxons, et il ne tint qu'à lui de se fixer en Thuringe, où le prince lui avait assigné de magnifiques apanages. Hans, lui aussi, fut dignement récompensé par son souverain. La forêt dans laquelle était bâtie la cabane du bûcheron, lui fut donnée en toute propriété. Sur l'emplacement de l'humble demeure où il était né, il fit construire une maison élégante et commode, où son père, sa vieille mère et ses soeurs vécurent dans l'aisance. La paix régna pendant quelque temps; Hans profita des loisirs qu'elle lui faisait pour aller jouir dans sa famille du bonheur nouveau dont il avait été l'instrument pour elle. Mais bientôt Reginald, que ses instincts guerriers appelaient sous les armes, annonça à son brave compagnon qu'il allait chercher une noble cause à soutenir, des combats à livrer. Hans ne pouvait se séparer de son ami, pour l'amour duquel il avait refusé tout autre titre que celui

d'écuyer. L'union de ces deux hommes, leur dévouement parfait l'un à l'autre faisaient l'admiration générale. Hans Greitz dit donc adieu à ses parents, et suivit Reginald.

Le hasard amena les deux guerriers à Montbéliard, où nous avons déjà vu Reginald. Hans avait pris part à la défense de la comtesse, et s'était fait remarquer à côté du vaillant chef qui passait pour son maître. Reginald n'avait rien de secret pour son fidèle écuyer : il lui confiait tout, se joies et ses peines. D'ailleurs, Hans était doué d'un jugement extrêmement droit, et son avis était précieux dans une situation difficile. Son ami avait fait plusieurs fois l'expérience de la sagesse de ses vues, de la sûreté de son coup d'oeil ; aussi n'entreprenait-il aucune affaire sans le consulter. Dès qu'il avait son approbation, il n'hésitait plus.

Or, le lendemain même du jour où Isabeau s'était ouverte sur ses projets à Ida de Poligny, le matin, au lever du soleil, Reginald se promenait seul dans son appartement, dont les fenêtres donnaient sur une esplanade. De temps en temps, il jetait dans la vaste cour, remplie d'hommes d'armes, un regard distrait. Le jeune chef paraissait livré à de sombres pensées. Sa marche était saccadée, impatiente même, car il frappait parfois du pied avec irritation. Ses membres tressaillaient, agités d'un mouvement convulsif. Il y avait déjà quelques instants qu'il était absorbé dans de tristes pensées, quand son brave écuyer entra. Reginald ne parut pas d'abord l'avoir aperçu, et ne daigna pas jeter sur lui un regard. Mais après avoir parcouru l'appartement dans toute sa longueur, en revenant sur ses pas, il se

trouve face à face avec Hans Greitz, qui attendait immobile, les bras croisés, que Reginald remarquât, ou voulut remarquer sa présence. Le chef, ayant enfin levé les yeux sur son ami, celui-ci lui dit :

— Reginald, votre front est soucieux : vos lèvres ne savent plus sourire, vous êtes bien changé, et vos amis ne vous reconnaissent plus. Pourtant vous avez triomphé : la comtesse de Montbéliard vous comble d'honneurs et ne sait comment reconnaître les services que vous lui avez rendus. Vos vœux, ce me semble, devraient être comblés.

— Hélas ! répondit le jeune chef, pourquoi la fortune m'a-t-elle conduit en ces lieux ? J'aurais dû rester en Allemagne. Cette gloire que j'ai tant désirée, et pour laquelle j'ai tout abandonné, ne me procure pas le bonheur. Tout cela n'est que fumée et sujet d'inquiétudes incessantes. Je ne sais, vraiment, ami, ce que veut le Ciel, ni à quoi il me destine.

— Quoi ! reprit l'écuyer surpris d'un pareil langage, Reginald victorieux, puissant, illustré par les exploits les plus fameux, se plaint de la rigueur du sort ! Laisse-moi te le dire, ami, tu n'es pas assez reconnaissant des bienfaits de Dieu.

— Mon cœur lui rend grâces sans cesse de m'avoir conduit par la main, dans maintes occasions difficiles. Mais, en ce moment, je me demande pourquoi, après dix ans de séparation, au lieu de me rapprocher de mon père qui, s'il vit encore, me pleure et me cherche de contrées en contrées, je suis venu, dans ce château, mettre mon bras et mon épée au service d'une femme telle qu'Isabeau.

— Tu m'étonnes de plus en plus, et je ne comprends rien à tes paroles. Je te croyais l'ami dévoué de la comtesse de Montbéliard.

— Ecoute-moi un instant et tu pourras te rendre compte des angoisses de mon âme. Lorsque je vins dans les Etats d'Isabeau, ce fut avec le dessein d'affranchir ses sujets, ses vassaux, de la tyrannie qu'elle fait peser sur eux. Je voulais appeler aux armes tous ceux dont le coeur loyal aime la justice et déteste l'iniquité. Néanmoins, avant de me déclarer et de rien entreprendre, je voulus voir Isabeau, sonder son esprit, ses vues, ses projets, et m'éclairer par moi-même, à son sujet. Aussitôt que je fus séduit par la haute intelligence de cette femme. Je sentis que je ne pourrais ni la hair ni la combattre. J'écoutai ses paroles; je finis par croire à sa bonne foi, à son innocence; je m'aveuglai sur la bonté de sa cause, et je protestai que j'étais prêt à la servir. Elle ne tarda pas à me mettre en demeure de tenir ma promesse. Je combattis d'abord, comme tu le sais, le prince Louis, et nous le forçâmes à évacuer la ville. Un peu plus tard, la comtesse a réclamé le secours de mon épée contre les vassaux rebelles; tu n'ignores pas que je n'ai point marchandé mon dévouement. Voilà ce que j'ai fait depuis que je suis à Montbéliard. Au lieu de me ranger, comme c'était mon devoir, du côté des opprimés, j'ai combattu pour l'oppresseur; j'ai fait triompher la cause de la tyrannie, et contribué à aggraver le joug qui accable les vassaux et les malheureux habitants de Montbéliard. Hans, comprends-tu maintenant pourquoi je suis affligé?

— Puisque tu as agi avec loyauté et d'une ma-

nière honorable, je ne vois pas pourquoi tu t'accuserais si amèrement de ce qui n'est tout au plus qu'une erreur.

— Je n'ai pas tout dit : écoute-moi jusqu'au bout, et tu sauras ce qui me rend si malheureux. Oui, en effet, je ne croyais me laisser guider que par les lumières de ma conscience et de ma raison. Je me flattais que des motifs, hautement avouables, avait seuls dicté ma conduite et dirigé mes actes. Mais, aujourd'hui, j'ai sondé mon cœur ; je l'ai interrogé sévèrement, j'ai éclairé sans pitié ses replis les plus secrets, et j'ai fait une découverte redoutable. Je désire épouser la nièce de la comtesse de Montbéliard, la fille du baron Ulrich de Poligny, cette noble enfant qui habite le château, et dont Isabeau ne se sépare jamais. Or, ce sentiment naquit en mon cœur le jour où je vis pour la première fois la belle et pure jeune fille ; je n'y pris pas garde ; mais, en y réfléchissant, je ne doute plus que ce ne soit la cause qui m'a fait dévier du chemin du devoir et violer ma devise, qui est de protéger le faible, l'opprimé, le malheureux. C'est, j'en suis sûr, sous l'influence de cet attachement que je me suis mis au service de la comtesse de Montbéliard.

— Encore une fois, reprit l'écuyer, tu as cru agir loyalement, cela suffit. Nos actes reçoivent leur signification et leur vertu morale de l'intention qui les inspire. D'ailleurs, il n'est aucun motif qui puisse t'éloigner de l'alliance du baron de Poligny. Si tu désires épouser sa fille, il n'y a pas à en rougir. Ida est d'illustre origine, et ton père, j'en suis sûr, ne se refuserait pas à cet hymen.

— J'ignore si la fille d'Ulrich partage les sentiments que j'ai pour elle, répondit Reginald,

— Eh bien, il faudra t'en assurer le plus tôt possible. Car, je dois te le dire, il sera nécessaire de dissimuler tes projets à l'égard de l'alliance d'Ida. Il est de la dernière importance que rien ne perce aux yeux de ceux qui t'entourent, et surtout à ceux d'Isabeau. Le danger serait grand, si quelque chose transpirait à ce sujet.

— Que signifient ces recommandations de prudence? Pourquoi m'astreindrais-je à ces ruses, à ces feintes? La dissimulation ne saurait convenir à Reginald. Il est indigne d'un chevalier de prendre ces détours; il doit toujours agir à ciel ouvert.

— Cependant cette conduite est indispensable; elle est commandée par la prudence. Ta haute faveur auprès de la comtesse de Montbéliard, le rang illustre que tu occupes, attirent sur toi les regards de tous. Tes moindres actions sont observées et commentées. Il est des hommes qui cherchent à analyser chaque pli de ton front, chaque contraction de tes lèvres; on interprétera l'ennui, la tristesse qui voileront ton visage. Tout cela, ensuite, sera transmis à Isabeau; elle voudra savoir pourquoi ses bienfaits ne font qu'attrister ton âme; elle te fera surveiller, si tu ne l'es déjà; et elle s'efforcera que, sans son aven, tu prétendes à la main de sa nièce. Tu es tenu aux plus grands ménagements envers la comtesse; que tu aies bien ou mal fait de t'attacher à elle, la question n'est plus là. Tu dois régler ta conduite sur ta situation présente. Or, cette situation te prescrit de ne point t'aliéner, sans motif, une femme altière comme Isabeau, qui, du reste, n'a cessé de te combler de ses faveurs.

— Laisse-là ses bienfaits, répondit Reginald

avec impatience, ils commencent à me devenir odieux.

— Pourtant, ami, reprit avec calme, mais avec fermeté, le généreux écuyer, il est nécessaire que tu sois éclairé. Ce que je te dis au sujet de tes projets de mariage, repose sur autre chose que des suppositions. Je puis affirmer que la comtesse de Montbéliard n'approuvera jamais ton union avec Ida de Poligny. Je sais de source certaine qu'elle y mettra obstacle, et sa volonté n'a pas coutume de plier.

— Que m'importe son consentement? répliqua fièrement Reginald, tandis que son oeil lançait des éclairs. Est-ce que je suis son vassal? Est-ce que je dépends d'elle? Malgré l'émotion qui s'est emparée de moi, à la vue de ce château; malgré les liens d'affection qui m'ont uni si vite à ses maîtres, je ne dois aucune obéissance, aucun hommage féodal à la comtesse de Montbéliard. Que le baron de Poligny, le père de la jeune fille, consente et l'accorde à mes vœux, cela me suffit.

— Tel est bien mon avis, répliqua l'écuyer; toutefois, je persiste à dire qu'il faut user de prudence, et cacher à la comtesse, à ses serviteurs, les sentiments qui l'animent. J'irai même plus loin: j'ajouterai qu'il importe peut-être à la vie même d'Ida, comme à la tienne, que tu agisses dans le plus grand secret. Isabeau ne doit rien savoir, si tu tiens à n'avoir point à compter avec cette femme inexorable.

A ces mots, prononcés avec véhémence, Reginald, qui avait repris sa promenade dans la vaste salle, s'arrêta subitement devant Hans Breitz; et, plongeant son ardent regard dans celui de son ami:

— Au nom de Dieu, lui dit-il d'une voix étouffé, explique-toi clairement ; il y a dans tes paroles des sous-entendus qui m'effraient. Eclaircir mes doutes ; ne me laisse pas davantage en proie à des incertitudes qui dévorent mon âme.

— C'est pour cela que je suis venu te trouver, car la situation est critique.

— Alors, pourquoi ces détours ? Ne pourrais-tu me dire tout de suite la vérité ?

— Permetts au moins que j'achève, tu m'interromps sans cesse. Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis énoncer les faits que successivement.

— C'est vrai, reprit Reginald, j'ai tort. Et bien, ajouta-t-il en s'asseyant et en faisant signe à Hans de prendre place près de lui, je t'écoute : raconte-moi tout ce que tu sais, sans rien omettre, entends-tu ?

— C'est bien là mon intention, je suis venu te communiquer un secret important que je tiens d'Ida elle-même.

— D'Ida ? s'écria Reginald en tressaillant. L'as-tu donc vue récemment, la noble jeune fille ?

— Elle est venue me trouver tout à l'heure, et m'a prié de te transmettre une grave communication. La comtesse Isabeau l'avait chargée d'une double mission.

— Qui ? elle, Ida ! l'intermédiaire de la comtesse ! Isabeau me semblait plus difficile dans le choix de ses confidences.

— Cependant, rien n'est plus certain que ce que j'avance. Isabeau a confié à Ida un projet qu'elle a conçu, une idée que son cœur caresse chèrement et qu'elle veut réaliser à tout prix.

— S'il s'agit de combats, de dangers à courir,

interrompit Reginald, la comtesse peut s'adresser directement à moi. Je suis enchaîné pour le moment à sa cause, quoique je regrette de m'être engagé sous sa banuière.

— Il s'agit de bien autre chose. La comtesse a une fille qu'elle destine à lui succéder au pouvoir. Mais, pour consolider un jour l'autorité dans les mains de Stéphanie de Montbéliard, Isabeau a résolu de donner un époux à la jeune fille. Elle a jeté les yeux sur toi.

— Sur moi ! s'écria Reginald en bondissant de son siège. Ai-je bien entendu ?

— J'ai dit la vérité.

— Non, cela n'est pas possible, reprit le chef avec énergie. Isabeau, fût-elle la maîtresse de l'univers, eût-elle le pouvoir de me transmettre l'empire du monde, je refuserais son alliance. Mon cœur, dans un choix et une détermination de cette importance, ne consultera ni la richesse ni l'ambition. Stéphanie est vertueuse, elle est pure, je le sais ; mais il en est une autre, ici, à qui j'ai voué mes meilleures affections. Je ne veux pour épouse que la fille du baron de Poligny. Ida sera ma femme ou je ne me marierai pas.

— Alors, tu refuses la proposition de la comtesse de Montbéliard ?

— Je refuse.

— S'il en est ainsi, tu dois comprendre maintenant les dangers auxquels t'exposerait la moindre imprudence, et ceux que tu ferais courir à la noble fille d'Ulrich. Isabeau est cruelle, impitoyable, tu ne l'ignores pas : elle ne reculera devant aucun crime pour satisfaire son ambition ou pour obtenir l'exécution de ses volontés.

Quand cette femme échoue, elle se venge. Si donc elle soupçonne la cause de tes refus, et que tu as jeté les yeux sur Ida, au mépris de sa fille et des offres qu'elle te fait, je suis convaincu que la certitude de la vérité sera l'arrêt de mort de la malheureuse enfant. Rien ne pourra la soustraire à la fureur d'Isabeau.

Reginald, la tête penchée sur la poitrine, paraissait livré à d'amers réflexions. Lorsqu'il leva les yeux, sa belle figure était pâle, ses traits contractés, son front chargé de nuages; il venait de mesurer le danger et la difficulté de la situation. Il connaissait la comtesse aussi bien que Hans; il ne se faisait aucune illusion sur les suites d'un refus, et il savait fort bien que son ami n'avait rien exagéré. Après un instant de silence, il se tourna vers Hans, et lui dit d'une voix profondément triste :

— Hans, tu dis vrai : il faut de la prudence. Les circonstances sont graves; un mot, une fausse mesure nous perdraient tous. Il est nécessaire de combiner un plan qui sauve mes espérances, et surtout la noble enfant que j'aime. Nous devons aviser promptement aux moyens de la soustraire aux vengeances de la terrible comtesse. Mais ne m'as-tu pas dit qu'Ida avait été chargé, par sa tante, d'une seconde message ?

— Oui : elle a reçu la mission d'obtenir le consentement du baron de Poligny aux projets de sa tante.

— Mais, qu'a-t-elle besoin de l'assentiment de son frère ? Je ne comprends pas le bon sens de cette mesure.

— c'est bien simple, cependant. Ulrich jouit dans Montbéliard d'une assez grande influence,

qu'il doit à ses vertus, à son équité; Isabeau n'ignore pas que son frère pourrait lui nuire dans l'esprit de beaucoup de vassaux. Elle redoute la censure du baron; elle le ménage encore, tout en le faisant espionner, le jour et la nuit. Isabeau craint, pas dessus tout, qu'il ne blâme le choix qui élèvera au pouvoir un étranger d'obscure origine.

A ces derniers mots, une légère rougeur colora les joues de Reginald. Sa fierté se révoltait à la pensée que sa naissance obscure pouvait faire impression sur le baron de Poligny. Il ne supportait pas l'idée que son nom, illustré par les plus beaux faits d'armes, eût encore besoin de cette noblesse que donne le hasard. Toutefois, il n'exprima pas devant son ami ce qu'il ressentait. Il se contenta et demanda seulement :

— Sais-tu ce que fera Ida? Est-elle disposée à remplir les vœux de sa tante?

— Elle ne s'en est point expliquée avec moi. Je pense qu'elle se conformera aux vœux de la comtesse; elle est trop habituée à regarder ses moindres désirs comme des ordres pour hésiter.

Reginald appuya ses coudes sur ses genoux, et laissa tomber sa tête dans ses mains crispées. Il lui vint à l'esprit, en ce moment, que peut-être la fille d'Ulrich ne partageait point ses sentiments, et qu'elle repousserait la demande qu'il se proposait de faire de sa main. Cette pensée déchirait le cœur du vaillant guerrier, et il se laissa aller à l'accablement le plus profond.

Après un silence prolongé, Reginald leva ses yeux voilés d'une sombre tristesse sur son ami, et lui dit :

— Ida serait-elle indifférente à mon égard, et méprisera-t-elle mes vœux?

— Je ne sais, répondit Hans, qui, en effet, ne connaissait point les dispositions de la jeune fille, et voulait éviter de bercer le chef de fausses espérances. Elle m'a paru résolue, ajouta-t-il, de faire ce que la comtesse attendait. D'ailleurs, dans le court entretien que j'ai eu avec elle, il m'eût été difficile de démiêler des sentiments aussi intimes.

Le silence régna de nouveau entre les deux amis. A la fin, Reginald se leva en disant :

— Il importe, je le comprends, que toutes ces choses soient promptement éclaircies. Il faut agir avec diligence, avec prudence et habileté. Que me conseilles-tu ?

— De voir sur-le-champ le baron de Poligny afin de sortir d'incertitude, et que nous sachions dans quel sens nous devons agir.

— Que lui dirai-je ?

— Ta conduite, il me semble, est toute tracée : tu lui demanderas nettement la main de sa noble fille.

— Et s'il refuse ?

— Du moins, tu sauras à quoi t'en tenir. Il est temps que la lumière se fasse, et que tous les doutes disparaissent. D'ailleurs, il peut arriver que le baron consente sans difficulté. Ta renommée, ta gloire plaideront en ta faveur.

— Mais l'adhésion d'Ulrich ne suffit pas, il me faut encore celui d'Ida. Je ne voudrais point la conduire de force à l'autel.

— Si son père consent, tu le prieras de s'assurer aussitôt des dispositions de sa fille. La réponse obtenue, tu agiras à ton gré.

— Si la réponse est favorable de la part du père et de celle de sa fille, que devrai-je faire ?

Quelles précautions aurai-je à prendre pour éviter les embûches et la colère d'Isabeau?

— Je ne connais qu'une seule précaution qui puisse vous mettre à l'abri de tout danger, toi et la fille du baron de Poligny.

— Laquelle?

— La fuite.

— Où irons-nous?

— Vous deux irez demander un asile à ton père; je ne doute pas qu'il ne vous accueille avec bonheur, s'il vit encore.

Reginald adopta ce plan qui lui parut sage autant que sûr, et il quitta son ami pour se rendre auprès d'Ulrich.

VII

REGINALD

Une fois décidé à s'ouvrir franchement au baron de Poligny, Reginald se hâta de gagner le pavillon qu'habitait Ulrich. Il le trouva dans la salle que nous avons décrite dans l'un des chapitres précédents. Le frère d'Isabeau était seul et paraissait plongé dans des pensées qui l'absorbaient tout entier. A la vue de Reginald, le baron témoigna quelque surprise. Il se leva, salua froidement le jeune chef, et, sans faire un pas vers lui, l'invita d'un signe à s'asseoir. Blessé de cet accueil peu bienveillant qu'il ne pouvait s'expliquer, Reginald hésitait. Il se taisait, cherchant à pénétrer la cause de cette réserve, de ces procédés pleins de défiance dont le baron n'avait pas coutume d'user à son égard. Pourtant, il s'assit, et il allait prendre la parole, quand Ulrich le prévint et lui dit d'une voix grave et lente :

— Je rends grâce au hasard, messire, de vous avoir conduit chez moi. J'avais besoin de vous parler, et je me proposais d'aller vous trouver moi-même lorsque vous êtes entré.

— En ce cas, messire baron de Poligny, je me félicite de vous avoir épargné cette peine, répondit courtoisement Reginald en s'inclinant légèrement. C'est toujours pour moi une bonne fortune de vous être agréable.

Le baron fit un signe équivoque et reprit aussitôt :

— Ce que j'ai à vous dire concerne la comtesse de Montbéliard, notre famille et vous-même. J'ose espérer que vous comprendrez ce que je me vois, à mon grand regret, dans la nécessité de vous expliquer, et que vous prendrez en bonne part les observations que je juge utile de soumettre à votre haute intelligence.

— Je ferai mes efforts, messire, pour répondre dignement à ce que vous attendez de moi, répliqua le jeune chef avec un accent où déjà perçait une légère irritation.

Il sentait instinctivement que le baron était mal disposé à son égard, qu'il nourrissait contre lui des sentiments hostiles. Il comprit, dès le début, que l'entretien allait être orageux, peut-être même décisif pour son avenir.

— Je viens d'apprendre, continua Ulrich du même ton froid et impassible comme le tranchant de l'acier, que la comtesse de Montbéliard médite d'étranges projets.

Le baron s'arrêta à ces paroles, pour en étudier l'effet sur le visage du chef. Mais, celui-ci reprit ses sentiments intérieurs et dit avec un calme apparent :

— Je m'informe peu des desseins de la comtesse Isabeau. Content d'accomplir mon devoir, je n'aime pas à me mêler d'autre chose.

Ulrich entendit cette réponse avec quelque dépit, et il continua :

— Ce projet, il m'est impossible de le ratifier.

— Si, cependant, il est juste, quelle raison pourrait vous empêcher d'y donner votre assentiment ?

— Vous allez en juger. On m'a dit qu'au mépris de son sang et de nos usages, qui n'ont jamais admis d'étrangers à commander dans Montbéliard, Isabeau se proposait de vous faire l'héritier de son pouvoir.

— Comment l'entendez-vous? demanda Reginald d'une voix altérée et les lèvres pâles de colère.

— On prétend qu'elle se propose de vous offrir la main de sa fille et pour dot, le titre de Montbéliard. Indigné à bon droit de ces rumeurs, je tenais à m'éclairer auprès de vous à ce sujet.

— Si ce projet dont on parle, dites-vous, messire, ne vous agrée point, répondit Reginald en s'efforçant de maîtriser son courroux; si vous avez des objections à faire, que ne vous adressez-vous à la comtesse? elle-même, mieux que personne, pourra vous renseigner.

— Ah! Je ne connais que trop ses desseins coupables et insensés, et l'obstination qu'elle saura mettre à les exécuter.

Soit que le baron le voulût ou non, ces paroles étaient blessantes, méprisantes même pour l'illustre guerrier. Aussi, Reginald, faisant taire toute autre considération, ne vit plus que sa dignité offensée, sa gloire outragée. Il oublia Ida et le projet qui l'avait amené chez le baron de Poligny, pour ne plus penser qu'à faire repentir Ulrich des paroles imprudentes qu'il venait de prononcer, et à se venger de ses cruels dédains. Il fixa sur le baron des yeux étincelants de colère, et il lui répondit d'une voix sourde et étranglée :

— Vous connaissez les vues, les intentions de la comtesse, je ne le nie pas. Mais, moi, à mon

tour, je vous le dis, baron de Poligny, j'ai pénétré vos dessins secrets. Je sais vos menées beaucoup mieux que vous ne le pensez. Ne croyez pas davantage me donner le change : il y a longtemps déjà que je vous ai démasqué. Vos trames sont percées à jour ; le mystère dont vous vous enveloppez est révélé ; vos oeuvres sont publiques. Personne ne peut plus y être trompé.

Ulrich poursuivit sans s'émouvoir, et sans paraître comprendre la portée terrible de ces paroles qui faisaient une allusion si claire à la conjuration dont le baron de Poligny était le chef occulte.

— Si votre coeur est vraiment grand, comme je l'ai cru et comme je le suppose encore en ce moment ; si la générosité de votre âme est à la hauteur de votre courage ; si votre intelligence à su juger les personnes et les choses, je suis sûr, messire, que vous ne me refuserez point votre estime. Un homme d'honneur tel que vous doit voir les faits en eux-mêmes, et regarder au-delà des apparences et des surfaces.

— Puisqu'il faut parler nettement, répliqua Reginald, je l'avouerai : je ne cherche point à démêler les divers motifs qui vous ont engagé à tramer ici, dans l'ombre, dans le château même de votre soeur, tant de complots et d'entreprises hostiles à son pouvoir ; je n'irai pas fouiller dans votre âme pour y découvrir la cause de la haine qui vous anime contre Isabeau, et le secret mobile qui vous a fait tremper dans un si grand nombre de conspirations. Je ne m'abaisserai point à ces oisenses discussions. Il me suffit d'avoir réussi à l'aide de mon épée à déjouer vos coupables manoeuvres, à détruire vos plans sub-

versifs. J'ai sauvé le pouvoir de la comtesse et je m'en réjouis. Je n'essairai point de vous nuire; vous me rendrez cette justice d'avouer que je ne l'ai jamais tenté. J'aurais pu vous perdre plus d'une fois; je n'avais qu'un mot à dire, hier encore, pour vous faire arrêter; et, vous le savez, Isabeau ne prend jamais de demi-mesure. Ses mains ne lâchent point ses ennemis. Mes paroles vous surprennent, je le vois. Elles vous prouvent du moins que vous n'avez pas à soupçonner la générosité de mon âme. Je viens de vous en donner des preuves irrécusables. Cependant, continuez, parlez librement. Ne vous préoccupez aucunement des obligations que vous pouvez m'avoir, ni des services que je vous ai rendus en ne dénonçant point vos perfides manœuvres.

En entendant ce fier langage, Ulrich de Poligny comprit qu'il avait fait fausse route, et que son but était manqué. Toutefois, il tenta encore d'agir sur l'esprit de Reginald, et il reprit :

— Je dois beaucoup, sans doute, à votre modération; je me regarderais comme lié envers vous par les liens d'une reconnaissance sans bornes, si les motifs qui ont dicté votre conduite m'étaient mieux connus. Je ne voudrais pas déprécier vos actes, ni chercher à m'exonérer des sentiments qu'ils doivent m'imposer à votre égard; mais, qui sait dans quelle intention vous avez agi, et quel était votre but en m'épargnant, lorsque vous connaissiez mes entreprises contre Isabeau? la crainte, souvent, ou des considérations intéressées ont inspiré des actions qui paraissent magnanimes. Je ne vous accuse pas, Dieu m'en garde! mais, ainsi que vous m'y avez invité,

je vous dévoile ma pensée tout entière. Ne vous en offensez donc pas. Quoi qu'il en soit, messire, sachez-le, mon coeur n'est point ingrat. Il saura, si l'occasion se présente, vous prouver qu'il sent le prix de ce que vous avez fait.

“ J'avouerai pourtant que je voudrais pour beaucoup ne vous rien devoir. Au moins je serais libre de vous hair; je pourrais vous traiter en ennemi, comme vous le mériteriez si vous acceptez, ce qui ne me paraît que trop à craindre, l'offre de la comtesse de Montbéliard et la main de sa fille. ”

Ces paroles dures ne laissaient aucun espoir de conciliation. Elles révélaient les préjugés invétérés, inflexibles du baron de Poligny, et le peu de cas qu'il faisait, lorsqu'il s'agissait d'une alliance, des talents, de la vertu et de la gloire. Aussi, Reginald répliqua sur-le-champ avec vivacité :

— Ayez un peu de patience, baron de Poligny : vous serez satisfait de moi, car je vais, en ce moment même, vous mettre parfaitement à l'aise, et vous délivrer de vains scrupules; je vous parlerai franchement, selon mon habitude. Mon langage, je n'en doute pas, justifiera la haine que vous éprouvez pour moi, et que vous regrettez tant de ne pouvoir assez hautement exprimer.

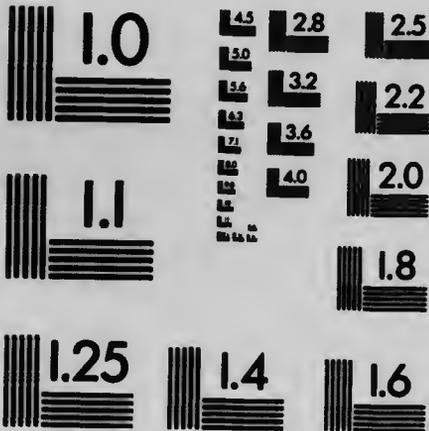
Le baron écoutait, visiblement préoccupé et inquiet de la tournure que prenait l'entretien. Le sourire hautain, qui, un moment, avait erré sur ses lèvres, était effacé. Reginald poursuivit d'un ton de voix énergiquement accentué :

— Dans votre fol orgueil, baron de Poligny, vous avez cru, peut-être, qu'un étranger n'ayant pour tout bien que son épée et sa réputation



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 286-5989 - Fax

guerrière, fléchirait devant vous qui êtes issu d'illustres aïeux. Pour mieux ruiner ma position mal affermie, vous m'avez entouré d'ennemis, d'envieux : vous avez fait épier par vos émissaires à gages toutes mes paroles et toutes mes démarches. L'autorité et l'influence, qu'après Dieu, je dois à mon épée et à la grandeur de mes services, vous avez fait tout au monde pour les détruire.

Ulrich voulut se récrier et protester contre ces amers reproches ; mais Reginald, d'un geste souverain, lui imposa silence.

— Laissez-moi tout dire, ajouta-t-il, et ne m'interrompez plus, baron de Poligny. Quand j'aurai fini, vous parlerez à votre gré, et je vous écouterai à mon tour. Ainsi je reprends, et je répète qu'il n'a pas tenu à vous que je ne fusse payé de mon dévouement par la plus noire ingratitude. Ce que j'avance, je le sais de source certaine. Vous avez poursuivi ma perte par tous les moyens en votre pouvoir ; ce n'est pas votre faute si vous avez échoué. Tout à l'heure, vous pensiez qu'il vous suffirait de me signifier de renoncer à l'hymen de votre nièce pour me forcer à obéir. Ah ! vous aviez si bien calculé toutes choses, semé ma route de tant de pièges, dressé vos batteries avec tant d'habileté, que vous teniez pour assuré que je n'hésiterais pas à refuser la main de Stéphanie, et avec elle le comté de Montbéliard. Vous vous disiez que je mettrais ma vie au-dessus de mon ambition. Que vous me connaissiez mal, baron de Poligny ! Ne vous rappelez-vous donc pas que j'ai regardé mille fois la mort en face, et que je suis chevalier de profession ? Je brave les projets insensés de mes ennemis. Je

défie leurs efforts envieux, leurs attaques acharnées. Je crains peu la menace, encore moins les effets de votre colère.

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix vibrante. Et quand Reginald eut achevé, le silence régna quelques instants entre le baron et lui. Enfin, Ulrich, impressionné malgré lui de l'accent imposant du jeune chef, murmura :

— Personne, assurément, messire, ne voudra vous inculper de lâcheté. Votre vaillance est éclatante comme le soleil, et je suis le premier à lui rendre un hommage mérité. Mais, souffrez que je le dise, la prudence n'est point faiblesse. Il y a même du courage à céder quelquefois.

— Vous êtes trop indulgent, répondit Reginald avec ironie. Vous me faites trop d'honneur, messire, de me rendre ce beau témoignage. Or donc, sachez-le : si jamais l'alliance de la comtesse de Montbéliard, et l'hymen dont vous parlez entraient dans mes convenances, je consulterais peu l'orgueil et les ressentiments d'Ulrich de Poligny.

Reginald se tut, et le baron crut voir dans sa dernière phrase une concession.

— Vous n'avez donc pas consenti ? interrogea-t-il avec un accent de joie.

— Si j'avais consenti, je ne m'en cacherais pas ; je ne sais point, moi, dissimuler mes actes ; je les accomplis au grand jour ; mais depuis longtemps, ajouta le jeune chef d'un ton plus doux, depuis longtemps j'ai fait un autre choix que celui de Stéphanie de Montbéliard, quoique la noble enfant m'inspire une véritable estime tant à cause de sa piété que de ses belles qualités.

— Vous avez agi en sage, messire, et je vous

en félicite, répondit le baron au comble du bonheur de voir les choses tourner selon ses désirs, et bien mieux qu'il ne l'espérait.

— Cependant, reprit Reginald, si j'en juge d'après vos paroles de tout à l'heure, je crains fort que mon choix n'ait pas votre approbation.

— Tout autre choix que celui de la fille d'Isabeau aura mon aveu.

— Je n'ose pourtant l'espérer.

— Je vous le jure, messire, votre choix quel qu'il soit, je le verrai avec faveur.

— Eh bien, baron de Poligny, je prends acte de votre parole, et je vous déclare en ce moment que la femme de mon choix, celle à l'aymen de qui j'aspire, c'est... Ida, votre fille.

— Ida, ma fille! s'écria Ulrich hors de lui.

— Oui, elle-même, reprit Reginald. Un nom tel que le mien n'a pas besoin de l'illustration des ancêtres pour honorer l'épouse qui le portera, de quelque race qu'elle soit issue.

Il y eut un silence, après lequel le baron de Poligny répondit sèchement :

— Si mes projets, messire, ont besoin, comme vous vous plaisez à le dire, d'être enfouis dans le silence; s'il importe qu'ils ne soient pas révélés, laissez-moi vous déclarer que les vôtres ne demandent pas davantage à être dévoilés. Quoi! Reginald, descendu d'aïeux obscurs, inconnus, ose aspirer à la main de ma fille!

Reginald, au lieu d'éclater en cris de colère, répondit avec une écrasante dignité :

— Baron de Poligny, la race dont je descends a jeté peu d'éclat dans le monde, j'en conviens sans peine: mais je n'en connais aucune à qui, aujourd'hui, je porte envie. Sur ce point, je n'ai

ni regrets ni désirs. Je me sens à la hauteur des plus nobles maisons. Une alliance avec la plus antique famille n'ajouterait rien ni à ma grandeur ni à ma renommée. Dieu m'a fait naître au sein de la vertu, bienfait immense, le plus grand de tous, et dont je le remercie tous les jours. Mon père m'a élevé dans les sentiments de l'honneur, et m'a inspiré sans cesse, par ses exemples et ses paroles, l'amour du devoir. Il ne m'a appris à ambitionner qu'une renommée pure et sans tache, celle que donne le courage et l'obéissance aux lois de la religion et de la chevalerie chrétienne. Fidèle, je le crois, à ces nobles enseignements, à ces traditions saintes, j'ai employé mes forces, mon épée au service de la justice. J'ai vu ma gloire passer mes espérances. Voilà pourquoi, je le dis avec un légitime orgueil, je ne connais pas de sang plus digne que le mien, ni que je doive estimer davantage. Quand j'ai porté mes yeux sur votre fille, quand j'ai ambitionné votre alliance, j'ai compté vos vertus et celles d'Ida, non les illustrations de vos aïeux.

— Ce sont pourtant ces illustrations dont vous parlez si légèrement qui doivent décider entre nous, répartit Ulrich avec hauteur; la vertu, le courage, les éminentes qualités de l'âme et du cœur sont choses estimables, assurément, et d'un prix élevé; je suis loin de vous contredire en ce point. Mais, pour s'allier à nous, cela ne peut suffire: il faut encore la noblesse éclatante des ancêtres. Quiconque en est privé nous outrage en tentant de s'élever jusqu'à nous. Vous m'avez parlé avec franchise, je répondrai de même, afin que tout soit clair désormais et bien établi entre nous. Vous prétendez que vous avez le droit

d'aspirer aux alliances les plus illustres, et qu'il n'est pas de maison qui puisse déroger en vous admettant dans son sein; or, voici ma réponse. Il est des guerriers aussi vaillants, aussi habiles que vous; mais, je n'en connais point, si grand qu'il soit, si antique que soit sa famille, auquel un rejeton de ma race ne puisse s'égalér, sinon commander. La valeur dans des combats, la renommée glorieuse, ne donnant ni la souveraineté ni la noblesse. Vos idées, à ce sujet, sont complètement fausses. Les conducteurs des peuples sont désignés directement de Dieu, et consacrés par les lois. La valeur, le génie, quelque brillants qu'ils soient, pas plus que les autres qualités de l'âme, ne sauraient compenser le défaut d'une origine patricienne. Ces principes, si vous voulez les méditer, vous rendront pleinement raison de ma conduite. et aussi de mon refus. Songez-y, si le mérite guerrier, si la grandeur du génie pouvaient faire sortir un homme de la foule, et l'élever au-dessus de ses semblables, il n'est point de soldat courageux, de guerrier habile qui ne pût aspirer au commandement. Or, ce serait le renversement de toutes les lois sociales. C'est en vain, messire, que vous alléguez votre situation particulière, vos exploits, votre renommée, l'éclat dont brilla votre nom dans les fastes de la chevalerie, pour établir votre droit à mon alliance. Ce que je viens de vous exposer, doit vous faire comprendre que je ne puis accueillir vos vœux; ce serait forligner, mentir au sang dont je sors et me déclarer indigne des aïeux illustres qui m'ont transmis leur nom.

Cette arrogante réponse remua une ardente colère au fond du coeur de Reginald; ces principes

absurdes, affirmés avec tant de confiance, comme s'ils eussent été indiscutables, exaspérèrent le généreux guerrier. S'il eût écouté son premier mouvement, il eût accablé le baron de Poligny de ses sarcasmes mérites, et relevé l'outrecuidance de cet homme qui se croyait presque d'une autre nature que le commun des mortels, parce que le hasard de la naissance lui avait donné un beau nom et des titres retentissants. Pourtant Reginald eut la force de se contenir et de réprimer l'explosion de sa colère. Il se contenta de répondre, en se levant et en laissant tomber un regard hautain sur Ulrich de Poligny :

— L'orgueil de ces grands mots ne saurait m'éblouir ni me tromper. Je vous le dis encore une fois; mon nom n'a pas besoin de ces vains oripeaux, de ces titres dont vous vous parez. Ce relief lui est inutile; il est assez glorieux pour n'avoir point à chercher de nouvelles illustrations. Mais, puisque vous dédaignez mon alliance, puisque Reginald, malgré ses hauts-faits, malgré une brillante renommée conquise sur dix champs de bataille, ne trouve pas grâce devant vos yeux; puisque vous ne le jugez digne ni de votre fille, ni de votre sang, je renonce à solliciter davantage la main d'Ida.

— A la bonne heure, messire, dit le baron; je vous sais gré de ne pas vous obstiner à poursuivre des projets impossibles et réprouvés par la nature des choses: je n'attendais pas moins de votre intelligence si pénétrante.

Ulrich allait en dire davantage encore; mais le jeune chef, irrité au dernier point de ces paroles ironiques et dédaigneuses, interrompit brusquement le baron.

— Vous ne voulez pas de moi pour gendre, pour fils, baron de Poligny, reprit-il ; eh bien ! je serai votre maître ! La comtesse Isabeau m'offre la main de sa fille avec la souveraineté de Montbéliard. J'accepte cette haute faveur et je vais le lui annoncer à l'instant même. Vous apprendrez, puisque vous feignez de l'ignorer, qu'un guerrier tel que moi peut aspirer à tout, même au pouvoir, et que, de plus, il peut l'obtenir. Cette science, paraît-il, manque à votre expérience : vous l'acquerrez prochainement à vos dépens.

— Poursuivez, répliqua le baron avec un sourire de provocation. Tâchez, comme vous le dites, d'arriver au pouvoir que vous convoitez si fort. Mais, quand vous le tiendrez dans vos mains, rappelez-vous que tout ne sera pas fini, et qu'il vous faudra songer aux moyens de le conserver.

A ce dernier trait, Reginald, au paroxysme de la fureur, répondit par des menaces.

— Dût-il m'en coûter le repos de ma vie, s'écria-t-il, je vous punirai de vos mépris et de vos insultes ! Vous saurez ce que pèse le bras de Reginald, armé pour la vengeance. Du haut de mon pouvoir, je saurai réduire mes ennemis, et écraser, comme d'immondes reptiles, les envieux de ma fortune. Nous verrons, alors, si vous réussirez à m'arracher l'épée des mains, et la couronne de comte de front, quand je l'y aurai placée.

Reginald sortit, en achevant ce virulent défi, que d'ailleurs le baron de Poligny ne songeait pas à relever.

VIII

LES FIANCAILLES

Peu d'instants après que Reginald eut quitté le baron Ulrich de Poligny, un serviteur de la comtesse de Montbéliard se présenta à lui; il était chargé d'annoncer au jeune chef qu'Isabeau le mandait pour une communication importante, et qu'elle désirait qu'il pût venir la trouver sur-le-champ. Malgré sa colère et les cruelles blessures que lui avait infligées le baron de Poligny, Reginald était loin d'être décidé à accepter les propositions que, sans doute, la comtesse allait lui faire. Il voulait attendre encore, et s'assurer qu'il n'avait plus aucun espoir d'obtenir la main d'Ida, avant de lier son sort à celui de Stéphanie de Montbéliard, et de commencer sa vengeance. Toutefois, il répondit au serviteur qu'il se rendrait sans retard auprès de sa maîtresse. En effet, il partit presque aussitôt, et le valet avait à peine eu le temps de rendre compte de son message, qu'il entra dans l'appartement d'Isabeau. La comtesse était seule et agitée. L'inquiétude et la fureur se lisaient à la fois dans ses yeux. Ses traits fatigués attestaient les préoccupations auxquelles elle était en proie. Aussitôt que Reginald parut, Isabeau éclata en plaintes et en récriminations amères.

— Vaillant chevalier, lui dit-elle, vous êtes en

ce moment le seul appui de mon pouvoir. Non-seulement mon autorité, mais ma vie même est menacée. Plus que jamais j'ai besoin du secours de votre bras.

— Je suis entièrement à vos ordres, madame, vous le savez, répondit Reginald. Mais, permettez-moi de le dire : je ne doute pas qu'à mon défaut, dans ce château, dans votre famille, d'autres défenseurs ne se lèveraient pour vous protéger.

— Plût à Dieu ! soupira la comtesse ; mais je le sais maintenant : loin de pouvoir compter sur ceux-là mêmes qui m'approchent de plus près, et qui me sont unis par des liens plus étroits, je dois me défier d'eux, et les redouter comme mes plus cruels ennemis.

— J'aime à espérer, madame, qu'on vous a trompée.

— Non, malheureusement, reprit Isabeau avec amertume. Je viens de pénétrer d'affreux mystères. On me trahit ; et le félon, l'homme déloyal, il habite ce château, il appartient à ma famille, mon sang coule dans ses veines : ce traître est mon frère !

— Quoi ! le baron Ulrich de Poligny ?

— Oni, le baron Ulrich de Poligny, le fils de mon père et de ma mère conspire contre moi, et il en veut à mes jours. L'austère vertu dont il faisait parade n'était qu'un masque recouvrant les plus noirs attentats. Je l'ai comblé d'honneurs ; après l'avoir appelé à Montbéliard lors du départ du comte Etienne pour l'Orient, je lui ai donné une large part de ma puissance ; je l'ai initié à mes plans les plus intimes ; je l'ai fait riche, et sa fille, élevée par mes soins, n'eût pas

été mieux traitée par une mère. En reconnaissance de ces faveurs multipliées, l'ingrat s'arme contre moi de mes propres bienfaits : il emploie les richesses et l'influence que je lui ai abandonnées à solder des complots, des émissaires qui se mêlent aux bourgeois et aux hommes d'armes pour le soulever. Voilà comment il me paie de mon affection et de ma générosité. Il était l'âme de la dernière conjuration, à laquelle je n'ai échappé que par miracle ; il avait mis auprès de moi un assassin, et j'aurais assurément succombé, sans le dévouement de l'un de mes serviteurs. Il était le chef des vassaux et des bourgeois rebelles. C'est lui qui a donné l'impulsion au complot. En ce moment encore, malgré la sanglante défaite de ses complices et la punition de ceux qui sont tombés dans nos mains, Ulrich n'a pas renoncé à ses coupables projets. Il cherche à séduire d'autres malheureux, et à me décrier dans l'esprit de mes sujets. Qui aurait pu soupçonner une aussi odieuse conduite ? Devais-je m'attendre à être traitée ainsi par un frère qui me doit sa fortune ?

Reinald connaissait une partie des manœuvres du baron de Poligny, nous l'avons vu dans l'entretien qu'il avait eu avec lui ; mais il ne savait pas tout, loin de là. D'ailleurs, il répugnait à son noble caractère de contribuer à la perte de qui que ce fût, même d'un ennemi. Aussi, sa réponse fut-elle empreinte d'une réserve et d'un tact admirable. Il trouva moyen de répondre à la comtesse sans charger aucunement Ulrich ; au contraire, ses paroles eussent pu atténuer les griefs articulés contre lui, si Isabeau

n'eût eu par devers elle les preuves incontestables de la félonie de son frère.

— Pouvez-vous donc croire, madame, dit Reginald, de semblables accusations lorsqu'il s'agit d'un frère et d'un homme tel que le baron de Poligny?

— Messire, répliqua la comtesse en s'animant de plus en plus, il est inutile, impossible même de justifier Ulrich; j'ai toutes les preuves de sa trahison. Les choses en sont venues à ce point que la mort seule peut me sauver, et assurer ma sécurité. Vous ne savez pas ce qu'il a fait; il faut donc que je vous instruisse. Arnaud d'Aval, l'un de mes plus vaillants officiers, a été emmené dans la forêt voisine de Montbéliard, quelques instants après que nous eûmes triomphé des bourgeois rebelles. Là, il a été frappé d'un coup de poignard. Mes archers l'ont découvert, le matin, au bord de la route, gisant dans son sang, ils l'ont relevé et apporté mourant au château. Son crime était de m'être fidèle; et dans ce coup je suis forcée de reconnaître la main du baron de Poligny. Il en veut également à vos jours, Reginald, j'en ai la preuve encore, et je pourrai vous la fournir, si vous doutez.

— Avez-vous donc vu Arnaud d'Aval? demanda Reginald.

— Je me suis rendue auprès de son lit; je l'ai vu agonisant, ensanglanté. Cependant, malgré sa faiblesse et les douleurs qu'il éprouve, il a pu parler. Il a raconté comment il avait été traîtreusement assassiné par le sire d'Ornans. Or, celui-ci, qui est l'ami intime d'Ulrich, n'a dû agir que par ces ordres.

Reginald, malgré ces renseignements si précis,

s'efforça encore d'apaiser Isabeau. Cette haine du frère et de la soeur lui paraissait tellement horrible et contre nature, qu'il en était effrayé. Quoiqu'il fût irrité contre le baron de Poligny, il ne pouvait s'empêcher d'être affligé de l'acharnement que mettait Ulrich à miner le pouvoir de sa soeur, et il eût voulu diminuer le ressentiment de la comtesse contre son frère.

Peut-être, se hasarda-t-il à dire, peut-être Arnaud d'Aval n'a-t-il écouté que le langage de la passion, et il l'a traduit dans les accusations qu'il a portées contre le baron?

— Arnaud, répondit la comtesse, a dénoncé un complot que nous connaissions déjà; il est entré dans les plus minutieux détails; au moyen de ses explications catégoriques, nous avons pénétré ce que nous ignorions jusqu'ici. Arnaud n'a point menti. D'ailleurs, à quoi bon, dans quel but? Le sire d'Aval est au seuil de l'éternité, et il le sait. Arrivé au soir de sa vie, il ne jouirait pas de la vengeance, quelque prompte qu'elle fût. Je vous le dis, messire, il est temps d'agir. Il faut, cette fois, frapper les coupables sans pitié.

— Souffrez, pourtant, madame, que je vous conseille la prudence.

— La première loi de la prudence n'est-elle pas de sauver sa vie et d'écraser le serpent qui veut vous blesser à mort? Quand on ne peut gagner ses ennemis, ni les empêcher de nuire, il faut les supprimer. C'est là un principe élémentaire de conservation.

— Vous dites vrai, comtesse de Montbéliard, reprit Reginald. Mais permettez-moi de vous faire observer que vous n'avez point compris ma pensée. Rappelez-vous donc tout ce que vous

avez fait pour Ulrich depuis vingt ans qu'il habite ce château; quelle autorité vous avez mise en ses mains, quelle influence il s'est acquise, combien de partisans l'entourent, prêts à le défendre jusqu'à la mort. Songez que dans Montbéliard, et peut-être même dans ce château, le baron de Poligny est aussi puissant que vous.

— Vous avez raison, répondit Isabeau avec découragement. Ceci demande mûre réflexion. Mais que faire? Comment parer aux dangers que mon frère impitoyable multiplie autour de moi?

— Gardez-vous bien d'éveiller ses soupçons. Dissimulez votre colère, vos découvertes, vos projets. Plus que jamais, vous devez comprimer les éclats de votre courroux: il y va de votre salut. Vos vassaux, vous venez d'en faire l'expérience, n'attendent que l'occasion favorable de se déclarer pour Ulrich. Il a su travailler habilement l'opinion, et l'incliner de son côté. Même parmi ceux qui ont combattu pour vous, il en est beaucoup qui l'aiment, qui le défendraient, si sa vie était en péril.

— Eh bien, il faut employer l'artifice, au lieu de la force ouverte, et profiter de la nuit pour s'emparer de lui.

— Ces moyens pourraient avoir des chances de succès. Mais, qui chargeriez-vous de cette délicate mission? Vous avez besoin pour cela d'hommes sûrs et aveuglement dévoués.

— C'est de vous, Reginald, répartit la comtesse, que j'attends cet important service. Mais je vois que vous vous troublez. Ne puis-je donc plus compter sur personne? ajouta Isabeau avec désespoir. Mes amis les plus fidèles m'abandonneront-ils au moment décisif?

La comtesse ne se trompait pas. Reginald reculait devant la pénible mission qu'elle voulait lui confier. L'idée de contribuer à la perte du baron de Poligny, du père d'Ida, de celle dont le souvenir, malgré tout, remplissait le coeur du guerrier, cette idée lui causait une affreuse douleur.

— Comtesse de Montbéliard, répondit-il d'une voix altérée, je l'avouerai, ce serait avec le plus profond regret que je porterais la main sur votre frère. Je ne pourrai jamais m'y résoudre. Ce n'est pas que mon dévouement faiblisse, ni que je refuse de vous aider à réduire vos ennemis; non, assurément; mon épée, mon sang, ma vie vous appartiennent; et je saurai encore vous le prouver si les circonstances l'exigent. Mais, plus je suis attaché à votre personne, à votre fortune, moins il me serait agréable de tremper dans la ruine de l'homme qui vous touche de si près, et qui vous est uni par les liens sacrés du sang.

Isabeau ne répondit pas. Cette résistance inattendue la déconcertait. Reginald, voyant le trouble de la comtesse, poursuivit :

— Vous trouverez près de vous, madame, j'en suis sûr, des hommes capables de s'acquitter habilement et avec succès de cette douloureuse mission. Pour moi, quoi qu'il arrive, quelques dangers qui se présentent, je serai à mon poste pour vous défendre. Et, je le jure, on ne parviendra jusqu'à vous qu'en foulant aux pieds mon cadavre.

— Messire, répliqua Isabeau avec quelque dépit, ce n'est pas dans l'intérêt de mes jours que je réclame l'appui de votre bras. Je vous l'ai dit : Ulrich veut atteindre une autre vie que la mien-

ne; mon sang ne lui suffirait pas, il veut aussi vous sacrifier. Plût à Dieu qu'il ne s'attaquât qu'à moi! Peut-être me résignerais-je à tomber sous les coups impies d'un frère? Mais je ne souffrirai pas qu'il frappe d'autres victimes; tant que je conserverai une ombre de puissance, je l'emploierai en faveur de mes amis.

— J'ai toujours, Madame, fait peu de cas de ma vie; je l'ai cent fois exposée dans des combats. Je ne saurais trembler devant le baron de Poligny ni m'effrayer des embûches qu'il pourra me dresser.

— Reginald, reprit la comtesse d'une voix accentuée, ce n'est pas seulement le vaillant guerrier, l'intrépide défenseur de ce château que je veux préserver. Mais c'est le futur comte de Montbéliard que je désire soustraire aux fureurs du baron de Poligny.

— Que voulez-vous dire, Madame, et que signifie ce langage?

— Que je vous ai destiné la main de ma fille, avec le comté de Montbéliard pour héritage. On a dû vous instruire de mes desseins. Je m'en suis ouvert à Ida, que j'aime comme ma fille, et la noble enfant s'était chargée de vous faire connaître mes vues.

— Il est vrai que Hans Greitz, mon écuyer, a vu la fille du baron de Poligny.

— Alors, elle lui a, je l'espère, communiqué mes projets à votre égard, et il vous a transmis le résultat de cette entrevue?

— En effet, madame, Hans m'a rapporté fidèlement les paroles d'Ida. Surpris de ces propositions, je n'osais...

— Quoi! vous saviez tout, reprit la comtesse,

et vous ne m'en disiez rien? Que veulent dire cette froideur, ce trouble que je lis dans vos yeux et sur votre visage? Je n'en doute plus, on vous aura prévenu contre moi. On aura flétri mon honneur par d'atroces accusations auxquelles vous avez prêté l'oreille. Ah! mes ennemis sont infatigables; ils n'ont rien épargné pour détruire mon autorité, pour me faire périr même. Et maintenant, ils essaient de me flétrir, afin d'écarter de moi mes derniers défenseurs, mes meilleurs amis.

Ces paroles furent prononcées avec une apparente émotion; quelques larmes jaillirent des yeux de la femme artificieuse qui, depuis plus de vingt ans, régnait à Montbéliard. Isabeau savait admirablement jouer son rôle et se poser en victime, elle qui n'avait cessé d'exercer la plus effroyable tyrannie. Son hypocrisie consommée, sa science profonde des hommes, sa haute intelligence lui fournisaient des ressources inépuisables pour arriver à ses fins. Reginald y fut trompé. Le chef loyal, dont la vertu était si pure le coeur sans défiance, crut à la bonne foi de la comtesse, et il s'écria dans un élan généreux :

—Comment Madame, pouvez-vous supposer de pareilles choses? Ai-je donc l'habitude de me lier avec vos ennemis, et d'accueillir leurs confidences ou leurs accusations intéressées? Non, je vous le jure, on ne m'a pas prévenu contre vous. Je vous suis dévoué aujourd'hui comme hier, comme toujours. De grâce, ne soupçonnez jamais mon coeur. Vous devriez savoir y lire les sentiments qui le font battre pour vous, pour votre cause, pour tout ce qui vous appartient. Formé de bonne heure au rude métier de la guer-

re, nourri au milieu de l'émotion des combats, je sais peu exprimer ce qui se passe en moi. Cependant, si tel que je suis, vous me jugez digne d'entrer dans votre famille, et de vous être plus étroitement uni, je vous déclare que je suis prêt à répondre à vos vœux.

A ces mots qui comblaient se désirs, Isabeau, le visage rayonnant de joie, répondit :

— Reginald, s'il en est ainsi, je veux bientôt pouvoir vous nommer mon fils. Mes ennemis, qui sont les vôtres, seront confondus dès aujourd'hui même, car, avant la nuit, vous serez fiancé à Stéphanie de Montbéliard. Je vais faire appeler ma fille sur-le-champ.

Le jeune chef voulut tenter quelques observations, demander un ajournement. Il ne s'attendait pas qu'Isabeau précipiterait de la sorte cette grave affaire. Mais il n'avait pas eu le temps de revenir à lui et d'ouvrir la bouche, que déjà la comtesse avait fait entendre un signal. Un serviteur parut, et reçut l'ordre d'appeler Stéphanie.

Bientôt la noble jeune fille se présenta. Sa mère l'accueillit avec plus de tendresse que d'habitude, la fit asseoir auprès d'elle, et la mit au courant de ce dont il s'agissait. Une pénible surprise appela sur le beau visage de Stéphanie un nuage de tristesse.

— Je n'ai pas demandé votre assentiment, ma fille, dit Isabeau, parce qu'il me semble impossible que vous vous refusiez à l'alliance du vaillant et habile guerrier qui a sauvé Montbéliard, et qui nous a préservées de la fureur des rebelles. Je ne doute pas que vous ne consentiez avec joie, et que vous ne confirmiez la parole que j'ai donnée pour vous.

Stéphanie garda le silence. Reginald, qui la considérait avec attention, la vit se troubler. A mesure que sa mère lui parlait, elle pâlisait de plus en plus. La comtesse, elle-même, finit par s'apercevoir de l'état de sa fille.

— Pourquoi cette attitude et ce silence, mon enfant? lui dit-elle, inquiète. Avez-vous des motifs de repousser les vœux de Reginald et les miens? Parlez et dites-moi si vous croyez devoir lui refuser votre main?

— Non, ma mère, répondit Stéphanie d'une voix faible. Mais tout ceci me prend à l'improviste; je ne soupçonnais rien, je n'ai pas eu le temps de la réflexion. Une frayeur étrange, un sentiment dont je ne puis me rendre compte bouleversent tout mon être. Je sens qu'en ce moment je ne suis pas assez à moi pour vous donner une réponse précise. Accordez-moi, je vous prie, quelques heures de recueillement.

Il suffisait de voir la malheureuse enfant pour comprendre qu'elle disait vrai, et qu'elle n'exagérerait pas la situation de son âme. Après les paroles que nous venons de rapporter, ses yeux se fermèrent; elle s'affaissa, tremblante, les membres agités de mouvements convulsifs, sur le siège qu'elle occupait. Ses lèvres blanches comme l'ivoire, sa respiration sifflante, le tressaillement qui agitait ses membres, attestaient l'épouvante ou l'impression qu'elle éprouvait. Reginald, lui-même, fut frappé de cet incident étrange. Ses yeux, fixés sur la jeune fille, cherchaient, mais en vain, à pénétrer la véritable cause de cette défaillance. La comtesse, peu satisfaite de ce qui venait d'arriver, fit revenir sa fille à elle-même, puis lui ordonna de regagner son appartement.

ment. Stéphanie se leva lentement et sortit en chancelant de la salle. Quand elle fut partie, Isabeau et Reginald se regardèrent un instant en silence. Enfin, Isabeau reprit la parole :

— Ne soyez pas inquiet, messire, dit-elle, de ce que vous venez de voir. Stéphanie vous estime, j'en suis sûre ; et comment pourrait-il en être autrement ? Mais, elle a raison : je l'ai prévenue trop tard. Elle est impressionnable à l'excès ; il n'y a pas d'autre cause à la faiblesse dont vous avez été témoin.

— Laissez-lui le temps de se remettre, reprit Reginald avec effort. Rien ne presse et je puis attendre. Je serais au désespoir de causer la moindre peine à votre noble fille.

— Non, il n'en sera pas ainsi, répondit Isabeau. Nous avons réglé définitivement nos projets. Il est temps que mes vassaux voient fixé à mes côtés pour toujours le chef qu'ils ont appris à respecter et à craindre. Un incident d'aussi légère importance ne saurait ajourner ce qu'il est nécessaire de terminer au plus tôt. Mon règne va se clore le jour même de votre mariage avec ma fille. D'ailleurs, je ne vous dissimulerai pas que j'ai hâte de vous céder le pouvoir. On m'impute des crimes, on s'autorise d'infâmes accusations pour conspirer sans cesse contre moi. Avec vous, Reginald, les mêmes prétextes n'existeront plus. Vous êtes innocent du passé, quel qu'il soit. Ma fille non plus ne saurait être responsable de ce qu'à tort ou à raison le vulgaire nomme mes crimes : rigueurs nécessaires qui ont manqué les débuts de ma puissance. Et puis, quelle joie j'éprouverai de confondre, par ce hymen, les perfides projets d'Ulrich !

La comtesse s'était levée, Reginald, debout aussi, prit congé d'elle, en l'assurant qu'il ne retirait pas la parole donnée et qu'il acceptait l'alliance illustre qu'elle lui avait offerte.

Aussitôt après le départ du chef, Isabeau fit appeler l'un des hommes qui avaient trempé dans la plupart de ses crimes. Elle lui donna des ordres relativement au baron de Poligny, et lui prescrivit de s'emparer d'Ulrich à tout prix. Cet homme devait profiter, pour accomplir cette mission, des ténèbres de la nuit. La comtesse lui ordonna, dès qu'il se serait rendu maître du baron, de le conduire au donjon, de l'y enfermer dans le cachot souterrain et de l'y laisser sous bonne garde. Cela fait, le serviteur devait venir demander de nouveaux ordres. Toutefois elle laissa pressentir au scélérat qu'il aurait un crime de plus à commettre.

Quelques heures après son entretien avec la comtesse, Reginald se promenait à grands pas dans son appartement, en proie à une agitation extrême, quand un messenger se fit introduire. Il venait de la part de Stéphanie, et il remit entre les mains du chef un billet de la malheureuse enfant. Reginald prit le papier, et congédia d'un geste le vieux serviteur qui l'avait apporté. Mais celui-ci dit au jeune homme :

— Messire, ma maîtresse vous prie de lire et de me charger d'une réponse.

Reginald ouvrit aussitôt la lettre, et la parcourut rapidement des yeux. La jeune fille le suppliait de tout faire pour retarder le mariage projeté par Isabeau. L'héritière du comté de Montbéliard, livrée aux plus sinistres pressentiments, avouait franchement au guerrier qu'elle

ne pourrait se résigner à obéir à la comtesse. Reginald n'eut pas besoin de longues réflexions pour formuler sa réponse :

— Allez, dit-il au vieillard, dites à votre maîtresse qu'elle peut rester en paix. Elle sera satisfaite.

Le serviteur s'inclina et sortit. Reginald, de son côté, n'était guère plus rassuré que Stéphanie. Le souvenir d'Ida, la résolution qu'avait prise Isabeau de faire périr le baron de Poligny, son frère, les dangers continuels au milieu desquels il vivait, toutes ces causes réunies lui inspiraient de sombres réflexions. Il regrettait amèrement de s'être mis au service de la comtesse de Montbéliard ; il n'était pas éloigné de regarder comme une punition du Ciel la situation critique où il se trouvait. Peut-être, se disait-il, Dieu le rendait-il solidaire des injustices d'Isabeau. Tel était l'état de l'âme de Reginald.

XI

PERILS

La situation des différents personnages que nous avons vu figurer dans cette histoire se tendait de plus en plus. La comtesse, instruite par les révélations d'Arnaud d'Aval, tenait dans ses mains tous les fils du complot. Désormais elle ne pouvait plus douter que son frère n'en voulût à son pouvoir, et même à sa vie. Les preuves abondaient maintenant ; d'irréversibles témoignages chargeaient le baron de Poligny et le désignaient comme l'organisateur des conjurations ; il apparaissait comme l'âme et le chef actif de tous les complots qui, depuis plusieurs années, avaient plus d'une fois mis en danger l'autorité d'Isabeau. L'altière comtesse n'était pas femme à reculer, ni à faire des concessions. Depuis longtemps elle défiait instinctivement d'Ulrich, dont les remontrances, fréquemment renouvelées, lui étaient à charge. La découverte qu'elle venait de faire justifiait ses soupçons et comblait la mesure.

De son côté, le baron de Poligny, nous l'avons dit, pressentait l'orage et le danger qui le menaçait. La tentative, en partie échouée, du sire d'Ornans sur Arnaud d'Aval, l'inquiétait ; elle lui faisait redouter qu'Isabeau ne se portât enfin

aux dernières extrémités. Il ne savait point encore que sire d'Aval eût été rapporté vivant au château; mais il ne doutait pas que, le cas échéant, Arnaud ne se vengeât en dénonçant son meurtrier, et en révélant tout le complot, jusque dans ses moindres détails. Il attendait donc des nouvelles, avec une anxiété extraordinaire. Il s'était entouré de précautions et d'hommes sûrs. Lui-même était armé; du moins, son épée, son poignard étaient près de lui, afin qu'il pût s'en servir à la première alerte.

A l'heure environ où Reginald quittait Isabeau, après la scène que nous avons racontée, un affidé du baron se glissait dans son appartement. Il avait, disait-il, à parler sans retard à son maître.

— Qu'as-tu de nouveau à m'apprendre? demanda vivement le baron de Poligny à son émissaire.

Celui-ci jeta un regard inquiet et scrutateur autour de la salle; s'étant assuré qu'elle était bien close et qu'il était seul avec Ulrich, il répondit :

— Une troupe de cavaliers est entrée au château, il y a quelques heures; ils portaient sur un brancard un homme blessé, presque mourant.

— Et cet homme, quel était-il? interrogea le baron.

— J'ai cru démêler les traits d'Arnaud d'Aval.

— Et tu dis que cet homme vivait encore?

— Oui, son oeil demi-éteint se promenait sur les cours du manoir.

— Est-ce tout? reprit Ulrich d'une voix sourde et altérée.

— Je me suis efforcé de pénétrer dans le châ-

teau, et j'ai réussi. L'empressement était grand; les gardes étaient doublées, et je vis que l'on prenait les précautions les plus sévères.

— Sais-tu la cause de ces mesures?

— J'interrogeai discrètement l'un des hommes d'armes que je connais; il me dit que le blessé avait parlé, qu'il avait nommé son meurtrier, et que ses révélations avaient motivé ce luxe de précautions et ce déploiement de forces.

— Connais-tu le nom qu'Arnaud a prononcé?

— On m'a assuré, mais j'ai refusé de le croire, qu'il avait accusé le sire d'Ornaus, votre ami.

Ulrich pâlit à cette réponse. Jusque-là, il avait nourri l'espérance que le sire d'Aval, ou mourrait dans le trajet, ou bien serait incapable de parler. Il y eut un silence, puis le baron de Poligny reprit :

— Le blessé a-t-il dit autre chose?

— Je me suis informé encore, et j'ai appris qu'il avait révélé plusieurs conjurations ourdies contre le pouvoir de la comtesse Isabeau. Jusqu'ici, a-t-il dit, le chef de ces complots était inconnu, on seulement soupçonné; eh bien! je ferai tout connaître, avant de mourir. L'âme de toutes les entreprises organisées contre la comtesse de Montbéliard était le baron Ulrich de Poligny, son frère.

— Et ma soeur a-t-elle ajouté foi à ses accusations?

— Oui, assurément.

— Ainsi, elle a accueilli comme l'expression de la vérité quelques paroles d'un homme en délire?

— Arnaud d'Aval a pu parler longtemps. Il a donné les détails les plus précis, les plus cir-

constanciés. Il a cité des faits nombreux, nommé les lieux de réunion. Il s'est exprimé avec tant de netteté et de clarté, qu'il n'y avait pas moyen de douter. Quand elle eut tiré du blessé tout ce qu'il lui importait de savoir, elle s'est retirée furieuse, jurant de se venger et de faire un mémorable exemple qui épouvanterait à l'avenir les hommes tentés de se soulever. Elle a fait mander sur-le-champ Reginald et, à cette heure, peut-être, est-elle encore en conférence avec lui.

Ulrich comprit qu'il était perdu, s'il laissait à sa cruelle soeur le temps d'agir. Il adressa une dernière question à l'émissaire :

— Soupçonnes-tu, lui demanda-t-il, le motif pour lequel la comtesse a fait appeler Reginald? A-t-elle laissé percer ses intentions?

— Il ne me semble pas difficile, messire, répondit l'affidé, de saisir la portée de la démarche de la comtesse.

— Que veut-elle faire, à ton vis?

— Isabeau sait que vous avez de nombreux partisans dans le château et dans la ville. Elle n'ignore pas, par conséquent, qu'il peut être dangereux de vouloir s'emparer de vous de vive force, ou de vous faire disparaître. Je pense que la comtesse discute en ce moment avec le chevalier étranger les moyens les plus sûrs de se défaire de vous, et de se venger de ce qu'elle appelle une trahison.

— Reginald, reprit le baron, est trop loyal, il a trop d'honneur pour se prêter à une perfidie.

— Aussi, n'ai-je pas énoncé l'opinion qu'il se fera complice des projets que pourrait méditer Isabeau. Mais, j'en suis convaincu, elle lui mettra le soin de maintenir la ville et le château

dans la soumission; elle lui donnera les pouvoirs les plus étendus, et, se reposant sur le prestige et les talents éminents du guerrier, elle agira dans l'intérêt de sa vengeance et de sa haine au moyen des scélérats qui, depuis vingt ans, participent à tous ses crimes. Ainsi, messire, le temps presse, si vous tenez à sauver votre tête. Il est nécessaire que vous agissiez promptement et que vous ne vous laissiez pas prévenir.

Ulrich témoigna sa satisfaction au fidèle émissaire, et lui remit une bourse remplie d'or. Puis il ajouta :

— Je vais suivre tes avis. De ton côté, continue de surveiller ce qui se passe au château, et, au moindre mouvement suspect, reviens m'avertir.

L'affidé s'inclina en signe d'obéissance; il salua le baron de Poligny, et se retira pour reprendre son rôle d'observateur. Ulrich, demeuré seul, réfléchit un instant. Ensuite, se levant brusquement, il appela un serviteur. Un valet étant accouru :

— Le sire d'Ornans? lui dit brièvement le baron de Poligny.

— Il est dans la salle d'armes, répondit le valet.

— Va le trouver à l'instant, et dis-lui que je désire le voir.

Le sire d'Ornans rentra presque aussitôt, tant le serviteur mis de diligence à exécuter l'ordre de son maître. Ulrich était assis auprès d'une petite table sur laquelle étaient posées ses armes; il tenait la tête appuyée sur ses mains, dans l'attitude d'une profonde préoccupation. Son ami entra sans qu'il s'en aperçut, et le sire

d'Ornans fut obligé d'adresser la parole au baron pour le tirer de la rêverie pénible dans laquelle il était plongé. Il leva lentement les yeux sur le sire d'Ornans; sa figure s'était contractée sous l'effort laborieux de sa pensée; son front pâle était baigné de sueur. Sa respiration s'échappait pénible et haletante de sa poitrine.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria le sire d'Ornans effrayé de l'état dans lequel il voyait Ulrich. Un nouveau malheur vous anrait-il frappé?

— Ami, c'en est fait: ma soeur triomphe.

— Je le savais déjà, Ulrich. Et, hier, elle a ruiné nos projets, détruit nos espérances. Ses armes nous ont vaincus sous les murs de la ville. Vous ne m'apprenez rien.

— Il s'agit de bien autre chose que du combat livré sous les murs du château. Les événements ont marché avec une rapidité effrayante. La fortune ne s'est pas démentie un seul instant à l'égard d'Isabeau: elle lui est obstinément fidèle.

— Je ne sais de quoi vous voulez parler, ni à quels événements vous faites allusion. Je n'ai rien remarqué d'extraordinaire au château.

— Arnaud d'Aval a échapper à tes coups?

— Je ne l'ignore pas, puisque vous avez reçu Ottmar en ma présence, et que j'ai entendu le récit de la rencontre qu'il a faite du traître dans la forêt.

— Ce ne serait rien que cela, dans toute autre circonstance, reprit le baron de Poligny d'une voix sourde. Mais Arnaud est en ce moment au manoir; on l'y a apporté vivant. La comtesse l'a interrogé, et il a pu parler.

Le sire d'Ornans pâlit à son tour.

— Après? demanda-t-il simplement en s'efforçant de comprimer son émotion pour écouter la suite de ce qu'Ulrich avait à lui dire.

— Le sire d'Aval t'a dénoncé comme son meurtrier.

— N'a-t-il dit que cela?

— Il y a encore autre chose.

— Parlez donc, racontez-moi vite ce que le misérable a pu révéler.

— Il savait tous nos plans, nos idées, nos complots.

— Oui, malheureusement, il savait tout cela.

— Eh bien! il a tout fait connaître à la comtesse. Ta vie est en grand danger.

— Ma vie, répliqua le sire d'Ornans avec un sourire de dédain, il y a longtemps que j'en ai fait le sacrifice à notre cause, qui est aussi celle de la justice. Est-ce tout, enfin?

— Non, malheureusement, je n'ai pas fini. Ah! mon cher Albert, la tentative que tu as faite sur Arnaud d'Aval nous coûtera bien cher! Nous sommes tous perdus.

— Jusqu'ici, répondit froidement le sire d'Ornans, je ne vois que moi de compromis, chose dont je me mets peu en peine.

— Arnaud, t'ai-je-dit, ne s'est pas borné à dénoncer son meurtrier; il a donné à Isabeau les détails les plus précis sur les diverses conspirations tramées contre elle, et il m'a signalé comme l'âme et le chef occulte de ces entreprises, dirigées toutes contre le pouvoir et la vie de la dame de Montbéliard.

Le sire d'Ornans, qui aimait d'une affection ardente le baron de Poligny, et qui lui eût sacrifié joyeusement sa vie, fut atterré de ce qu'il ap-

prenait. Le danger d'Ulrich causait une inquiétude indicible à ce noble coeur. Après un instant de silence, il demanda :

— La comtesse a-t-elle ajouté entièrement foi aux dépositions d'Arnaud d'Aval ?

— Oui, elle croit à la vérité de ses accusations. D'ailleurs, elles ont été formulées avec une précision qui ne laisse rien à désirer, et ne permet pas le doute. Le sire d'Aval semble avoir recueilli le peu de forces qui lui restaient pour nous porter ce coup terrible. Il n'a pas voulu laisser échapper sa vengeance.

— Que se propose de faire la comtesse ? le savez-vous ?

— On m'a dit qu'elle avait fait venir Reginald, le chef de ses hommes d'armes, l'étranger habile à qui elle doit déjà d'avoir échappé aux dangers dont nous la menaçons. Elle a discuté avec lui, si le rapport qui m'a été fait est fidèle, le moyen de nous punir toutes de nos tentatives.

— Est-il donc coupable, lui un si brave guerrier, de servir aveuglément les colères impies d'Isabeau, et de consommer notre ruine ?

— Non, je ne le crois pas. Mais il s'est mis loyalement au service de la comtesse de Montbéliard ; il lui prêtera le secours de son épée et de son habileté pour tenir en respect le château et la ville, et pour réprimer toute velléité de résistance. Libre d'inquiétudes de ce côté, assurée que son autorité sera maintenue, Isabeau poursuivra son oeuvre de vengeance, et donnera cours à ses fureurs. Nous ne saurions, ni les uns ni les autres, échapper à ses coups. Nous périrons tous.

— Ainsi, demanda encore le sire d'Ornans,

vous êtes résolu de vous livrer sans défense à votre cruelle soeur, et de subir, résigné, le sort qu'elle vous prépare?

— Ami, tu ne penses pas que je sois lâche à ce point. Je suis né d'un sang qui, grâce à Dieu, sut toujours affronter le danger, et mourir en regardant l'ennemi en face. La situation est désespérée; je ne vois pas d'issue pour en sortir. Toutefois, quelle que soit la détresse, il est toujours possible à un guerrier d'illustrer son trépas. Je consens à mourir; mais, avant que le fer de mes ennemis ne m'ait atteint, plus d'une victime aura mordu la poussière. Retranché dans ma maison, entouré de mes amis qui voudront m'imiter, et de mes braves serviteurs, je combattrai jusqu'à la dernière extrémité. Mes ordres sont déjà donnés, mon plan tracé. Je vais achever de tout disposer pour une terrible défense. Isabeau saura ce qu'il en coûte pour prendre la vie d'un homme de coeur. Ami, continua le baron de Poligny avec exaltation, nous lutterons ensemble. Chaque goutte de notre sang sera chèrement vendue. Mais, ajouta-t-il avec une tristesse infinie, pourquoi faut-il descendre dans la tombe après avoir vu toutes ses espérances détruites? Le comte Henri de Montbéliard, sauvé par mes mains des fureurs de sa mère, devait un jour, dans notre pensée, délivrer le pays de l'oppression d'Isabeau. Et aujourd'hui, qu'est devenu le fils d'Etienne? où le chercher? dans quelle contrée le rencontrer? Et puis, vit-il encore?

Le sire d'Ornans avait écouté le baron de Poligny sans l'interrompre. Quand celui-ci eut terminé:

— Ulrich, lui dit le sire d'Ornans, en ce moment la résistance est impossible. Seuls contre tous, contre ces hommes d'armes nombreux, que pourrions-nous faire? Ce serait folie à nous de tirer l'épée.

— Me conseilles-tu donc maintenant, interrompit le baron, de courber la tête sous le couteau, comme le vil animal qu'on égorge à la boucherie? Tout à l'heure, si je t'ai bien compris, tu t'étonnais de ne point m'entendre assez vite exprimer une résolution énergique. As-tu donc déjà changé d'avis?

— Non, certes, reprit gravement le sire d'Ornans. Mais en ce château où tout obéit à la comtesse, où la crainte lui soumet toutes les âmes, que voulez-vous tenter?

— Que prétends-tu donc alors que je fasse? quelle est ta pensée? je ne te comprends plus. Il y a, ce me semble, contradiction dans tes paroles. S'il ne faut pas combattre; si tu ne veux pas, d'un autre côté, que je succombe indignement et sans résistance, explique-toi et dis-moi ce que je dois faire, à ton avis?

— Eh bien, Ulrich, mon opinion est qu'il faut quitter le château. La fuite est peut-être encore possible; du moins, elle nous offre des chances favorables. Puisque vous ne pouvez déployer ici qu'un courage inutile et qui vous serait fatal, sortez du château, de la ville même et du territoire soumis à Isabeau. Une fois en sûreté, vous travaillerez de nouveau à abattre le pouvoir de la femme criminelle qui commande à Montbéliard.

— Quoi! s'écria le baron en frémissant, c'est toi, mon ami le plus cher, qui m'engages à une

finite hontense? Lâcheté pour lâcheté, Albert, j'aimerais mieux encore tendre la gorge sans résistance aux bourreaux que m'enverrait la comtesse.

— Se retirer devant le nombre; dérober sa tête à une mort certaine et inutile, ne fut jamais réputé comme une flétrissure, répondit le sire d'Ornans avec fermeté.

— Flétrissure ou non, je ne consentirai jamais à fuir! reprit le baron de Poligny d'une voix éclatante. Mes ennemis sont ici, dans ce château, je ne veux ni ne peux les éviter. Je les chercherai, s'il le fallait, l'épée à la main. Quoi qu'il en soit, je les verrai une dernière fois face à face; je les combattrai à outrance, jusqu'à la mort!

— Nous succombons en peu d'instants sous le nombre; peut-être même périrez-vous avant d'avoir vengé votre mort inévitable, en faisant rouler dans la poussière les cadavres de quelques-uns de nos ennemis?

— N'importe; le Ciel dût-il m'accabler dans sa colère, je braverai le péril. Dieu m'a donné un coeur intrépide, incapable d'aucune crainte, je le ferai voir. D'ailleurs, ma conscience me rend ce témoignage que je n'ai jamais formé que des desseins équitables. Si j'ai conspiré pour détruire un pouvoir illégitime et tyrannique, ce n'est point dans mon intérêt personnel, mais pour la cause de la justice, pour délivrer des vassaux opprimés, des populations horriblement pressurées par une femme sans entrailles. Qui sait? Dans cette extrémité redoutable, peut-être Dieu me viendra-t-il en aide?

— Il est écrit quelque part, répondit le sire d'Ornans, qu'il ne faut pas tenter le Seigneur.

Ulrich ne répliqua pas. Mais il s'était levé et se promenait à grands pas dans l'appartement. Enfin, il s'arrêta en face de sire d'Ornans, et fixant sur lui ses yeux étincelants :

— Je ne fuirai pas ! dit-il avec énergie et d'une voix concentrée. Ne me presse plus sur ce point, ce serait inutile ; mon parti est arrêté. Mais je serai prudent ; dans l'intérêt de ma vengeance, je n'omettrai rien pour prolonger ma défense et pour immoler le plus possible de mes ennemis.

Le sire d'Ornans n'ayant plus rien à dire, et voyant toutes ses tentatives infructueuses pour décider le baron de Poligny à quitter le château, s'inclina en silence. Ulrich, en achevant les paroles que nous venons de rapporter, appela un serviteur ; lorsque celui-ci fut entré, il lui dit :

— Préviens sur-le-champ Ottmar que je désire le voir.

Le valet salua, et s'en alla exécuter l'ordre de son maître.

— Je veux parler à Ottmar, dit le baron au sire d'Ornans, et lui faire part de la situation. Je suis sûr qu'il saura me donner des conseils moins timides.

— Ils ne seront cependant ni plus dévoués, ni plus désintéressés, répondit le sire d'Ornans d'une voix émue. Il n'est pas en son pouvoir de me surpasser dans l'affection que je vous porte, baron de Poligny.

Ulrich comprit la plainte pleine de réserve et de douceur que formulait son ami. L'accent avec lequel Albert d'Ornans s'était exprimé lui alla au cœur :

— Pardonnez-moi la vivacité de mes paroles.

reprit-il en tendant la main au sire d'Ornans. Ne les prends pas en mauvaise part. Tu connais mon cœur et l'amitié sincère que j'ai pour toi, pardonne-moi donc à cause de cette heure critique. Je ne doute pas de toi, je n'en ai jamais douté, crois-le bien.

Le sire d'Ornans étreignit en silence la main du baron de Poligny, tandis qu'une larme tombait sur la rude moustache du guerrier. Cette muette pression parlait éloquemment, et disait assez combien Albert était touché des sentiments que lui exprimait Ulrich.

— Ami, ajouta le baron, j'ai un service à te demander : fais dire à Reginald que je voudrais avoir avec lui un entretien, sans témoins, le plus tôt possible. Tu te tiendras ici près, dans une chambre voisine, car j'aurai besoin de toi bientôt. Ne sois pas étonné de ce que je fais en ce moment ; j'ai conçu un projet qui, s'il réussit, servira ma vengeance, relèvera nos affaires, et nous mettra à l'abri de la haine d'Isabeau. Alors les rôles seraient intervertis : ce serait à l'altière comtesse de trembler, à nous de dicter la loi.

Le sire d'Ornans promit de remplir les intentions du baron, et il le quitta dans ce but.

A peine avait-il disparu qu'Ottmar, prévenu par le fidèle serviteur, le remplaça auprès du baron.

X

RESOLUTION

Ottmar, s'avancant d'un pas grave et digne, prit place sur le siège même que le sire d'Ornaus venait d'occuper.

A la vue de la figure animée du baron de Poligny et de l'éclat extraordinaire de son regard, il comprit que des événements sérieux étaient survenus; il l'interrogea donc et lui demanda quelle modification la situation avait subie.

— Vous ignorez, Ottmar, répondit Ulrich, jusqu'où vont nos malheurs. Il est temps que je vous instruisse de tout.

— Je sais que notre position est fort critique; mais, depuis mon arrivée à Montbéliard, je n'ai rien appris de nouveau.

— Eh bien! toutes nos craintes se réalisent, ou du moins sont en voie de se réaliser. Mes prévisions les plus redoutables se justifient.

— Comment cela? et qu'est-il arrivé de si funeste?

— Nous sommes découverts. Le sire Arnaud d'Aval, amené vivant au château, a parlé. Il a dénoncé son meurtrier; il a révélé nos entreprises, nos projets; il n'a rien dissimulé. Peut-être même, oubliant le service que vous lui avez rendu, a-t-il prononcé votre nom? Toutefois, je ne sais rien, quant à ce dernier point.

Ottmar écoutait sans s'émouvoir, comme un

homme que ce récit ne surprenait aucunement, parce qu'il s'attendait à tout. Le baron de Poligny continua :

— Vous le voyez, Ottmar, il n'y a plus de ressources, et nous sommes perdus.

— Telle n'est pas mon opinion, baron de Poligny, répondit simplement le vieillard, dont les traits étaient demeurés impassibles.

— Comment ! vous ne croyez pas que nous n'avons aucun moyen de salut ? Vous ne comprenez donc point que nous sommes à la merci d'Isabeau ? Ne savez-vous pas qu'elle ne fait jamais grâce ?

— Je connais aussi bien que vous la cruauté de cette femme. Je ne me fais aucune illusion à son égard. Mais, si nous le voulons, nous tromperons son attente, nous déjouerons ses desseins.

— Et par quels moyens ? demanda le baron surpris.

Le vieillard sourit amèrement ; puis, avec un geste énergique mais calme :

— Je vous ai déjà dit, Ulrich, que je n'attendais qu'un mot de vous pour trancher cette situation terrible, pour vous sauver, et Montbéliard avec vous. En ce moment, je vous répéterai encore : Parlez, et bientôt le péril aura disparu, vos ennemis ne seront plus à craindre. Vous ne les rencontrerez plus sur votre route.

Le baron de Poligny, devant ces affirmations nettes, précises, vigoureusement accentuées, resta interdit. Il plongea ses yeux perçants dans ceux d'Ottmar ; il sembla analyser les uns après les autres les traits et les plis de son visage, et vouloir fouiller dans son âme, pour y surprendre

le secret de la sécurité de son ami. Mais il eut beau l'examiner, chercher à se rendre compte des moyens qu'il pouvait mettre en oeuvre, il ne put asseoir, vraisemblablement, de jugement positif, car il détourna bientôt son regard vague et incertain, et le laissa errer sur les différents objets qui menblaient la salle.

— Vous ne répondez pas? reprit Ottmar. Vous répugnerait-il de recevoir le salut de mes mains?

— Oh! non, s'écria le baron en saisissant les mains de son ami. Ce n'est pas cela, et vous ne le croyez pas vous-même, j'en suis sûr. Mais je me demande comment vous réussirez à tenir les promesses que vous me faites avec tant d'assurance, et je ne trouve pas de réponse à cette question.

— Je les remplirai cependant, si vous le permettez, baron de Poligny, n'en doutez pas, répliqua Ottmar. Mon bras n'est point encore tellement glacé par l'âge qu'il ne puisse frapper des coups redoutables à nos ennemis. Le danger que vous courez ranimera mes forces. Je brûle de vous donner un témoignage de suprême dévouement.

— Ne m'est-il pas permis, interrogea le baron, de connaître les moyens que vous comptez employer, et dont vous attendez un succès si certain?

— Assurément, cela vous est permis, répondit le vieillard. Je n'ai jamais refusé de vous communiquer mes intentions: au contraire, il faut même que je vous les fasse connaître, puisque je ne veux pas agir sans votre assentiment. En un mot, j'ai besoin de votre aveu.

— Alors, expliquez-vous.

— La comtesse, m'avez-vous dit, sait tout?

— Oui, elle est parfaitement informée: elle n'ignore aucun détail.

— S'il en est ainsi, tant qu'elle vivra, vous serez sous le coup d'une menace de mort.

— Je le sais, et je vous ai dit tout à l'heure que je me regardais comme perdu.

— Puisque la vie d'Isabeau vous condamne à mourir, il faut que la comtesse disparaisse de ce monde. Prononcez donc son arrêt; condamnez votre soeur, et, avant que la nuit ne soit bien avancée, cette main vous aura délivré: elle aura enfoncé le poignard dans le sein d'Isabeau.

En parlant ainsi, Ottmar étendait le bras.

— En même temps, ajouta-t-il, j'immolerai son défenseur, ce jeune guerrier qui s'est mis imprudemment au service du crime.

Ulrich comprenait cette fois: le langage d'Ottmar était d'une clarté effrayante. Le baron se précipita sur son ami, comme s'il l'eût vu déjà la main levée sur ses victimes, et qu'il eût voulu l'arrêter.

— Vous ne ferez pas cela, Ottmar, s'écria-t-il; vous ne pouvez pas faire cela!

Ottmar, se méprenant sur le sens de ces paroles, se leva à son tour, et étendant de nouveau son bras nerveux:

— Je ne puis pas faire cela? dit-il, et qui m'en empêchera?

— Moi, reprit le baron de Poligny.

— Vous? Que voulez-vous dire? demanda Ottmar stupéfait.

— Que je ne puis consentir à la mort de Reginald.

— Ainsi, vous épargnerez vos ennemis? dit le vieillard avec dépit.

— Non: je veux bien les combattre face à face, et non par surprise. Si Reginald succombait, de mon aveu, sous votre poignard, ce meurtre pèserait sur ma vie comme un remords.

— Je ne vous savais pas si tendre pour ceux qui en veulent à votre existence, répliqua Ottmar, avec un accent rempli d'amertume.

— Je ne veux répandre que le sang des coupables.

— Reginald est-il donc innocent? repartit Ottmar avec force, lui qui s'est fait le serviteur d'une femme impitoyable et souillée de tous les crimes?

— J'ai étudié le jeune chef, répondit le baron de Poligny; je le connais à fond et je le respecte, car son coeur est loyal et grand.

— Cependant, les faits sont là qui l'accusent. Il est l'appui de la comtesse. Sans lui, le pouvoir d'Isabeau serait détruit et le comté de Montbéliard délivré d'un joug odieux.

— Sans doute; vous dites vrai, Ottmar. Mais pour être justes, nous devons nous rappeler dans quelles circonstances Reginald est venu à Montbéliard. C'était dans le temps de la guerre que nous a faite le prince Louis. Accueilli par Isabeau, le jeune guerrier, qui venait d'un pays étranger, de l'Allemagne, ignorait les crimes de la comtesse. Il la crut la légitime maîtresse du comté; dans sa droiture, il lui a offert le secours de son épée et de son expérience dans la guerre. Où est le mal? Il n'a commis aucun crime, lui: il est innocent envers les miens et envers moi.

— Cela peut être, reprit avec sévérité le vieil-

lard. Je ne constesterai aucune de vos appréciations. Mais Reginald aspire à la toute-puissance dans Montbéliard. Isabeau lui offre la main de sa fille, avec l'héritage du comte Etienne pour dot. Ce seul grief devrait suffire, il me semble, pour nous armer contre lui.

Est-ce donc un crime, interrompit Ulrich, que d'ambitionner honnêtement le pouvoir? que d'être disposé à l'accueillir quand il est offert? Il est peu d'hommes assez généreux, assez désintéressés pour résister à l'attrait de la souveraineté.

— Les sentiments que vous exprimez en ce moment, baron de Poligny, m'étonnent singulièrement, permettez-moi de vous le dire. Ils contrastent étrangement avec ceux que je vous ai connus en d'autres temps. Donnez-vous donc aussi les mains à cette union projetée, désirée ardemment par Isabeau, qui fera d'un étranger, de Reginald, votre maître? S'il en est ainsi, dites-le: parlez tout de suite, prononcez-vous, que nous sachions à quoi nous en tenir à ce sujet?

— Non, certes, je n'approuve point ce dessein coupable d'Isabeau, qui tend à faire passer en des mains étrangères l'héritage du comte Etienne; personne ici n'est plus opposé que moi à cet hymen, que ma soeur poursuit et tient à réaliser à tout prix. Je ne veux pas de Reginald pour maître: son sang est étranger, son origine obscure, autant de raisons qui lui donnent l'exclusion dans mon esprit. Toutefois, malgré ma résolution bien arrêtée de le repousser du pouvoir, je ne puis m'empêcher d'estimer le vaillant guerrier. Je ne sais quel penchant m'attire vers lui et me parle en sa faveur. Je ne puis donc ordonner sa mort.

— C'est à vous de voir, reprit sèchement Ottmar, si vous devez obéir à la voix de la raison et du devoir, ou bien à celle de ces sentiments étrangers, que vous ne sauriez expliquer clairement.

— Mon choix est fait.

— Quel est-il, dites-le?

— Je désire que la vie de Reginald soit respectée. Mes motifs, je les ai exposés suffisamment.

— C'est votre dernier mot? demanda Ottmar d'une voix frémissante, et qu'animait déjà le souffle de la colère.

— Ecoutez-moi, ami, répondit le baron. J'ai vu Reginald; je lui ai parlé; j'ai cherché à le détourner de répondre aux vœux de la comtesse. Mais, en y réfléchissant, je craignais d'avoir été imprudent.

— Au contraire, vous avez sagement agi, répliqua impétueusement Ottmar.

— Laissez-moi achever, je n'ai pas tout dit. J'ai traité les prétentions du jeune chef avec un profond mépris qui, certes, n'était pas dans mon cœur. J'ai blessé cruellement la légitime fierté de son âme, en parlant avec un dédain profond de sa naissance inconnue. J'ai eu tort en cela, et je me le reproche.

— Vous avez bien fait: vous avez traité ce téméraire étranger comme il le méritait. Quelle audace est la sienne de vouloir commander dans Montbéliard, sans avoir d'autres titres à cet honneur que le caprice d'une femme!

Le baron de Poligny, voyant que le vieillard était intraitable sur ce point, ne voulut pas discuter davantage. Il présenta la question sous une autre face.

— Quoi qu'il en soit, Ottmar, dit-il, en s'efforçant de rester calme, je suis d'accord avec vous sur la nécessité où nous sommes de perdre ma soeur. Elle doit périr, et elle le mérite depuis longtemps. Je ne dirai pas la même chose en parlant de Reginald; et j'espère que, tout à l'heure, vous consentirez avec moi à l'épargner. La prudence conseille de le gagner, de l'attirer dans nos rangs, de lui faire embrasser notre parti. Avec lui, notre cause ne peut manquer de triompher: Isabeau ne saurait résister à nos efforts, si le jeune chef se joint à nous.

— Ce plan est beau, répondit Ottmar, mais les moyens de l'exécuter?

— Je sais une voie sûre de nous concilier Reginald, et de l'armer en notre faveur. Je ne doute pas du succès.

— Ce moyen, quel est-il? demanda Ottmar, voyant que le baron hésitait.

— Reginald aspire à la main de ma fille Ida: lui-même s'en est expliqué avec moi, il n'y a pas longtemps.

— Ulrich, que dites-vous? s'écria Ottmar. Oubliez-vous donc que vous ne pouvez disposer de la noble enfant? Le passé est-il tellement effacé de votre mémoire, qu'il n'y laisse plus aucune trace? Rappelez-vous que vous avez solennellement promis Ida au comte Henri de Montbéiard; les fiançailles ont eu lieu devant les saints autels, dans la chapelle de la forêt.

— Oui, reprit le baron de Poligny avec gravité, je me souviens des engagements pris au nom de ma fille dans cette auguste cérémonie. Je serais fier de nommer Henri mon fils et de lui donner Ida; cette union remplirait mes vœux

les plus chers. Mais, si le fils d'Etienne vie encore, je dois lui sacrifier mes plus chères espérances, puisque ce n'est qu'à ce prix que je réussirai à lui conserver son héritage. J'agis donc dans son intérêt. Ne m'alléguez pas les engagements pris devant Dieu. Ce n'était qu'une promesse que les fiancés pouvaient à leur gré ratifier plus tard ou retirer. Les fiançailles n'ont pas d'autre signification que celle d'une simple promesse. Et encore, ici, le jeune âge de ceux qui l'ont faite en atténue singulièrement la portée. Nul lien n'enchaîne donc ma fille au comte Henri, et je puis légitimement, en conscience, disposer d'elle aujourd'hui. En agissant ainsi, j'arracherai à la comtesse son dernier et redoutable appui; je la priverai de toutes ses ressources. Nous aurons dans Reginald un allié sûr, invincible; le triomphe de notre sainte cause, qui est celle du fils du comte Etienne, est inmanquable. Il faut donc, vous le voyez, que Reginald épouse Ida. Il m'en coûte, Ottmar, croyez-le bien, de descendre jusqu'à cet étranger que j'ai naguère éconduit si fièrement. Je déroge en lui sacrifiant ma fille; mais le salut de nos projets et de nos personnes est à ce prix.

— Je comprends votre pensée, baron de Poligny; elle peut avoir de bons et utiles résultats. Mais si, maintenant, blessé d'un premier refus, Reginald dédaignait l'honneur que vous voulez lui faire; s'il n'acceptait point la main de votre noble fille?

— Dans ce cas, répondit le baron d'une voix sombre, je l'abandonnerais à vos coups: il faudrait qu'il périt.

— Ainsi, dit Ottmar, tout est bien arrêté, cet-

te fois ; je puis agir à mon gré envers la comtesse de Montbéliard ? Quant à Reginald, vous allez tâcher de le décider à se prêter à vos vues ?

— Oui. Hâtons-nous, chacun de notre côté. Adieu donc, Ottmar. J'ai fait prévenir le jeune chef ; il ne tardera pas, je l'espère, à se présenter ici. En attendant, je vais donner de nouveaux ordres pour la défense des positions que j'occupe en ce château. Si nous sommes attaqués, nous saurons résister vaillamment.

En achevant ces paroles, Ulrich tendit la main à son vieil ami ; celui-ci la serra silencieusement, car il était profondément ému. Il se retira dans l'appartement qu'il occupait secrètement depuis deux jours, et où les espions de la comtesse ne pouvaient le découvrir. Il devait y attendre le résultat de l'entrevue du baron de Poligny avec Reginald, et agir ensuite en conséquence.

Dès qu'Ottmar fut parti, Ulrich rassembla ses principaux amis et ses serviteurs ; il leur annonça que le danger était pressant, et qu'il venait faire appel à leur courage à tous. Il leur apprit qu'il ne s'agissait plus seulement de travailler à la ruine d'Isabeau, mais de se préserver de ses embûches. Il leur laissa clairement entendre qu'il se trouvait dans la situation la plus critique, que la haine de la comtesse le poursuivait à outrance, que sa vie était menacée, et que, d'un moment à l'autre, Isabeau pouvait tenter de s'emparer de lui pour le faire périr. Ceux à qui le baron s'adressait étaient des hommes profondément dévoués, et disposés à lui obéir aveuglément. Aussi, répondirent-ils aux communications d'Ulrich en protestant qu'ils le défendraient jusqu'à la mort, s'il le fallait, et

qu'on ne l'atteindrait qu'après les avoir tous étendus par terre. Alors, le baron de Poligny leur ordonna de se disperser autour du pavillon qu'il occupait, de veiller sans relâche, et d'en interdire l'accès aux hommes d'armes de la comtesse, sous quelque prétexte qu'ils voulussent s'y présenter. Il en envoya quelques-uns pour observer le château même. Il désigna les plus intelligents et les plus habiles pour se glisser dans les issues les plus secrètes du manoir, et se mêler aux hommes d'armes d'Isabeau, afin qu'ils fussent instruits des mouvements qui seraient prescrits, et en état de donner l'alarme en cas de manoeuvre suspecte.

Enfin il garda près de lui et fit entrer dans une vaste salle, attenante à la chambre où s'était retiré Ottmar, les plus hardis et les plus déterminés. Si ce cordon de soldats qui allaient entourer le pavillon venait à être forcé par les hommes d'armes de la comtesse, Ulrich se proposait de se mettre à la tête de cette élite de braves qu'il internait dans le pavillon; de faire avec eux une résistance désespérée, et de ne livrer sa vie qu'après avoir causé le plus de mal possible à ses ennemis. Ces dispositions prises, il retint deux de ses affidés les plus secrets, qui lui avaient souvent rendu d'importants services. Il leur recommanda de semer divers bruits, tant pour animer et encourager ses propres défenseurs que pour effrayer Isabeau. Il leur expliqua en détail ce qu'il désirait d'eux, et ils promirent de s'acquitter fidèlement de la mission qui leur était confiée. En effet, ces deux émissaires, mêlés aux groupes des amis et des serviteurs du baron de Poligny, se mirent à raconter que Henri,

le fils du comte Etienne, n'avait point péri comme on l'avait cru à tort, qu'il vivait certainement, et qu'il ne tarderait pas à venir revendiquer l'héritage de son père, la souveraineté de Montbéliard qui lui appartenait légitimement. De là ils se glissèrent adroitement parmi les hommes d'armes d'Isabeau, et y répandirent les mêmes rumeurs, ajoutant que le comte Henri, à la tête d'une troupe dévouée, ferait justice de ses ennemis. Ils laissèrent supposer habilement que le jeune comte de Montbéliard était dans le voisinage de la ville, n'attendant que l'occasion de s'y introduire.

Après avoir pourvu à tout, Ulrich commanda qu'on le laissât seul. Un serviteur se présenta, celui qui était allé trouver Reginald pour l'inviter à une entrevue avec le baron de Poligny. Il venait rendre compte à son maître du résultat de sa mission.

— Que t'a dit le chef? demanda aussitôt Ulrich avec vivacité.

— Il a paru surpris.

— Surpris?

— Oui, messire; du moins telle est mon impression.

— Soit: mais enfin, qu'a-t-il répondu à ce que tu lui as demandé de ma part?

— Il a d'abord réfléchi quelques instants; il me semblait fort agité.

— Ensuite?

— Ensuite, il m'a dit qu'il se rendrait à votre invitation.

— Quand? le sais-tu?

— Il sera ici dans peu d'instants.

— Est-ce tout?

— Le chef n'a pas ajouté autre chose.

— C'est bien, dit Ulrich; et, d'un signe, il congédia le valet.

Le moment était solennel et poignant pour le baron de Poligny. C'était pour lui une cruelle nécessité de tendre la main à un étranger d'origine obscure, et que la fortune de la guerre, seule, avait grandi. La position que lui faisaient d'impérieuses circonstances lui paraissait d'autant plus dure, qu'il lui fallait maintenant désavouer le langage altier qu'il avait tenu auparavant, et offrir lui-même la main de sa fille qu'il avait refusée récemment aux demandes pressantes de Reginald. Ses rêves si longtemps caressés de donner Ida au fils du comte Etienne, il était obligé d'y renoncer. Tout cela était accablant pour Ulrich. Une autre pensée torturait encore son âme. Au point où les choses en étaient venues, Isabeau ou lui devait périr. Mais l'idée de tremper ses mains dans le sang de sa soeur, ou d'ordonner sa mort, quoique Isabeau fût bien coupable, cette idée faisait frissonner le baron de Poligny. Il ne doutait pas de la justice du châtement, mais il se demandait si l'application de la terrible peine appartenait à un frère.

Le baron de Poligny était absorbé dans ces graves et tristes pensées, quand la porte de son appartement s'ouvrit; l'intendant de sa maison annonça Reginald. Le jeune chef s'avança avec une dignité souveraine.

XI

L'ENTREVUE

A la vue de l'homme qu'il avait naguère traité avec tant de hauteur et de mépris, le baron de Poligny se troubla. Il accueillit Reginald avec embarras. L'ayant fait asseoir en face de lui, il garda un instant le silence. Enfin, il dit à son illustre visiteur :

— Peut-être, messire, est-ce indiscret à moi de vous avoir fait exprimer le désir de vous entretenir ici, surtout après ce qui s'est passé entre nous ? J'abuse sans doute de vos moments et de votre courtoisie ?

— Messire baron de Poligny, répondit avec dignité le jeune chef, ma situation, comme mon devoir, me commandent d'obéir toujours aux vœux légitimes du frère de la comtesse de Montbéliard. Je serais désespéré de me voir dans la nécessité de vous refuser quelque chose.

Cette réponse polie, mais extrêmement vague et insignifiante, embarrassa plus que jamais le baron. Il ne savait comment aborder la question épineuse et délicate, de la solution de laquelle il faisait dépendre toutes ses espérances.

— Me sera-t-il permis, reprit-il, d'obtenir de vous un peu de confiance ? Après un entretien aussi pénible que le dernier que nous avons eu, après l'échange de paroles amères qui l'a ter-

miné, puis-je compter aujourd'hui que nous nous comprendrons mieux ?

— Oui, assurément, je puis vous l'affirmer, baron de Poligny, pourvu que vous m'épargniez l'insulte ou la menace. Si vos paroles sont courtoises, si vous ne cherchez point à blesser mon honneur, nous pourrions certainement nous entendre, ou du moins nous expliquer avec calme, comme il convient à de loyaux chevaliers.

— Je suis heureux de ces paroles, et je vous en remercie, dit le baron.

— Avez-vous donc pu penser, messire, que Reginald manquerait envers vous de respect et de confiance ? Vous êtes mon aîné dans la noble profession des armes ; en outre, vous êtes le frère de la souveraine que je sers : double titre qui vous donne des droits à mes égards. D'ailleurs, je connais vos vertus et j'aime à leur rendre hommage. Ainsi, rien ne me semble plus facile que de nous expliquer avec modération.

— Puisqu'il en est de la sorte, reprit le baron avec plus d'assurance, je veux vous parler nettement, messire, et à cœur ouvert. Avec vous j'userai d'un langage que je n'ai jamais employé avec personne. J'oublierai, pour un instant, l'antiquité et l'illustration de ma race, pour ne me souvenir que de vos grandes qualités. La loyauté est empreinte sur votre front, signe irrécusable de la noblesse de votre âme. Aussi, m'adresserai-je à vous sans détour et sans feinte ; et je ne doute pas que vos procédés ne répondent aux miens.

A ces paroles, un éclair de joie jaillit des yeux du jeune chef.

— Baron de Poligny, s'écria-t-il, avec un ac-

cent qui trahissait l'émotion intime de son âme, vous avez pris le bon moyen. Reginald vous écoute et vous proteste qu'il mettra une confiance absolue dans vos paroles. Vous serez content de moi, j'ose l'espérer.

Un sourire de satisfaction effleura les lèvres d'Ulrich, qui reprit, cette fois, avec aisance et fermeté :

— Avant d'entre en matière et d'aborder le sujet que je veux traiter avec vous, il m'importe, Reginald, de regagner votre estime, et de dissiper les fausses idées que, sans doute, vous vous êtes fait de mes vœux et de mes desseins.

— J'ai jugé d'après les faits, répliqua doucement le jeune chef ; mais je n'ai pas cherché à interpréter les intentions.

— Soit ; je l'admets. Mais vous avez cru que l'ambition, la soif du pouvoir armaient mes mains contre Isaïean. Vous avez pensé que mon but était de la supplanter.

— Il eût été difficile de juger autrement. Je ne nierai pas que telle ait été mon opinion. Les apparences justifiaient cette manière de voir, et je n'ai rien découvert qui m'ait fourni d'autres éléments d'appréciation.

— Cela est vrai, je l'avoue sans peine. A me voir mêlé sans relâche à tous les complots tramés contre la comtesse, on a dû supposer nécessairement que je voulais la déponiller à mon profit.

— En effet, c'était l'opinion commune de ceux qui ont connu les faits.

— Eh bien ! je proteste devant Dieu que telle ne fut jamais ma pensée. La fureur de régner n'a point inspiré un seul instant ma conduite.

D'ailleurs ,sachez-le: je règnerais si je l'avais voulu.

— Alors, demanda Reginald étonné, dans quel but avez-vous trempé, messire, dans un si grand nombre de conjurations ourdies contre Isabeau?

— Econtez-moi attentivement, et vous allez le savoir. Aussi bien, faut-il qu'aujourd'hui tous les voiles soient déchirés, tous les masques arrachés, afin que chaem se montre avec la responsabilité de ses actes et dans la vérité de son caractère. Or, je vous le dis parce qu'il en est ainsi; si le pouvoir d'Isabeau n'eût été entaché d'un crime affreux, si son autorité eût été pure des forfaits qui l'ont souillée, jamais je n'aurais été l'ennemi de ma soeur; elle n'eût pas trouvé de plus ardent défenseur que moi.

— Quels sont donc ces crimes que vous imputez à la comtesse? demanda Reginald en fixant sur le baron son oeil perçant.

— Ce que je lui reproche? Ah! ce sont des crimes pour lesquels il n'y a pas d'expiations suffisantes sur la terre. Isabeau est un monstre, et la plus grande épreuve que le Ciel m'ait infligée, c'est d'avoir fait naître cette femme dans ma famille.

— Enfin, de quel forfait l'accusez-vous?

— Isabeau a les mains teintes du sang de son époux.

— Ces bruits mystérieux, que j'ai entendus plusieurs fois murmurer à voix basse, seraient-ils donc fondés?

— Si vous en doutez, je puis vous fournir des preuves, des témoignages irrécusables de la vérité de mes paroles.

— Je me contenterai d'entendre de votre bouche le récit détaillé des faits.

— Vous allez être satisfait. Le comte Etienne revenait d'Orient. Il avait combattu à Nicopolis; il avait échappé, presque seul, au désastre qui fit tomber sous le cimeterre des soldats de Baiezid une foule de gentilshommes français. Il entra, couvert encore de son déguisement, dans son château de Montbéliard, croyant causer une agréable surprise à Isabeau, investie du pouvoir en l'absence de son époux; mais l'ambitieuse femme avait tout prévu. L'autorité suprême était l'objet de tous ses vœux, et elle était décidée à garder, même au prix du plus horrible des crimes. Par ses ordres, le comte Etienne fut saisi, poignardé par un scélérat vendu à la comtesse, et chargé déjà des plus noirs forfaits. Le cadavre sanglant du malheureux comte fut jeté dans une basse fosse, oubliette située sous la tour même du donjon. Cependant, un serviteur fidèle avait reconnu Etienne, à son entrée à Montbéliard, et il vint aussitôt me prévenir. Cet homme fut soupçonné et disparut peu de jours après. Ses révélations furent étouffées dans son sang. N'osant donner l'éveil, ignorant ce qu'était devenu le maître de Montbéliard, j'attendais avec une angoisse inexprimable que la lumière se fit. Mais ma sœur paraissait calme, comme d'habitude. J'étais loin de la supposer capable d'un aussi horrible attentat. Mais, je ne tardai pas à être éclairé. Le scélérat qui avait poignardé le comte Etienne vint un jour me trouver; il me révéla le crime, et m'offrit la vie d'Isabeau, si je voulais payer ce nouveau forfait. Voilà comment je fus instruit.

Reginald avait écouté ce sombre récit en frémissant.

— Ce n'est pas tout,, reprit Ulrich après un court silence. Isabeau, mère dénaturée autant que criminelle épouse, résolut de se défaire du fils qu'elle avait eu du malheureux comte de Montbéliard; elle craignait que, devenu majeur, il ne voulût lui disputer le pouvoir. Mais ce fils infortuné d'un père plus malheureux encore, fut sauvé par mes soins et ceux d'un ami.

Le baron fut obligé de s'arrêter un instant dans cette terrible narration. Sa voix altérée lui refusait son secours. Reginald écoutait avec horreur. La douleur empreinte sur le noble visage d'Ulrich, son émotion, ne permettaient pas de douter de la vérité de ce qu'il rapportait.

Enfin il fit un effort et continua :

— Comprenez-vous maintenant que je n'ambitionne rien pour moi, et que je n'aie jamais eu en vue que de restituer le pouvoir à son légitime héritier?

— Je vois clairement les nobles motifs qui ont dicté vos actes, répondit Reginald pensif.

Merci de cet hommage rendu à mon caractère; il m'est précieux dans votre bouche.

— Ma conscience me prescrit ce jugement. La loyauté ne me permet pas de le taire.

— Aussi, souffrez que je le dise; je m'étonne que Reginald, un vaillant guerrier, continue de prêter le secours de son épée à une femme souillée de tous les crimes.

Reginald rougit à cette allusion directe. Il vit tout de suite à quoi tendait le baron de Poligny, et il répondit avec vivacité :

— Que me font à moi ces crimes et ce sang répandu? Est-ce donc à moi de prévenir la justice suprême de Dieu? Non, je n'ai pas à m'en-

quérir de l'origine de ce pouvoir que j'ai trouvé établi, et que j'ai promis de défendre. N'insistez pas davantage, ma conduite est toute tracée. Seulement, j'ajouterai un mot, et je vous demanderai si vous n'êtes pas dans une profonde illusion en supposant que le Ciel vous a chargé de punir les forfaits d'Isabeau, et d'exercer ici-bas le ministère de la justice divine?

Le baron, irrité de ces paroles, répliqua :

— Qui vous a donné le droit de qualifier ainsi mes intentions? ne vous ai-je pas assez fait connaître les graves motifs que j'avais de poursuivre la ruine d'Isabeau?

— Cependant, je crois que vous n'avez pas tout dit, et je vais essayer de suppléer à votre silence. Vos complots sont découverts; votre soeur les connaît tous; voilà pourquoi vous voulez hâter sa perte et lui enlever le secours de ses derniers défenseurs. Cessez donc de tenter ma fidélité. Je vois clair dans votre plan. Vous avez en ce moment deux buts, bien nettement déterminés par votre situation même : le premier est de sauver votre tête; le second, de m'empêcher de contracter un hymen glorieux avec la fille de la comtesse de Montbéliard. Tels sont vos projets actuels.

— Cet hymen dont vous parlez, Reginald, serait un hymen maudit, répondit avec force le baron. Or, je l'avouerai hautement, je désire vous détourner de cette funeste alliance, aujourd'hui plus que jamais. Je voudrais vous empêcher d'arriver au pouvoir par des voies odieuses. Je serais heureux encore de priver la comtesse de votre appui. Je ne vois pas comment j'aurais à rougir de proclamer tout haut mes sentiments

intimes. Je souhaite sauvegarder votre vertu, et je désire que vous restiez digne de votre réputation si pure. Permettez qu'à mon tour je fouille dans votre âme généreuse. Je sais que mes paroles, dans notre première entrevue, vous ont cruellement blessé. Je reconnais que les détails que je vous ai prodigués étaient immérités. Je regrette ce qui s'est passé. Cette satisfaction vous suffit-elle.

— Je serais peu courtois et bien exigeant, reparti Reginald, si je repoussais une aussi ample réparation.

— J'ose espérer, messire, que votre haute intelligence découvrira d'elle-même le chemin que vous devez suivre. Pour moi, je ne le tairai pas davantage : j'ai besoin de vous. C'est en dire beaucoup pour un homme tel que moi, que l'on ne vit jamais descendre à la prière.

Le baron se tut, examinant sur le jeune chef l'effet de ses paroles. Reginald ne répondit pas. Mais il contemplait attentivement Ulrich, qu'il enveloppait d'un regard prolongé. Les sentiments les opposés se partageaient l'âme du vaillant guerrier, et cet état de son esprit se reflétait sur son visage. Un combat violent se livrait en lui ; il doutait de la sincérité du baron de Poligny. A la fin même, un sourire de mépris et de dégoût plissa ses lèvres ; l'idée lui était venue qu'Ulrich ne parlait et ne suppliait ainsi que par lâcheté, et pour sauver ses jours. Le baron devina ce qui se passait dans l'âme de Reginald, et ce fut avec une indicible tristesse qu'il reprit, après quelques instants de silence :

— Ne croyez pas, Reginald, que le désir de sauver ma vie ait influé sur ma conduite à votre

égard, et que ce soit là le motif qui m'a fait exprimer le désir de vous voir ici. De grâce, ne me soupçonnez jamais de ces viles préoccupations.

Le jeune chef voulut se récrier, mais le baron le pria de l'écouter jusqu'au bout sans l'interrompre, et continua :

— Non, telle n'est pas la raison pour laquelle je vous ai fait mander. J'ai souvent affronté la mort sans crainte. D'ailleurs, en ce moment, je ne sais si, lors même que vous le voudriez, vous auriez le pouvoir de préserver ma tête des coups qui la menacent. Il n'est plus guère qu'un miracle qui puisse me sauver. Quoi qu'il en soit, je vous ai fait venir pour bien d'autres motifs.

— Ces motifs que vous alléguiez et auxquels je veux bien croire, je ne demande pas mieux que de les apprécier favorablement. Mais encore faut-il que je les connaisse.

— Vous allez être satisfait. Vous lirez jusqu'au fond de ma pensée, dussiez-vous révéler à ma soeur ce que je vais vous confier. Je ne vous demanderai même ni la promesse ni le serment de taire ce que vous allez entendre. J me livre à vous entièrement, et vous serez le maître du secret de mes plans.

A ces mots, prononcés avec une mâle fierté, Reginald fit un geste de protestation contre l'idée d'une dénonciation, et il dit au baron :

— Messire, j'ai l'habitude de combattre mes ennemis ou ceux de mes chefs les armes à la main, face à face, à ciel ouvert. J'ignore ce que c'est que la délation. Ce métier de lâche s'allierait mal avec mon caractère et les sentiments d'honneur et de loyauté dont je me fais gloire.

— A Dieu ne plaise, répliqua le baron de Poli-

gny, que je forme à votre égard des soupçons aussi injurieux ! Au surplus, comme je n'ai rien à craindre ni à risquer dans l'état où m'ont mis les circonstances, je dois être peu en peine des dénonciations. Je puis donc m'expliquer clairement. Or, sachez-le : la mort de l'impie Isabeau est jurée. Oui, ce jour terminera sa vie, ou j'aurai péri moi-même. Des hommes dévoués, audacieux, intrépides sont armés contre elle, prêts à venger dans son sang criminel tous les forfaits qu'elle a commis. Tout à l'heure ces guerriers valeureux m'entouraient, furieux, altérés de vengeance ; l'un d'eux voulait vous envelopper dans le châtimement de la comtesse ; il vous rendait responsable de ses crimes, parce que vous aviez empêché, avec votre épée, qu'elle n'en reçut le châtimement. Il m'a fallut réprimer sa bouillante colère ; j'ai lutté longtemps pour obtenir qu'il vous épargnât. Quoique seul vous soyez plus à craindre pour nous que tous les hommes d'armes d'Isabeau ; quoique votre génie, depuis quelques mois, ait constamment fait échouer nos desseins, votre vertu, votre grand cœur, votre admirable loyauté ont éloquemment plaidé votre cause auprès de moi. Vous êtes innocent des forfaits que nous voulons punir : cela suffit pour que j'exige que vous soyez préservé dans la scène sanglante qui se prépare. Mais aussi, plus j'estime vos brillantes qualités, votre loyal caractère, moins je m'explique comment vous persistez à protéger ma soeur. Je vous parle en ami de votre gloire et de votre renommée. Vous le voyez donc, je ne vous hais point, loin de là. Si j'étais animé contre vous de sentiments hostiles, je n'aurais, je vous l'ai dit, qu'à

lâcher le frein aux passions ardentes des hommes qui se sont voués à ma défense; ou bien encore, il me suffirait d'attendre que vous ayez épousé la fille de la comtesse de Montbéliard. Cette union, réprouvée par nos coutumes et nos lois, signifierait aussitôt votre tête, non-seulement à la vengeance de mes amis, mais encore à celle des hommes qui hésitent, et qui veulent, pour se prononcer, avoir un grief public, manifeste, élatant à tous les yeux. Mais je ressens pour vous le plus vif intérêt, et je tiens à vous épargner une faute dont les conséquences seraient terribles. Comprenez donc, messire, les motifs qui me guident. J'irai plus loin, et je vous dirai: abandonnez la soeur, et vous trouverez le frère entièrement dévoué à vos vues, à vos véritables intérêts, et tout disposé à satisfaire vos plus chers désirs. Si la main de ma fille Ida...

— Ah! de grâce, n'achevez pas, interrompit Reginald; ne prononcez pas ce nom devant moi, ne faites point briller à mes yeux des espérances désormais irréalisables.

Le jeune chef était hors de lui; toute son âme éclatait dans ces accents désespérés.

— Il n'y a aucune honte à se séparer du parti du crime pour suivre celui de la vertu, répliqua le baron de Poligny.

— Sans doute. Mais je suis engagé au service de la comtesse; je ne puis désertier mon poste, sous peine de félonie ou de déloyauté. Accablez-moi encore de vos injures, si vous le voulez, messire; j'aime mieux vos dédains que ce prix que vous m'offrez pour récompenser une trahison. Si vous m'avez jugé capable d'acheter

votre illustre alliance par le déshonneur, cette pensée, je l'estime mille fois plus insultante que vos mépris. Votre fille est un modèle de vertu, et j'eusse préféré sa main à tous les trésors du monde. Mais le devoir avant tout; je ne mettrai jamais aucune chose humaine au-dessus. Quoique né dans une sphère obscure, je ne souffrirai jamais que la moindre tache ternisse mon humble écusson. Ah! que vous me faites de mal! vous remplissez mon coeur de douleur et de rage. Tout à l'heure, malgré ma foi promise à Stéphanie de Montbéliard, j'étais résolu de quitter le château, la ville et le comté; d'abandonner Isabeau à son sort, et de me soustraire par la fuite à cet hymen que le grand nombre envie, à cause du pouvoir qu'il doit donner en héritage. Mais vous avez été bien imprudent, baron de Poligny. En me révélant vos complots, vos cruels projets, votre résolution de combattre à outrance la comtesse de Montbéliard, vous m'avez enchaîné auprès d'elle. Isabeau a mis en moi son espoir suprême; elle compte sur moi, puis-je donc la tromper lâchement? autant vaudrait la livrer aux mains de ses ennemis. Aussi, dussé-je répandre tout mon sang pour elle, personne ne m'accusera d'avoir été un chevalier félon et déloyal. Je vous ai fait connaître ma détermination définitive, baron de Poligny; acceptez-la comme telle, car je n'ai pas l'habitude de revenir sur ce que j'ai décidé, quand la voix du devoir et celle de l'honneur se font entendre.

En achevant cette réponse énergique et sans réplique. Reginald s'était levé et se préparait à sortir. Le baron, hors de lui de voir ses plans déjoués, ses espérances déçues, le retint et lui dit, l'oeil étincelant de douleur et de courroux :

— Allez donc, courez immoler ma fille elle-même : ma fille, qui, je n'en doute pas, vous estime ! Mon fils, continua Ulrich avec une indicible angoisse, laissez-moi vous donner une fois ce nom sacré, ne permettez pas qu'une fausse vertu vous abuse ; écoutez plutôt la voix du véritable honneur : il vous interdit de protéger le crime et vous ordonne de le châtier.

— Baron de Poligny, répliqua Reginald, où donc vous emporte votre aveugle fureur ? Comprenez donc quel est mon rôle et qui je défends ici. Je prends la défense de la soeur contre le frère, comme, il y a quelques heures, je prenais celle du frère contre la soeur. Je vous donne en tout cela, je le crois, une preuve d'affection et de dévouement, car enfin, malgré tout, votre sang coule dans les veines d'Isabeau, et sa fille, votre nièce, qui serait frappée avec elle, est innocente. Sachez-le bien : si vos jours étaient menacés, mon bras serait prompt à vous protéger. Je ne souffrirai pas que personne porte la main sur vous pas plus que sur la comtesse. Quoi qu'il arrive, je resterai entre Isabeau et vous. Mon épée sera au service du plus malheureux. On ne parviendra à percer le coeur de l'un ou de l'autre qu'après avoir traversé le mien. Adieu, baron de Poligny, il est temps que je vous quitte. Le terme de notre entretien est venu. Si je restais davantage, je le sens, mon courage et mes résolutions chancelleraient peut-être. Or, je ne veux pas souiller ma gloire. Je n'ai qu'elle pour tout bien, je dois la conserver intacte.

Les larmes de Reginald achevèrent ce que ses paroles n'exprimaient pas.

— Vous voyez, ajouta-t-il d'une voix brisée,

ma faiblesse et mes pleurs. Je pars le coeur déchiré. Mais, si je tiens à votre affection, je ne tiens pas moins à votre estime, et je cesserai de mériter l'une et l'autre le jour où je me résignerai au rôle que vous demandez de moi.

Cela dit, le fier guerrier partit, laissant le baron de Poligny partagé entre l'admiration et la douleur.

XI

IDA

Le baron de Poligny sortit presque en même temps que Reginald, et , après avoir donné un coup d'oeil sur les postes occupés par ses hommes d'armes, et s'être assuré que la défense était parfaitement organisée, il se rendit dans la chambre où Ottmar se tenait caché :

— Je viens de voir le jeune chef, lui dit-il d'une voix sombre.

— Eh? demanda simplement le vieillard, qui n'augurait rien de bon en voyant le visage bouleversé de son ami.

— J'ai complètement échoué. L'insensé! il est esclave des bienfaits qu'il a reçus de la comtesse; il se laisse guider obstinément par un faux point d'honneur. Il refuse de se séparer d'Isabeau : il n'accepte pas la main de ma fille.

— Que vous ai-je dit?

— Oui, Ottmar, vous aviez raison.

— Alors, que décidez-vous, baron de Poligny? demanda le vieillard.

— Puisqu'il veut mourir, je vous l'abandonne désormais; vous êtes libre d'agir.

— Sa mort seule peut assurer notre sécurité, et préparer notre triomphe. Dans notre situation présente, nous ne devons rien négliger.

— Ah! reprit le baron, j'ai d'autres motifs en-

core que ceux que vous connaissez de désirer sa mort. Il est le maître de tous mes secrets. Pour l'amener à mes fins, pour dompter à force de confiance cette nature inflexible, je lui ai dévoilé tous nos plans. Il faut donc qu'il meure, puisque je n'ai pas réussi, et que nous nous hâtions d'étouffer dans son sang ce que j'ai cru nécessaire de lui apprendre.

Ottmar ne blâma point Ulrich de ce qu'il avait fait, quoiqu'il eût préféré une prudence plus grande. Il lui promit que bientôt il n'aurait plus rien à craindre de Reginald.

— Je connais parfaitement le château, ajouta-t-il; je trouverai facilement le moyen d'y pénétrer, sans être reconnu; j'aborderai le jeune chef et je saurai le réduire au silence.

En achevant ces mots, le jeune guerrier promena sa main nerveuse sur le manche d'ébène d'un long poignard passé dans sa ceinture. Les deux amis se séparèrent pour s'occuper, chacun de son côté, de la défense commune. La nuit approchait, cette nuit qui ne devait pas être marqué de moindres péripéties que le jour qui allait finir. Ottmar attendait avec impatience que les ombres eussent enveloppé le château de leur noir manteau: c'était le moment qu'il avait choisi pour commencer l'exécution de son projet. Ainsi qu'il l'avait déclaré au baron de Poligny, il voulait pénétrer à tout prix dans le manoir, joindre Reginald et le poignarder. Cet acte de justice équivoque et sommaire était assez dans les moeurs d'une époque où la violence ne faisait que trop souvent la loi. Des âmes loyales ne croyaient point forfaire aux prescriptions de l'honneur, ni même à celles de la morale en dé-

truisant, par tous les moyens, les ennemis de ce qu'ils estimaient le bon droit. Reginald tombé, Ottmar avait l'intention de se porter, en toute hâte, à l'appartement de la comtesse, dans lequel il comptait se glisser par une issue secrète, que peu de serviteurs du château connaissaient. Une fois là, dût-il expirer aussitôt après sous les coups des gardes, le vieux chevalier était déterminé à frapper Isabeau et à détruire avec elle l'affreuse tyrannie qui, depuis vingt ans, désolait Montbéliard. Ce plan, qu'il était sur le point d'exécuter, Ottmar l'avait combiné dans le temps même que le baron de Poligny s'efforçait de gagner Reginald à sa cause. Malgré l'assurance avec laquelle Ulrich avait affirmé que le jeune chef se rendrait à ses propositions d'alliance, Ottmar était resté incrédule : il avait mieux jugé du caractère de Reginald que le baron, et il n'attendait rien absolument de cette entrevue. Le vieillard n'était pas fâché que le moment de l'action fût arrivé ; il l'eût même hâté, s'il eût été possible, car sa présence au château de Montbéliard pouvait être, d'un instant à l'autre, dénoncée à la comtesse. Arnaud d'Aval l'avait vu, et rien ne garantissait à Ottmar que le misérable ne parlerait pas. Le vieux guerrier était donc déjà prêt ; quand le baron de Poligny vint lui apprendre l'insuccès de sa tentative ; il n'avait plus qu'à attendre l'heure favorable. Il avait caché un poignard à lame fine et brillante sous son vêtement. En outre, il s'était armé d'une dague, qu'il avait également dissimulée. La nuit venue, il devait profiter de l'obscurité pour gagner le château, séparé par plusieurs cours du pavillon qu'occupait Ulrich.

Le baron s'étant retiré, Ottmar se promena doucement dans sa chambre, et il jetait, de temps à autre, un regard prolongé sur les vitres qui s'obscurcissaient peu à peu. Ottmar avait une âme vigoureusement trempée, à l'épreuve de la crainte; et, en ce moment solennel, il était calme, trop habitué aux vicissitudes et aux hasards de la vie pour s'émouvoir de ce nouveau danger qu'il allait courir. L'oeuvre qu'il voulait accomplir lui tenait au coeur; l'idée de venger enfin ses maîtres, le comte Etienne et le comte Henri de Montbéliard, pouvait seule faire pénétrer un rayon de joie dans son âme en deuil.

Enfin les dernières lueurs du crépuscule s'éteignirent à l'horizon; la lumière du jour céda entièrement la place aux ombres de la nuit. Ottmar, croyant le moment propice venu, ouvrit la porte et se glissa sans bruit hors de sa chambre et du pavillon d'Ulrich. Laissons-le commencer sa périlleuse expédition, et revenons un instant auprès du baron de Poligny.

A l'heure même où Ulrich, qui venait de quitter Ottmar, rentrait dans son appartement, il rencontra sa fille Ida qui le suivit en silence. La noble enfant était hors d'elle-même: ses cheveux épars, ses yeux effarés, ses traits bouleversés et chargés d'une douleur intense, disaient assez l'état terrible de son âme. Son père, surpris, l'interrogea d'abord du regard; puis, effrayé du désespoir peint sur la figure d'Ida, il lui demanda d'une voix anxieuse:

— Enfant, qu'as-tu donc? D'où viens-tu? Que me ven... tu?

— Ah! mon père, s'écria la jeune fille à demi suffoquée par les sanglots, que j'avais besoin de vous voir!

— Qu'y a-t-il donc? dit Ulrich avec une angoisse extrême.

— Je ne sais quels projets on médite, ni quels événements se préparent; mais on ne voit partout que soldats, que trouble, que fronts menaçants. Les cours se remplissent d'hommes d'armes; les remparts en sont garnis; on renforce les gardes dans les appartements de la comtesse. Isabeau vient de parcourir les groupes armés de ses défenseurs. La terreur et la colère sont empreintes sur sa figure. Je lui ai parlé, c'est à peine si elle m'a répondu. Son regard terrible, sinistre, fixé un instant sur moi, m'a fait frissonner; jamais je ne l'ai vue ainsi; on dirait une furie échappée des enfers.

Ida n'en put dire davantage, tant son émotion et sa frayeur étaient grandes. Son père s'efforça de la rassurer et de lui persuader qu'il n'y avait rien à craindre ni pour elle ni pour lui.

— Ces précautions, ajouta-t-il, sont prises sans doute contre les bourgeois de la ville, toujours prêts à se soulever. Ainsi, ma fille, tu ne dois pas t'émouvoir de tous ces préparatifs.

Mais Ida persista à donner à ces apprêts inusités une signification redoutable.

— Cependant, reprit le baron de Poligny, la comtesse prépare les fêtes du mariage de sa fille avec Reginald.

— Sans doute, je le sais, répondit la jeune fille avec un redoublement de tristesse et un tremblement fébrile dans la voix. Mais quel terrible appareil pour une telle solennité! Tout ce que je vois redouble mes alarmes, continua Ida en jetant un coup d'oeil vers l'esplanade où brillaient les armures aux derniers feux du soleil

couchant. Le manoir retentit de bruits tumultueux qui m'épouvantent.

— Calme-toi, enfant, répondit Ulrich; ton imagination exagère les choses. Tu n'as rien à craindre.

— Je ne doute peu pour moi, repartit Ida; mais, à mon père, je le-sais, la comtesse vous soupçonne de lui être hostile; et malgré moi, je crains que vous ne soyez l'une des victimes que poursuit sa colère.

Le baron de Volzig, comprenant que sa fille était instruite de tout, et qu'il ne pouvait plus dissimuler, prit le parti de lui parler ouvertement. Il connaissait le courage de la généreuse enfant, et combien elle était capable de se montrer à la hauteur des situations les plus difficiles. Le baron, se rapprochant d'elle, lui prit la main avec tendresse :

— Ma fille, dit-il, il est temps que je te fasse connaître l'état véritable de mes affaires. Sois forte et courageuse, envisage avec moi le péril sans trembler. Peut-être Dieu nous fournira-t-il le moyen de l'éviter. Eh bien! oui, je ne te le cacherai plus, la comtesse me soupçonne. Que dis-je? elle fait bien plus que me soupçonner. En ce moment, elle est convaincue que ma main a trempé dans toutes les conjurations qui ont menacé son pouvoir. Isabeau me regarde comme le plus redoutable de ses ennemis, elle est persuadée que sa sûreté est incompatible, désormais, avec ma vie. A ses yeux, je ne suis plus qu'un chef de révoltés, et tous ces préparatifs, ce mouvement de soldats, ces précautions multiples, prises dans le château, dans les appartements de la comtesse, tout cela est dirigé contre moi.

!

Dans quelques heures, sans doute, les hommes d'armes tenteront de m'assaillir, de s'emparer de moi. Tels sont, je le sais, les ordres qu'ils ont reçus.

— Alors, mon père, venez avec moi détromper la comtesse, et faire justice des accusations portées contre vous.

— Ce serait peine perdue, répondit le baron avec un sourire mélancolique, Isabeau ne me croirait pas.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis, en effet, à la tête de ceux qui voulaient et qui veulent encore renverser le pouvoir impie de la comtesse.

— Quoi! mon père, vous êtes réellement l'ennemi de la souveraine de Montbéliard, de votre soeur? dit Ida avec un étonnement douloureux.

— Je suis l'ennemi juré de la femme qui a tué son époux, et qui, sans moi, aurait tué son fils que j'ai sauvé de ses fureurs. Je suis l'ennemi irréconciliable de la grande criminelle qui, depuis vingt ans, écrase Montbéliard de son sceptre de fer et brave la justice de Dieu aussi bien que celle des hommes.

— Est-il donc vrai que la comtesse soit coupable de ces horribles forfaits? n'est-ce pas là une affreuse calomnie, comme je me plaisais à le croire?

— Non, malheureusement. Toutes ces imputations, si graves qu'elles soient, sont fondées sur la vérité. J'ai en main des preuves irrécusables; je puis produire d'incontestables témoignages. Et puis, j'ai vu par moi-même une partie des faits.

— S'il en est ainsi, ô mon père, ah! fuyez, s'é-

cria la malheureuse enfant, les mains jointes, fuyez, je vous en conjure, s'il en est temps encore! Pourquoi vous arrêter ici davantage, et vous exposer sans motifs à la vengeance d'Isabeau, qui, je ne le prévois que trop, serait impitoyable, même à votre égard?

— Fuir! moi, le descendant de l'illustre et vaillante famille de Poligny! Fuir quand mes amis dévouent leur vie pour moi! Tu ne voudrais pas, ma fille, que je commisise une pareille lâcheté. Tu rougirais de ton père, j'en suis sûr, s'il était capable d'une telle infamie!

— Du moins, mon père, reprit la jeune fille d'une voix entrecoupée de sanglots, n'exposez pas témérairement vos jours; travaillez à échapper au sort qui vous menace; prenez d'énergiques mesures. Conservez-vous pour moi, car je ne pourrais vous survivre, si vous périssiez.

— Nous repousserons la force par la force; et, si Dieu nous accorde un miracle, nous serons sauvés.

Ces paroles, prononcées avec une sorte de désespoir qui ne put échapper à Ida, furent suivies d'un instant de silence. Puis la jeune fille reprit avec un accent suppliant:

— Permettez, mon père, que je vous ouvre une voie de salut. Je crois nécessaire de vous apprendre que Reginald, le défenseur de la comtesse, le chef de ses hommes d'armes, s'est montré plein de bienveillance à mon égard. Il est tout-puissant au château: les services qu'il a rendus lui assurent une influence irrésistible sur l'esprit d'Isabeau. Je m'adresserai à lui, et je ne doute pas qu'il n'écoute la prière que je lui ferai en votre faveur.

— Reginald, ma fille, répondit le baron de Poligny en tressaillant, il n'y faut plus compter. Désormais, il ne peut y avoir rien de commun entre lui et moi, car il m'a gravement outragé. L'honneur nous défend tout recours à ce chef.

— Comment cela peut-il être, mon père? Je l'ai toujours vu rempli de respect pour vous. Jamais je ne l'ai entendu parler de vous qu'avec une profonde déférence.

— Je ne saurais m'expliquer davantage à ce sujet. Qu'il te suffise de savoir, enfant, que ce chef orgueilleux est mon ennemi. Plutôt que d'implorer sa pitié, je préférerais mille fois succomber sans défense, ou bien tendre, désarmé, la gorge au bourreau.

— Je ne comprends pas pourquoi cette indignation subite. . .

— C'est, qu'en effet, tu ne peux comprendre! interrompit Ulrich dont la voix était vibrante de colère au souvenir de Reginald et de l'entrevue infructueuse qu'il avait eue avec lui. Quelques mots d'explications te mettront plus au fait des choses. Tu le sais, ma fille, je te l'ai souvent répété: je t'avais destinée à être l'épouse d'un chevalier d'illustre naissance. Dans une chapelle solitaire, au pied des saints autels, un ami et moi nous avons promis que, le jour propice arrivé, vous seriez unis. Or, ces engagements augustes et solennels, j'avais résolu de les briser, de les regarder comme nonavenus, et cela en faveur de Reginald. Malgré l'obscurité de son origine et son titre d'étranger, je fis un pas vers lui, je descendis jusqu'à ce jeune chevalier; je renonçai à l'insigne honneur de te voir comtesse de Montbéliard, et j'offris ta main à Reginald.

Voilà ce que j'ai fait. Eh bien ! l'insolent étranger te préfère la fille de la cruelle Isabeau, Stéphanie de Montbéliard. De plus, il se déclare contre toi et contre moi ; il n'aspire qu'à combattre pour la comtesse. Vainement je me suis abaissé jusqu'à supplier : propositions et prières, tout a été inflexiblement repoussé. Non, je ne puis davantage entendre parler de cet homme.

Le baron de Poligny était dans un état effrayant d'exaspération. La fureur étincelait dans ses yeux. Ida se tut et attendit qu'il se fût calmé. Alors seulement elle lui répondit :

— Je vous connais tous deux : vous êtes violents l'un et l'autre. Vous vous êtes blessés mutuellement. Vous l'aurez irrité et sa fierté n'aura pas voulu céder. En pareille circonstance, je ne doute pas qu'une parole de conciliation ne soit bien accueillie. Ma voix, je l'espère, saura le fléchir et l'amener à des sentiments pacifiques. Je l'engagerai à voler à votre secours ; il ne résistera pas, j'en suis sûre.

Le front du baron se chargeait de nuages, et il ne paraissait prêter qu'une attention contrainte aux paroles de sa fille. Néanmoins, celle-ci continua :

— Souffrez donc, mon père, que je me présente à lui pour remplir cette mission de paix.

— Ma fille, il n'est plus temps, répliqua le baron. En ce moment, ses jours sont plus en danger que les miens. Il n'y a que son sang qui puisse me venger suffisamment de ses refus.

A ces paroles de colère et de haine, Ida pâlit affreusement ; elle s'affaissa sur le siège qu'elle occupait. Le baron courut à elle, et appela une de ses femmes, sa vieille nourrice, entre les

mains de qui il la laissa. Pour lui, épuisé d'émotions, il sortit, pour échapper à ce spectacle; son coeur était brisé de douleur et agité des plus funestes pressentiments. Il donna l'ordre à un serviteur fidèle d'emmener du château, par une porte dérobée qu'il indiqua, sa malheureuse fille, pour la soustraire au danger et lui épargner la vue de la scène de carnage qui se préparait. Alors il donna un coup d'oeil aux préparatifs de défense du pavillon, aussi bien qu'aux positions prises dans les cours et sur les remparts occupés par les hommes d'armes de la comtesse. Cela fait, le baron rentra un instant auprès de sa noble fille, qui commençait à revenir à elle, sans pouvoir encore parler. Il déposa un baiser sur son front pâle et couvert d'une sueur froide; après quoi, il se hâta, en essuyant furtivement une larme, de se rendre au milieu de ses amis, pour les encourager de sa présence et diriger leurs efforts, en cas d'attaque. Un silence menaçant venait de succéder au bruit, au tumulte, au fracas des armes. Dans l'air passaient des souffles lugubres et sinistres. Chacun des deux partis épiait le moment favorable de se ruer sur son ennemi. On sentait que bientôt, à ce calme factice, succéderaient les cris d'une bataille terrible, sans quartier ni merci. Les armes brillaient dans l'ombre, à la lueur incertaine et pâle des étoiles qui se montraient au firmament entre les nuages qui le sillonnaient. On apercevait, dans la nuit, les yeux ardents des soldats qui veillaient, prêts à frapper au premier signal.

L'évanouissement d'Ida ayant cessé, la jeune fille se leva et demanda son père. On lui apprit qu'il était sorti depuis quelques instants. Elle **laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se mit à**

réfléchir. On eût dit qu'elle cherchait à recueillir ses idées enfuies. Bientôt elle releva le front : son oeil était animé et révélait une résolution prise. Après avoir jeté un regard prolongé autour de l'appartement, elle se dirigea vers la porte qui conduisait dans les cours du château. La vieille nourrice et le serviteur de confiance à qui le baron avait fait les recommandations que nous avons dites, la suivirent. Voyant que la jeune fille s'apprêtait à franchir le seuil, le serviteur dévoué lui fit part des intentions d'Ulrich, et lui annonça qu'il devait la conduire hors du manoir et de la ville, et veiller à sa sûreté.

— C'est bien, mon ami, répondit Ida avec douceur : attendez-moi ici. Tout à l'heure je revierdrai, et alors nous obéirons à mon père.

La nourrice et le valet insistèrent. Mais Ida leur imposa silence, et leur ordonna de rentrer dans l'appartement. Libre désormais de toute entrave, la noble enfant pénétra dans la cour d'honneur, et se dirigea vers une aile du château devant laquelle les hommes d'armes étaient groupés en grand nombre. Ida était connue pour la favorite de la comtesse ; aussi les chefs des soldats la laissèrent passer. Elle monta les degrés du perron, et entra dans une vaste salle éclairée par des torches de résine. Au fond de la salle se tenait un jeune chevalier, c'était Reginald. Il venait de donner ses ordres aux chefs des soldats de la comtesse, qui étaient allés les uns après les autres aux postes désignés. Cet appartement, aux décorations sévères, aux voûtes élevées, était la grande salle de réception du château. Mais en ce moment, elle était devenue comme le quartier-général du commandant des hommes d'armes d'Isabeau.

XIII

DOUBLE REVELATION

Ida, la noble fille du baron de Poligny, s'avança lentement dans la vaste salle, à laquelle les reflets rougeâtres des torches et les ombres qui se mouvaient sur les murailles donnaient un aspect étrange et fantastique. Au moment où la jeune fille arriva près de Reginald, les chefs avaient disparu, et le jeune guerrier était seul avec Hans Greitz, son vaillant écuyer et son ami le plus dévoué. Il s'entretenait avec Hans de la singulière et affreuse situation qui lui était faite; il lui avait raconté ce qu'il savait d'Isabeau, et l'entrevue qu'il avait eue avec le baron de Poligny; il faisait part au brave écuyer de ses perplexités et de son désespoir.

— Je me vois forcé, disait-il avec angoisse, de défendre une cause que je déteste, et de combattre ceux que j'aime et que j'estime.

Hans, avec sa calme et droite raison, s'efforçait de démontrer à son maître qu'il devait abandonner le parti de l'iniquité et du crime.

— Mais l'honneur! alléguait le malheureux Reginald, qui se raidissait contre l'appel de sa conscience.

— L'honneur, reprenait l'écuyer, consiste à défendre la vertu contre le crime. La comtesse t'a

trompé en te taisant par quels moyens elle a usurpé le pouvoir, et comment son intolérable tyrannie s'est perpétuée à Montbéliard.

Frappé, à la fin, de ces raisons, que Hans déduisait avec une rigoureuse logique, Reginald, après quelques moments de réflexion, déclara à son ami qu'il était décidé à fuir sans délai le château de Montbéliard et la coupable Isabeau. Il se levait pour exécuter son dessein, quand la noble fille d'Ulrich parut. Voyant le mouvement que venait de faire Reginald, elle crut qu'il voulait éviter sa présence et se soustraire à des demandes importunes. Elevant donc la voix, et, s'adressant au jeune chevalier, elle lui dit avec émotion :

— Ne fuyez pas, messire, je vous en conjure. Un coeur loyal et généreux comme le vôtre ne doit pas redouter l'abord des malheureux.

Reginald, qui n'avait pas remarqué l'arrivée de la jeune fille dont le pas léger s'éteignait sur les tapis qui couvraient le pavé de la salle, tressaillit au son harmonieux de cette voix suppliante. Il se retourna tout à fait vers Ida, et reconnaissant la fille du baron de Poligny, il fit un pas au-devant d'elle et répondit avec bonté :

— Approchez, noble demoiselle. Dites-moi vite ce que vous désirez de moi, car chacune des minutes de la nuit qui commence est d'une valeur inestimable pour beaucoup de créatures humaines.

Comme Ida, interdite, et en quelque sorte épuisée par l'effort qu'elle avait fait, se taisait, Reginald reprit :

— Soyez sans crainte; j'espère que bien des choses que vous redoutez n'arriveront pas.

— Messire, articula enfin timidement la jeune fille, je ne viens point troubler par mes larmes la fête qui se prépare pour célébrer votre union avec la fille de la comtesse de Montbéliard. Soyez l'époux de Stéphanie, qu'Isabeau vous nomme son fils. soit : je n'ai rien à dire, ni à objecter.

— Que voulez-vous donc de moi ? demanda Reginald avec tristesse.

— Je viens, messire, implorer votre pitié pour mon père, et vous supplier de sauver sa tête chérie. Je sollicite pour lui, bien plus que pour moi, l'appui de votre bras. Le baron de Poligny est dans la situation la plus critique ; environné de pièges et d'ennemis, il est condamné à périr, je le sais ; la comtesse ne lui fera pas grâce, s'il a le malheur, comme cela n'est que trop à craindre, de tomber dans ses mains impitoyables. Vous seul pouvez le sauver. Pourtant, messire, je veux que vous ne puissiez vous tromper sur le sens de ma démarche. Je ne demande point qu'infidèle à Isabeau, vous désertiez sa bannière pour combattre sous celle du baron de Poligny. Non, telle n'est point ma pensée. Je ne réclame que la vie de mon père : vous ne me refuserez pas cette grâce, dont je vous serai éternellement reconnaissante.

Ida avait fait cette prière touchante les mains jointes et avec un accent dans lequel se traduisait toute la tendresse de sa piété filiale. Mais Reginald garda le silence. La malheureuse enfant, se croyant repoussée, éclata en plaintes et en sanglots.

— Vous ne me répondez pas, s'écria-t-elle ; vos lèvres glacées n'ont pas un mot qui puisse me consoler. Ne vous suffit-il pas d'avoir rejeté

avec mépris l'offre de ma main, que vous faisait mon père, sans vous étudier encore à me briser le cœur en demeurant sourd à ma prière? Prenez pitié de notre malheureux sort. N'immolez pas le père avec la fille!

Reginald tressaillit à ces paroles désolées, déchirantes; la douleur qui le mordait au cœur se peignit sur son visage, et ce fut d'une voix étouffée qu'il répondit:

— Ne m'outragez pas avec ces indignes soupçons, car je ne les mérite point. Quoi! pouvez-vous croire que j'ai jamais voulu votre sang, votre vie ou celle de votre père? Si je sacrifie quelqu'un, ce ne sera que moi. Ida, connaissez mieux mon cœur et mon caractère; j'ai souvent protégé les faibles, mêmes ceux qui étaient mes ennemis. Je ne commencerai pas aujourd'hui à démentir mon passé. Ne savez-vous donc pas ce que ma situation a de terrible? Vous me reprochez d'avoir refusé votre main; mais, vous-même, n'avez-vous pas, la première, repoussé mes vœux? Ne vous souvient-il plus des paroles que vous m'avez fait porter par Hans, mon écuyer? Votre père, à son tour, m'a écarté; et c'est dans un moment de colère que j'ai accepté les offres de la comtesse avec le pouvoir pour dot. Suis-je donc si coupable à vos yeux? Si, dernièrement, j'ai décliné l'honneur de l'alliance du baron de Poligny, c'est qu'un devoir sacré m'obligeait d'agir ainsi. L'honneur parlait, et si j'eusse méconnu sa voix, vous m'eussiez méprisé, et vous auriez eu raison. Ce sont les événements étranges qui sont survenus qu'il faut accuser; ils ont été plus forts que ma volonté, plus forts que mon cœur; j'ai dû subir leur terrible pres-

sion. Mais ne croyez jamais, noble demoiselle, que j'aie cessé un instant d'estimer vos vertus, Loin de moi la pensée de vous envelopper, vous ou votre père, dans les vengeances d'Isabeau. Ma protection vous a toujours été assurée.

— Cependant, reprit la jeune fille, vous êtes à la tête des hommes d'armes de la comtesse; et, dans quelques instants peut-être, vous allez combattre contre mon père, contribuer à le mettre aux mains de sa soeur, sa plus mortelle ennemie.

— Vous vous trompez, Ida, vous me jugez mal. Ce que vous craignez ne se réalisera pas.

— Il me semble qu'il n'en peut guère arriver autrement, vu votre position, dans ce château de Montbéliard.

— Et pourtant, il est bien vrai que je ne prendrai aucune part aux événements qui vont s'accomplir, car je vous adresse mes adieux; je retourne en Allemagne. Mais, avant de partir, je donnerai satisfaction à mon coeur et à ma conscience: je sauverai votre père, je sauverai la comtesse Isabeau, si la fortune tournait contre elle. Cela fait, vous serez délivrée de ma présence, et vous pourrez vous applaudir d'avoir triomphé de moi.

— Hélas! messire, répondit Ida au comble de l'étonnement, ce serait pour moi une triste gloire. Vous ne savez pas tout.

— Que me reste-t-il dont à apprendre? demanda Reginald.

— Un secret qui pèse sur mon coeur, et que je tiens à vous révéler. Vous comprendrez que là est le véritable obstacle qui nous sépare; je serais parjure en vous suivant à l'autel, car j'ai donné ma foi à un autre époux. Je ne suis plus

libre de disposer de ma main :

— Que dites-vous, Ida? s'écria Reginald. Comment! vous seriez marié déjà? et depuis quand? Quel est cet époux dont vous parlez?

— Il y a longtemps que mon avenir est engagé de la manière la plus solennelle. Je sortais à peine de l'enfance, lorsque mon père forma ces liens qui doivent rester inviolables. J'ai cru devoir vous instruire de cette circonstance de ma vie, je me serais reproché de vous la taire davantage et de vous laisser dans l'erreur. Je vous fais connaître le motif de mes résistances, afin que vous ne les interprétiez pas défavorablement.

Ida se tut, et le jeune chef parut accablé de cette révélation étrange et inattendue. Après un court silence, il dit :

— Ah! pourquoi me dévoiler ces odieux mystères? Qu'avais-je besoin de les apprendre? Puisque j'allais quitter pour toujours Montbéliard, pourquoi ne pas me laisser mes illusions et mon heureuse ignorance? Mais me permettez-vous de vous demander comment s'est accomplie cette union mystérieuse? Pouvez-vous vous expliquer davantage là-dessus?

— Oui, je le puis. Aucune personne ne m'interdit de vous donner cette légitime satisfaction. Je vous l'ai dit, messire, j'étais bien jeune alors. Un jour, mon père m'annonça que nous allions faire un voyage: nous partimes, et nous nous arrêtâmes dans le voisinage d'une grande ville. Mon père me conduisit dans une chapelle solitaire, bâtie au milieu d'une forêt. Nous y trouvâmes un prêtre du Seigneur, un chevalier étranger et un jeune garçon à peu près de mon âge.

Mon père m'apprit que ce jeune homme, présent devant moi, devait être mon époux; qu'à partir de ce jour je serais sa fiancée. J'acceptai, sans bien comprendre la portée de l'acte solennel qui allait s'accomplir. Le jeune homme fut averti par l'étranger qui l'accompagnait, et je le vis s'avancer en même temps que moi au pied du saint autel. Nous nous agenouillâmes, et le prêtre prononça sur nous la bénédiction des fiançailles. L'auguste cérémonie terminée, mon père m'emmena, et le jeune garçon suivit l'étranger qui paraissait être son père ou son tuteur. Je rêvai longtemps à cette scène mystérieuse; j'interrogeai souvent mon père sur ce jeune étranger, mais il refusa toujours de me satisfaire, et me répondait seulement que mon futur époux était issu de famille souveraine; qu'un jour je le connaîtrais et le verrais puissant et respecté. Voilà tout ce que je pus savoir.

— Avez-vous gardé la mémoire de celui que vous ne fîtes qu'entrevoir?

— Oui, je l'ai gardée. Les traits de l'époux que mon père me destine et auquel je suis déjà engagée, sont restés fidèlement empreints dans mon souvenir. Depuis lors, je me suis souvent représenté cette scène de la chapelle, lors des fiançailles. Ces pensées étaient douces à mon cœur, et j'ai ardemment aspiré après le moment où je reverrais le jeune étranger.

Reginald écoutait avidement cet étrange récit. Il était véritablement suspendu aux lèvres d'Ida, tant son attention était grande. Le visage du jeune chef reflétait les impressions qui se peignaient sur celui de la jeune fille. Il la contempla longtemps encore après qu'elle eut achevé,

comme si son regard eût eu la puissance de faire jaillir la lumière dans l'âme de la fille d'Ulrich. Enfin, il fit un geste, comme pour chasser de trompeuses images; il poussa un profond soupir, et dit :

— Hélas, nos malheurs ne diffèrent que par les détails, peut-être, et les personnes qui s'y trouvent mêlées. Il semble que le sort se soit fait un jeu cruel d'égaliser nos infortunes. Je vois que nous n'avons rien à nous envier, en fait de déceptions. Moi aussi, dès l'enfance, ma foi fut promise à une jeune fille.

— Ainsi, vous non plus n'étiez pas libre; des promesses vous lient à une autre!

— Il est vrai; cependant, je n'ai pas hésité à demander votre main, Ida, parce que ces engagements ne m'ont pas paru irrévocables. J'ai pensé qu'ils ne pouvaient enchaîner la conscience, tant à cause de la nature, puisque ce n'étaient que des fiançailles et non le mariage, qu'à cause de l'âge où ils furent contractés.

— Quelle était cette enfant à laquelle vous fûtes promis? demanda Ida avec une émotion mal dissimulée.

— Je l'ignore. Toutefois, j'ai retenu une circonstance de notre entrevue. C'était près de Besançon, dans une forêt solitaire...

— O Ciel! s'écria Ida hors d'elle-même, n'était-ce point dans une chapelle dédiée à la Vierge Marie? Deux chênes, plusieurs fois séculaires ne protégeaient-ils point de leur épais ombrage l'entrée de l'humble sanctuaire?

— 'Oui, en effet, je me les rappelle. C'est là que, pour la première et la dernière fois sans doute, je vis la gracieuse enfant qui, au pied du

saint autel, en présence du ministre de Jésus-Christ, en présence de mon père et du sien, promit d'associer sa vie à la mienne.

Reginald s'arrêta et passa la main sur son front, comme pour en faire jaillir les souvenirs qui s'y pressaient confus. Ida écoutait avec une fiévreuse inquiétude.

— Une couronne de roses blanches au doux parfum, reprit le chef, ceignait la blonde chevelure de ma fiancée, dont les boucles soyeuses et opulentes retombaient sur les épaules. Une dignité rare dans un âge si tendre, une candeur céleste étaient répandues sur son visage. La cérémonie terminée, on plaça sur nos têtes une couronne pareille à celle que portent les souverains.

— Des étrangers vous accompagnaient-ils dans la sainte chapelle? demanda la fille du baron de Poligny, tremblante d'émotion.

— Non; nos pères nous accompagnaient seuls au pied de l'autel sacré.

— Et vos mères, n'ont-elles donc pas paru à l'auguste cérémonie?

— Non.

— Pour quel motif? le savez-vous?

— L'on m'a raconté que nous les avions perdues, l'un et l'autre, presqu'en naissant.

— Achevez votre récit, dit Ida d'une voix faible et haletante.

— J'ai tout dit, répliqua Reginald.

— Alors, s'écria la jeune fille avec un accent intraduisible, c'était donc vous?

Et elle se leva en tendant les mains vers Reginald. Hans, qui avait assisté muet à cette conversation, se rapprocha de son maître en enten-

dant les paroles d'Ida; le vaillant guerrier paraissait aussi profondément ému. Le jeune chef, ne sachant comment interpréter le langage de la noble enfant, et craignant de se méprendre, balbutia :

— Quoi! noble demoiselle! que voulez-vous dire?

— Ah! messire, vous êtes mon époux, ou plutôt mon fiancé; car nous devons ratifier les promesses de notre enfance, pour qu'elles soient irrévocables.

— Moi, votre fiancé! moi qui ne suis que le fils d'un obscur chevalier nommé Ottmar! vous vous trompez, Ida; vos souvenirs vous servent mal. De grâce, recueillez-vous et revenez de votre erreur.

— Le nom que vous venez de prononcer, reprit Ida, hors d'elle-même, ce nom que je connais me confirme encore dans ma croyance. Désormais le doute ne m'est plus possible. Le baron de Poligny, mon père, m'a parlé cent fois d'Ottmar, son vieil et intime ami, au fils de qui je fus fiancée dans la chapelle de la forêt. Depuis dix ans, n'a-t-il répété bien des fois, ce fils a disparu. Ottmar, désolé, le cherche dans toute l'Europe, après avoir parcouru l'Allemagne dans tous les sens, et il ne peut retrouver sa trace. Mon père a ajouté qu'une haute fortune attendait le fils d'Ottmar, celui qui doit être mon époux. Et c'est sur ces promesses mystérieuses du baron de Poligny que je n'ai jamais pu obtenir d'explication.

Reginald ne se possédait plus; toutes ses idées, tous ses souvenirs se confondaient, et formaient dans son esprit un chaos inextricable:

il lui sembla que tout ce qu'il voyait et entendait était un rêve. Pendant quelques instants, il resta plongé dans ses réflexions, dans une méditation profonde. Il cherchait, évidemment, à se rendre compte de ce qui lui arrivait, et il se demandait quel degré de confiance méritaient les affirmations d'Ida. A la fin, il comprit que ses paroles étaient l'expression de la vérité. Reginald, une fois cette conviction arrêtée, éprouva un ravissement inexprimable. L'énigme de sa vie recevait sa solution : les événements, les choses prenaient à ses yeux un nouvel aspect. Mais le premier moment passé, il se rappela, tout à coup, la situation terrible dans laquelle se trouvaient le château et les différents personnages qui l'habitaient. Il y avait là deux troupes d'hommes armés, prêtes à en venir aux mains. Le baron de Poligny courait le plus grand danger. Reginald, reportant les yeux sur Ida, qui était debout, attendant avec inquiétude la réponse du jeune chef, il lui dit :

— Noble demoiselle, oui, je crois comme vous que nous ne sommes plus étrangers l'un à l'autre. Nous sommes liés par les engagements sacrés pris dans la chapelle de la forêt.

— Soyez béni, messire, de ces paroles, s'écria la jeune fille avec joie.

Elle n'en put dire davantage, tant son émotion était grande.

— Le temps presse, Ida, reprit Reginald. Allez promptement trouver votre père, le baron de Poligny. Dites-lui qu'il n'a plus rien à craindre de moi ni de personne en ce moment. Je vais sur-le-champ m'occuper de disperser les hommes d'armes de façon à éviter tout conflit. Je suis

ici plus puissant qu'Isabeau même; je réglerai toutes choses à mon gré.

Et il donna le mot d'ordre à la fille d'Ulrich pour qu'elle pût sortir tranquillement, et accomplir sa mission.

— Vous ne nous quitterez pas? demanda Ida avec un reste d'inquiétude.

— Ma destinée est liée pour jamais à la vôtre: l'honneur me défend de vous abandonner.

La noble enfant remercia le jeune chef par un aimable sourire, et quitta la grande salle à la hâte.

Quand elle se fut éloignée, Reginald, s'adressant à Hans Greitz:

— Quelle étrange destinée! lui dit-il; ai-je bien entendu? Est-ce bien moi qui suis le fiancé, presque l'époux d'Ida? Comment le baron de Poligny, si jaloux de son sang, si fier de l'illustration de sa race, a-t-il pu se choisir un gendre d'obscur origine tel que moi? Je suis impatient de pénétrer ce mystère, et de revoir le baron qui, seul, pourra m'en donner la clef, et m'éclaircir parfaitement sur tant de circonstances singulières.

— La Providence elle-même, tu dois le reconnaître maintenant, t'a guidé à Montbéliard, fit observer l'écuyer.

— Oui, je l'avoue. Mais que de choses encore à éclaircir! Qui suis-je donc pour que l'on me présage une si haute fortune?

A ce moment, Reginald fut distrait de ses réflexions par un bruit venu du dehors de la salle. Plusieurs chefs se présentèrent; ils venaient lui demander ses ordres dans le cas d'une attaque du baron. Il leur prescrivit d'éviter à tout prix

d'en venir aux mains. Et, comme ces hommes paraissaient surpris d'un tel commandement, il leur fit entendre qu'il avait de graves motifs d'agir ainsi. Se trouvant de nouveau seul avec son écuyer, il lui ordonna de déplacer les postes voisins du pavillon d'Ulrich. Il le chargea en outre de faire savoir à celui-ci que le danger était éloigné, du moins momentanément, et de l'engager en même temps à éviter tout conflit. Il lui recommanda enfin de prendre les hommes les plus dévoués, et de surveiller avec eux les appartements de la comtesse, afin qu'elle ne s'aperçut de rien, et surtout pour connaître tous ses mouvements dont il donnerait avis sur-le-champ.

Hans exécuta fidèlement ces ordres. Reginald nous le savons, pouvait compter sur lui. Ami dévoué jusqu'à la mort, guerrier intelligent et brave, Haus Greitz, dans les modestes fonctions qu'il remplissait, rendait des services inappréciables au jeune chef. Celui-ci le payait d'une reconnaissance sans bornes et d'une affection extraordinaire.

XIV

LE POIGNARD

Le lecteur voudra bien se rappeler qu'Ottmar, à la faveur des ténèbres, s'était glissé hors du pavillon qu'habitait Ulrich de Poligny pour essayer de gagner l'appartement de Reginald. Parfaitement au courant de tout l'intérieur du château, qu'il avait habité sous le comte Etienne, et même dans les premiers mois de la domination d'Isabeau, le vieux chevalier savait où demeurerait le chef. Les indications qui lui avaient été données suffisaient à le guider. Au lieu de traverser la grande cour, où il aurait été immanquablement arrêté par les hommes d'armes qui la remplissaient, Ottmar fit le tour du pavillon, et se dirigea du côté du donjon. Il y parvint sans encombre. Sur la droite, près du rempart, était un petit espace que l'herbe recouvrait. On apercevait, çà et là, des pierres moussues et noircies par le temps, provenant de la démolition d'un petit mur, devenu inutile, par suite de l'exhaussement de la muraille extérieure. Ce fut là qu'Ottmar s'arrêta. Le lieu était dans une solitude complète : il n'y avait ni gardes, ni valets, et le vieillard était sûr d'être à l'abri de toute surprise. Après avoir inspecté l'espace désert, autant que le permettait l'obscurité de la nuit,

Ottmar s'approcha de la tour du donjon; il tâtonna pendant quelques instant, fouilla, avec la pointe de son poignard, dans les touffes d'herbes et de ronces qui garnissaient le pied des murs. A la fin il rencontra un corps dur, une barre de fer rouillée. Ottmar se redressa, et pourtant son regard investigateur autour de lui, il chercha à percer les ténèbres, pour s'assurer que des yeux indiscrets ne surveillaient pas. Rassuré par cet examen, il se baissa de nouveau vers la terre, et exerça une première pression sur la barre de fer qu'il avait découverte; ce fut sans résultat. Alors, le vieux chevalier réunit toutes ses forces pour ébranler la barre. Au bout de quelques instants, il la sentit céder sous l'impulsion vigoureuse qu'il lui avait imprimée. Peu à peu une étroite ouverture se montra au pied même de la muraille de la tour. A cette ouverture aboutissait un escalier en pierre, humide et visqueux. La barre de fer ayant cessé d'obéir au mouvement qu'il lui avait donnée, Ottmar comprit que le passage était ouvert dans toute sa largeur. Aussitôt, sans hésiter, le vieux chevalier mit le pied sur la première marche de l'escalier, que l'obscurité de la nuit ne permettait de distinguer qu'imparfaitement. Il ne se préoccupa point de refermer l'ouverture; la solitude du lieu, les ténèbres lui garantissaient suffisamment que personne ne viendrait le troubler dans son entreprise. L'escalier n'avait que quelques marches. Au bas, on rencontrait un étroit couloir, espèce de boyau, assez semblable à ceux que creusent les mineurs, et dans lequel il fallait cheminer, courbé en deux. Ottmar s'y engagea encore sans la moindre crainte tant ces routes secrètes

lui étaient familières. Ses souvenirs ne le trompèrent pas un instant. Il s'avança quelque temps dans cet étroit passage, qui semblait pratiqué dans l'une des épaisses murailles extérieures du château, au niveau même du sol. L'air y était rare, et Ottmar fut obligé plus d'une fois de s'arrêter, haletant, épuisé. Une eau noirâtre filtrait à travers les pierres, et tombait goutte à goutte sur le sol, devenu glissant. Le vieux chevalier parvint avec beaucoup de peine et de fatigue à l'extrémité de l'étroit couloir. Là, il reprit haleine un instant, palpa la muraille; puis, il appliqua l'oreille à l'une des parois, qu'il jugea devoir correspondre avec l'intérieur du château. Après s'être reposé, il posa le pied sur une pièce de bois en saillie, laquelle, à peine ébranlée, laissa pénétrer un rayon de lumière dans l'obscur passage; une fente venait d'être pratiquée dans le mur qui, auparavant, paraissait impénétrable. Ce rayon de lumière avait pour foyer une lampe placée dans une vaste salle, celle-là même qui précédait l'appartement de Reginald, et où, tout à l'heure, nous l'avons vu recevoir Ida de Poligny. Ottmar cessa de presser le mécanisme que la pièce de bois avait mis en mouvement, et plongea dans la salle son oeil perçant; elle était entièrement déserte. Le jeune chef l'avait quittée pour rentrer dans sa chambre, et se préparer à exécuter le plan qu'il méditait. Alors, Ottmar, sûr de ne pas être vu, sortit brusquement, repoussa la partie de la paroi qui s'était détachée, afin que rien ne pût être découvert avant qu'il n'eût accompli son oeuvre, et s'avança rapidement dans la salle. Comme les fenêtres donnaient sur l'esplanade, il put juger

qu'un grand mouvement régnait dans le château. Les chefs donnaient des ordres, parcourant les postes établis de toutes parts. Ottmar alla se placer dans un angle éloigné de la lampe; il chercha sous ses vêtements son poignard et sa dague, et un sourire de satisfaction effleura ses lèvres; il était bien armé; celui qu'il voulait frapper, et de la mort duquel dépendait, à ce qu'il pensait, le salut d'Ulrich, était là tout près, à quelques pas seulement.

Il fallait que le vieux chevalier fût introduit. Entrer brusquement sans être annoncé, c'eût été éveiller la défiance. Ottmar était trop prudent, trop maître de lui-même pour agir ainsi à la légère, et compromettre aussi gravement le succès de son entreprise. Toutefois, il n'attendit pas longtemps. Hans Greitz, nous l'avons dit, était allé porter les ordres de Reginald aux différents postes du château, et remplir la mission qui lui avait été confiée auprès du baron de Poligny. Le brave écuyer revenait rendre compte à son maître de ce qu'il avait fait. Hans, préoccupé des graves événements en train de s'accomplir, ne pensait pas à examiner la salle qu'il traversait d'un pas rapide; il allait atteindre la porte de Reginald, quand il tressaillit tout à coup. Ottmar, ayant quitté sans bruit le coin obscur où il s'était caché, se dressa brusquement devant l'écuyer. Celui-ci s'arrêta court, surpris et se demandant comment cet homme qu'il ne connaissait pas, avait pénétré dans la salle dont tous les abords extérieurs étaient gardés par de nombreux soldats.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il avec sévérité, tandis qu'il enveloppait le vieillard d'un regard défiant.

Ottmar répondit avec calme et presque à voix basse, en sollicitant la faveur d'être introduit auprès de Reginald. Hans Greitz hésita un moment, et sembla prêt à repousser l'inconnu, qui hésita de nouveau en se mettant à demi en lumière. L'écuyer se laissa fléchir. L'air vénérable du vieux chevalier, son attitude paisible, l'absence apparente de toute arme offensive, inspirèrent confiance à Hans; il fit signe à l'étranger qu'il allait être satisfait, tout en l'invitant d'un geste à attendre qu'il l'eût annoncé au jeune chef. Greitz entra donc sans plus d'observations dans l'appartement de Reginald. Il lui donna d'abord en peu de mots les détails de la mission dont il venait de s'acquitter, et lui apprit que conformément à ses ordres, le baron de Poligny éviterait d'engager tout conflit. Puis il ajouta :

— Un étranger demande avec instance à te parler sans témoin; il est là dans la grande salle.

— Que veux-t-il? demanda Reginald.

— Il prétend avoir des choses importantes à te communiquer.

— Fais-le donc entrer, répondit simplement le jeune chef.

Hans ouvrit la porte et dit au vieillard qu'il pouvait se présenter. Ottmar ne se le fit pas répéter. Toutefois, il s'avança lentement, et pénétra dans l'appartement en s'arrangeant de telle sorte que les rayons de la lampe, éclairant la pièce, ne vinssent pas le frapper directement en plein visage. D'un coup d'oeil il choisit une place où il devait être à moitié enveloppé dans l'ombre.

— Approchez, lui dit le jeune chef avec bien-

veillance. Vous pouvez parler en toute sécurité.

— Je suis chargé, messire, répondit le vieillard en s'avançant aussi près que possible de Reginald, de vous instruire d'un secret important.

— Expliquez-vous, je vous écoute.

— Daignez ordonner, reprit Ottmar, que nous restions seuls, car vous seul devez entendre la communication que j'ai à vous faire. Tel est l'ordre qui m'a été donné.

Ces paroles, évidemment, regardait Hans Greitz. Malgré le désir que le vieillard avait déjà exprimé de voir le chef sans témoins, le fidèle écuyer était demeuré dans l'appartement. Les paroles de l'étranger, ses allures, son entrée mystérieuse et inexplicquée dans le château, tout cela lui paraissait suspect; et il s'était décidé à assister en tiers à l'entrevue, pour surveiller le nouveau venu. Aussi, accueillit-il avec un mouvement de colère la demande d'Ottmar; s'il eût osé y répondre, il l'eût fait en termes peu courtois. Mais Reginald ne lui laissa pas le temps de réfléchir longuement :

— Hans, dit-il, retire-toi dans la salle voisine, et veille à ce que personne ne nous vienne interrompre.

L'écuyer sortit mécontent, non sans avoir lancé au vieillard un regard défiant, que celui-ci, impassible, ne sembla pas remarquer. Reginald attendait que le vieillard parlât pour expliquer sa démarche; mais l'étranger se tut, et parut décidé à ne pas ouvrir la bouche avant qu'il ne fût interrogé. Impatienté de ce silence, Reginald le rompit, en disant avec vivacité :

— Vous avez désiré me voir: j'attends que vous m'exposiez l'important message dont vous prétendez être chargé?

Comme le vieillard ne répondait pas, et semblait préoccupé, le jeune chef reprit :

— Hâtez-vous donc. En ce moment, mon devoir, mon service, des circonstances impérieuses exigent ma présence au milieu des gardiens armés au château. Mon temps ne m'appartient pas : n'abusez pas davantage de ma condescendance.

Tandis que Reginald achevait ces paroles, Ottmar portait lentement la main sous son vêtement il en retira un papier plié qu'il présenta au jeune chef, qui le prit et le tourna dans tous les sens, pour y chercher une souscription absente. Ne voyant aucun caractère tracé à l'extérieur, qui indiquât la destination de la lettre, il s'appretait à interroger le vieillard qui le prévint, et dit :

— Messire, dans ce billet que je me suis chargé de vous apporter . . .

— De quelle main ? D'où vient-il ? interrompit Reginald.

— Lisez, et vous allez l'apprendre.

Le jeune chef regarda de nouveau la lettre, en disant d'une voix basse, et comme se parlant à lui-même.

— Ce papier vient sans doute du baron de Poligny. Son coeur généreux, avant d'être instruit de ce qui s'est passé entre sa fille et moi, m'a envoyé ce message, qui se sera égaré au milieu des soldats. De là son arrivée tardive. Mais, lions.

En même temps, Reginald déplia la lettre, et y porta les yeux.

Au moment même où le jeune chef était occupé à lire le billet, et venait de détourner la tête pour

mieux voir, Ottmar, tirant brusquement son long poignard à manche d'ébène incrusté d'argent, le leva pour frapper Reginald. C'en était fait du chef, et Ottmar lui plongeait d'une main sûre le fer dans la poitrine, si l'un des rayons de la lampe, se brisant sur la lame brillante, n'en eût fait jaillir un éclair. Reginald leva les yeux, et, plus prompt que le vieillard, se précipita, lui saisit le bras et le poignard, en s'écriant :

— Arrête, malheureux ! Qu'espères-tu de ce crime ? et comment ta main, affaiblie par les ans, ose-t-elle s'attaquer à un homme dans la force de l'âge ?

En parlant ainsi, Reginald, étreignant le vieillard d'une main puissante, le traîna malgré sa vigoureuse résistance jusqu'auprès de la lampe. Le vieillard garda le silence. Son visage n'exprimait que le regret d'avoir manqué son coup, et sa main n'avait pas lâché le poignard.

Tout à coup, la lumière ayant éclairé les traits d'Ottmar jusque-là demeurés dans l'ombre, Reginald le lâcha, recula, pâle, tremblant, et murmura d'une voix altérée :

— Grand Dieu ! que vois-je ? Ottmar, mon père !

Le vieillard, à son tour, avait pu envelopper d'un regard rapide le jeune chef ; et, dans Reginald, il avait reconnu celui qu'il avait appelé autrefois son fils.

— Ciel ! s'écria-t-il en laissant tomber son poignard, et tout hors de lui, c'est mon fils !

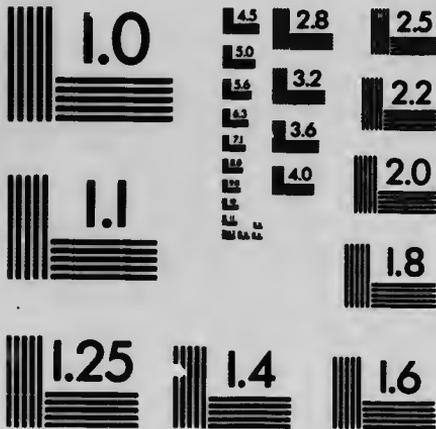
Il allait s'élançer pour le serrer dans ses bras ; mais il se retint, et ajouta avec un accent plein d'une tristesse infinie :

— Hélas ! pourquoi faut-il que je te retrouve



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

parmi mes ennemis? il ne manquait plus que cela pour couronner mes malheurs!

Reginald, de son côté, n'écoutant que le cri de son coeur et son amour pour Ottmar, voulut se jeter sur son sein; mais l'aspect sévère et glacial du vieillard l'arrêta.

— Mon père, murmura-t-il d'une voix brisée par l'émotion, repousserez-vous donc le fils qui vous revoit après de si longues années d'absence?

— Ne m'as-tu donc quitté, malheureux, répondit le vieillard livré à toutes les tortures du désespoir, que pour te montrer de nouveau à mes yeux, armé contre moi, contre mes amis, contre ceux qui défendent la cause de la justice? Il ne peut rien y avoir de commun entre nous.

A ces mots cruels, impitoyables, une immense douleur étreignit le coeur du jeune guerrier. Le souvenir du dévouement et de la tendresse d'Ottmar et le contraste de sa sévérité d'aujourd'hui le désolaient. Il garda un instant le silence. Puis, il fit un pas vers le vieux chevalier, et lui dit, en versant des larmes :

— Messire, ah! ne mêlez pas de telles amertumes à la joie que j'éprouve de vous avoir retrouvé. Je bénis le Ciel du bonheur qu'il m'accorde aujourd'hui en vous rendant à mon amour. Si je ne me rappelais la rigueur de votre accueil, je dirais que jamais mon coeur ne ressentit pareils transports.

— Et le mien n'a jamais senti tant de chagrin et d'horreur, répondit le vieux chevalier d'une voix sombre. En quels lieux te retrouvé-je, toi, mon fils chéri? Tu es venu dans ce château, repaire de tous les crimes, te mettre au service d'une femme que doit frapper la justice du

Ciel et celle de la terre. Tu t'es fait l'appui et le complice de la plus sanglante tyrannie qui jamais ait pesé sur Montbéliard. Est-ce donc là le fruit de ton enfance? C'est pour de tels exploits que tu as déserté mon foyer? Voilà ceux que tu aspirais à protéger? Un vrai chevalier rougirait de pareilles oeuvres; c'est pourquoi je rougis de toi, en ce moment, et je gémis de t'avoir donné le nom de fils.

— O mon Dieu! s'écria Reginald désespéré, et en se cachant la figure dans ses mains, car il ne pouvait soutenir le feu qui jaillissait des regards d'Ottmar; mon Dieu! pourquoi faut-il que je sois accueilli ainsi par mon père? qu'ai-je donc fait pour cela? de quels forfaits me suis-je souillé?

Et le noble guerrier éclatait en sanglots.

Mais Ottmar, impitoyable, impassible en apparence, reprit du même ton glacial que tout à l'heure :

— Tu es à la tête de mes ennemis; car ceux du baron de Poligny, sache-le, sont les miens. Après dix longues années de séparation, il m'eût été doux de te rencontrer, mais partout ailleurs que dans ce manoir maudit.

— Encore une fois, mon père, quels crimes ai-je commis? N'étais-je pas dans la bonne foi?

— Oui, je l'avoue, et je veux bien te rendre cette justice. Mais, instruit comme tu l'es maintenant des iniquités, des forfaits d'Isabeau, pourquoi restes-tu à son service, et te charges-tu de conduire ses soldats au combat, ou plutôt au carnage des amis de la justice?

— Mon père, reprit Reginald, ne me repoussez pas, soyez indulgent pour votre fils.

— Un chevalier féal et droiturier, continua Ottmar, ne peut combattre que pour la justice, et il doit savoir punir le crime, quelque part ou sous quelque forme qu'il le rencontre.

— Aussi, mon père, j'ai renoncé au service d'Isabeau, et j'ai déjà pris des mesures certaines pour sauver Ulrich et sa fille.

— Est-ce la vérité? interrogea le vieillard désarmé par ces paroles.

— Je n'ai jamais menti, répondit simplement Reginald.

— En ce cas, mon fils, oublie mes reproches trop amers, et viens dans mes bras; tu es digne de moi, digne de toi-même.

Reginald se précipita avec une joie délirante sur le cœur de son père, qui l'y pressa longtemps. Ces premiers moments donnés au bonheur d'une réunion inespérée, ils s'assirent l'un près de l'autre. Reginald raconta à Ottmar comment, peu d'instant avant son arrivée, il avait reconnu sa fiancée de la chapelle de la forêt dans la fille du baron de Poligny, et la résolution qu'il avait prise aussitôt. Ensuite il informa son père des moyens par lesquels il comptait neutraliser les dispositions prises par Isabeau, pour consommer la perte du baron. Il fut interrompu subitement par le cliquetis des armes qui se fit entendre sous les fenêtres mêmes de la grande salle, sur l'esplanade. Un mouvement extraordinaire de soldats avait lieu, mouvement qui surprit d'autant plus le chef, qu'il n'avait rien ordonné de semblable. Impatient de connaître la cause de tout cela, il fit un signal, et Hans Greitz accourut sur-le-champ.

— Va t'informer de ce qui se passe, lui dit Re-

ginald, et quand tu auras tout vu, viens me rendre compte de ce que tu auras appris. Hâte-toi, le temps presse.

Hans s'empressa d'obéir, non sans avoir jeté un coup d'oeil sur le visiteur inconnu. Mais il dut être rassuré en voyant le calme sur les figures, et le sourire à peine éteint sur les lèvres.

La conversation resta suspendue : le bruit continuait. Ottmar et son fils écoutaient avec une certaine anxiété les rumeurs venues du dehors. Au bout d'un instant, Hans reparut :

— Eh bien? demandèrent à la fois le vieillard et Reginald.

La comtesse de Montbéliard vient de parcourir les remparts; elle arrive maintenant sur l'esplanade.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau?

— Une sourde rumeur monte de la ville; je me suis informé, mais je n'ai pu savoir quelle en était la cause. Des émissaires d'Isabeau sont sortis de l'enceinte, et elle attend leur retour avec impatience.

Reginald écouta d'un air pensif.

— Je crains, dit-il, un nouveau mouvement de la ville; il compliquerait encore notre situation, déjà si critique.

Comme il achevait ces mots, le bruit des armes se rapprocha de son appartement; des pas se firent entendre dans la grande salle. Hans y alla précipitamment, et revint presque aussitôt à son maître, à qui il jeta ces mots :

— La comtesse!

A ce nom redouté, Ottmar se dirigea vers une porte opposée au côté par où Isabeau devait rentrer, cherchant à se dérober furtivement aux yeux de la comtesse.

— Mon fils, je te laisse avec elle, dit-il.

— Mon père, s'écria Reginald en s'élançant pour retenir Ottmar, demeurez ici ! vous n'avez rien à craindre auprès de moi.

Ottmar resta, et se tint un peu à l'écart, le dos tourné à la lumière.

XV

LA MERE ET LE FILS

La comtesse Isabeau, pâle, la fureur empreinte sur le visage, les yeux hagards, pénétra rapidement dans la chambre occupée par Reginald. Les hommes d'armes demeurèrent dans la grande salle, dont la porte resta ouverte, de façon à ce qu'ils pussent voir ce qui se passait dans l'appartement où la comtesse venait d'entrer. Sans faire attention à l'écuyer qui se tenait aux côtés de son maître, prêt à le défendre au besoin, et sans se préoccuper de l'étranger qui cherchait à dissimuler sa présence, Isabeau alla droit à Reginald.

— Que faites-vous ici? lui dit-elle d'une voix vibrante. Quels soins vous retiennent? qui vous arrête? Ne savez-vous pas que le péril est extrême? N'est-il pas du devoir d'un chef d'être à la tête de ses soldats?

— Madame, toutes les précautions sont prises, répondit Reginald avec calme; et je ne sache pas qu'aucun danger soit imminent dans le château.

— Vous ignorez donc, reprit Isabeau avec colère, que les bourgeois de Montbéliard, conduits par plusieurs chefs renommés, s'arment de toutes parts? Déjà plusieurs troupes de leurs mili-

ces ont paru sous les murailles du château; elles ont chassé les archers qui veillaient en avant des fossés, et qui ont été obligés de se replier à la hâte sur le manoir. Pendant que vous vous enfermez chez vous, les mutins sont sur le point d'envahir ma demeure. Bientôt, je serai moi-même en leur pouvoir, si vous ne vous pressez d'intervenir et de faire sentir encore une fois aux révoltés la puissance de votre bras. Peut-être est-il déjà bien tard?

Reginald ne répliqua pas. Son regard incertain flottait dans le vague, errant sur les différents objets qui meublaient l'appartement, sans se fixer sur aucun. Son esprit était dans la même incertitude. Le jeune chef se demandait évidemment quelle résolution il importait de prendre, dans cette situation singulière et nouvelle. Voyant son embarras, Isabeau poursnivit après un silence, en lui prenant la main, comme pour l'entraîner :

— Venez, messire, ne tardez pas davantage; qu'à votre aspect les révoltés reconnaissent celui qui les a déjà vaincus. Vous combattrez pour vous, pour vos propres intérêts. Demain, devenu l'époux de ma fille, vous serez en même temps le maître de Montbéliard. Venez donc défendre vos états, votre héritage.

Reginald demeura immobile et sembla devenu impassible. Isabeau, irritée de cette froideur, de cette muette résistance qu'elle ne savait comment expliquer, lâcha la main du chef, et reculant de deux pas comme si elle venait de marcher sur un serpent, elle s'écria, le visage empourpré de colère :

— Vous refusez donc de combattre pour moi,

de repousser mes ennemis? la nouvelle des dangers que je cours ne vous émeut point? Que signifie ceci, et que prétendez-vous?

La voix d'Isabeau était rauque et effrayante. En reculant, elle s'était rapprochée d'Ottmar. Au moment où elle achevait de parler, son regard tomba sur le vieillard dont la figure venait de se trouver un moment en pleine lumière, par suite d'un mouvement qu'il avait fait pour s'écarter de la comtesse. Celle-ci le reconnut aussitôt; et, rétrogradant jusque vers la porte, pour être plus près de ses hommes d'armes, elle dit avec l'accent de la rage :

— Qui vois-je avec vous? Ah! je comprends tout maintenant; vous vous êtes laissé séduire. Connaissez-vous cet homme? Mais non, vous ne pouvez le connaître. Eh bien, sachez-le: c'est le plus grand, le plus perfide de mes ennemis.

Puis, s'adressant à Ottmar lui-même :

— Traître, lui dit-elle, je rends grâce au Ciel qui te livre enfin à ma vengeance. Tu es venu chercher ici la peine due à ta félonie, elle ne te manquera pas.

Mais Isabeau se tournait déjà vers la grande salle pour appeler ses hommes, et leur ordonner de s'emparer d'Ottmar. Mais Reginald l'arrêta d'un geste.

— Daignez, madame, dit-il, calmer la violence de vos transports. Ces éclats de colère ne servent de rien.

— Comment! je rencontre, dans ma maison même, le plus implacable de mes ennemis, et vous me recommandez la modération? Êtes-vous donc son complice?

Sans paraître entendre cette insinuation blessante, Reginald reprit :

— Quels crimes a donc commis cet homme pour que vous ayez tellement soif de son sang? Quels griefs avez-vous contre lui?

— Vous me demandez quels crimes il a commis, quels griefs j'ai contre lui? Ah! ses crimes et mes griefs sont tels que ni vos prières, ni vos efforts ne sauraient l'arracher au châtement que je lui destine. Le Ciel même, dût-il s'armer en sa faveur, rien ne le soustraira à la mort qu'il va subir.

— Madame, repartit Reginald avec force, vous ne m'avez point encore fait connaître les crimes de ce vieillard. Je ne comprends que trop que vous lui avez voué une haine mortelle qui ne pardonnera jamais; mais comment cet homme l'a-t-il provoquée? Voilà ce que je désirais savoir. Cependant, je tiens à vous le dire, quels que soient vos griefs contre lui, je le prends sous ma protection, et je vous demande de le laisser entre mes mains.

— C'en est trop! s'écria la comtesse dont la fureur ne connaissait plus de bornes. Vous-mêmes, vous êtes en pleine révolte contre ma volonté. Mais, ajouta-t-elle, pourrai-je savoir le motif qui vous fait prendre un intérêt si grand à un homme que j'ai condamné?

— Ce vieillard m'est cher. J'oserai même répondre de lui comme de moi-même.

— Je ne comprends pas votre conduite, Reginald. Le premier étranger venu obtint votre faveur. Je m'étonne de vous voir prendre si chaudement la défense d'hommes que vous connaissez mal.

— Vous ne serez plus surprise, madame, de ce que j'engage ma responsabilité pour cet homme,

lorsque je vous aurai dit que je connais Ottmar depuis ma plus tendre enfance. Mon affection pour lui ne saurait faiblir.

— Eh bien ! reprit amèrement la comtesse, vous n'avez connu qu'un misérable, un perfide, un homme indigne de pitié, pour qui la mort sera un châtement trop doux. Si vous l'aviez mieux étudié, vous auriez sondé les replis de son âme ténébreuse ; et, aujourd'hui, loin de vouloir le dérober à ma vengeance, vous serviriez mes justes ressentiments, vous me prêteriez votre assistance pour lui faire infliger la peine qu'il mérite.

— Malgré mes instances, reprit froidement Reginald, vous ne m'avez pas encore dit quels étaient les crimes de cet homme. Vous le laissez puissamment ; vos paroles, votre accent le font assez voir. Mais jusqu'ici, vous n'avez articulé contre lui d'autre grief que celui de votre haine mortelle.

— Puisqu'il le faut, apprenez donc qu'il y va de mes jours, si cet homme reste impuni ; il m'a plus d'une fois menacée, et il ne peut être ici, lui présent, que pour attenter à ma vie. Mais, je le vois, peu vous importe. Les belles promesses de dévouement que vous m'avez faites, vous vous préparez à les acquitter en sauvant le plus grand de mes ennemis.

— Il est vrai, madame, je l'avoue, quels que soient vos sentiments à l'égard de ce vieillard, vous me verrez longtemps son protecteur. Je ne veux point que vous conserviez d'illusions à ce sujet. Si vous le menacez, si vous l'attaquez, je le défendrai au pétil de ma vie, jusqu'à mon dernier soupir. Le fer qui le frapperait, devrait,

avant de l'atteindre, traverser mon propre corps. Je saurai tout sacrifier, même votre faveur et la position que vous m'avez faite, pour le soustraire à votre haine.

La comtesse tremblait de fureur, son visage pâle, ses yeux étincelants, hagards, le mouvement convulsif de ses membres attestaient la rage que lui causait son impuissance; car elle savait que ses hommes d'armes, déjà hésitants devant le baron de Poligny, ne consentiraient jamais à porter les mains sur Reginald. Et puis, le jeune chef pouvait seul balancer l'influence d'Ulrich, et sauver le château des tentatives des bourgeois et des vassaux révoltés. Ces considérations exaspéraient Isabeau, tout en la forçant à se modérer devant le jeune guerrier. Ses yeux erraient de Reginald à Ottmar. Enfin, s'adressant au premier, elle lui dit :

— Au nom de Dieu! ne me laissez pas plus longtemps dans cette incertitude. Parlez, messire; expliquez-moi l'origine de votre amitié pour cet homme; que je sache enfin pourquoi vous prenez un si grand intérêt à sa conservation :

— Puisque vous le désirez, répondit Reginald, je vous donnerai tous les éclaircissements nécessaires. Vous allez juger par vous-mêmes si je suis en droit de revendiquer votre bienveillance pour ce chevalier. Je suis sûr que vous conviendrez avec moi que je ne puis l'abandonner.

— Parlez, parle vite, interrompit Isabeau avec impatience.

— Eh bien! ce vieillard proscrit par vous, ce vieillard que votre haine poursuit et dont vous réclamez la mort, ce vieillard est mon père. Voulez-vous donc que j'abandonne mon père à vos coups?

Ces paroles, prononcées lentement, gravement, résonnaient encore sous les voûtes de l'appartement, quand Ottmar, qui n'avait rien dit jusque-là, s'avança brusquement, et se plaçant entre la comtesse et Reginald :

— Non, dit-il d'une voix tonnante qui retentit dans la salle où se tenait les hommes d'armes, non, je ne suis point votre père, et vous n'êtes point mon fils !

Et comme Reginald le regardait, étonné, tandis qu'un sinistre sourire effleurait les lèvres d'Isabeau, il ajouta, avec une intonation plus puissante encore et avec un accent imposant et solennel :

— Je ne suis point votre père : il a véri autrefois en ces lieux, victime d'une cruelle ambition. Mais, acheva Ottmar en désignant Isabeau, comte Henri de Montbéliard, voilà votre mère !

Ces paroles éclatèrent comme un coup de foudre : les hommes d'armes envahirent l'appartement et se pressèrent autour du groupe formé par leur chef, la comtesse, Ottmar et l'écuyer. Reginald, ou plutôt le comte Henri de Montbéliard, pâlit ; Isabeau chancela et s'appuya sur un siège. Ottmar, le visage rayonnant de joie, dominait la scène. Cependant Henri murmura :

— La comtesse Isabeau, elle, ma mère !

La comtesse, de son côté, disait d'une voix sourde et pleine d'angoisse :

— Lui mon fils, grand Dieu ! Reginald, vous mon appui, mon espoir, je vous perds donc tout à fait ! Je vous destinais ma fille ; je voulais vous faire asseoir sur le siège des comtes de Montbéliard. Tous mes projets s'évanouissent

aujourd'hui comme un rêve. Que je suis malheureuse!

— Que dites-vous là, femme insensée? répliqua Ottmar. Ne devriez-vous pas plutôt vous féliciter de ce que Dieu vous épargne un nouveau crime? Sans l'événement providentiel de ce jour, vous ajoutiez demain un mariage sacrilège au meurtre de votre époux. Je frémis à la pensée des nouveaux malheurs qui se préparaient pour votre maison. Je suis venu à temps pour les conjurer. Revenez donc tous deux de votre étonnement, comte Henri, et vous, comtesse Isabeau. Comtesse de Montbéliard, repentez-vous de vos crimes, vous n'avez que ce seul moyen d'en atténuer l'horrible souvenir. Accueillez le fils du comte Etienne, miraculeusement sauvé de vos fureurs: il en est tout digne de son illustre père. Mais le Ciel, à mon avis, lui devait une autre mère.

— Ottmar, arrêtez! interrompit le comte Henri de Montbéliard. Cette femme est ma mère; je veux qu'on la respecte autant qu'on respecte Dieu même. Je me souviens seulement que je lui dois la vie, et je prétends que chacun de mes vassaux ou de mes amis oublie tout le reste.

En achevant ces nobles paroles, révélant la bonté de son cœur et la magnanimité de son âme, le comte s'approcha d'Isabeau qui, les yeux baissés, demeurait immobile et atterrée sur le siège de bois où elle s'était laissée tomber. Au moment où le fils d'Etienne allait solliciter le premier baiser d'une mère, Isabeau tressaillit: elle se leva subitement, et repoussa le comte, en lui disant d'une voix rauque, dans laquelle se traduisait son désespoir et sa haine:

— Non, tu n'es pas mon fils. En vain, cet imposteur prétend te faire passer pour tel : je ne le crois point.

Ottmar s'étant encore rapproché de la comtesse, lui dit, en rivant sur elle son regard brillant et sévère :

— Eh bien ! je vous forcerai de me croire. Outre le témoignage d'Ulrich, votre frère, qui sait comment j'ai enlevé de ce château Henri enfant, je puis invoquer d'autres preuves. Comte de Montbéliard, découvrez votre bras droit.

Henri obéit.

Alors, Ottmar montra un signe, imprimé par le comte Etienne, lui-même, avant son départ pour l'Orient ; c'était une croix.

— Reconnaissez-vous ce signe ? demanda Ottmar à la comtesse.

Mais celle-ci ne daigna pas répondre au vieux chevalier. Se tournant vers le comte, elle lui dit avec un sourire ironique et plein de fiel :

— Si tu es vraiment mon fils, il est un moyen de le prouver à l'instant même. Prête-moi un prompt secours contre mes ennemis ; un fils digne de ce nom doit soutenir sa mère. Commence par ce traître, dont la présence souille cet antique manoir. Immole-le devant moi. A ce prix, je consens à te reconnaître.

— Ah ! madame, que demandez-vous ? s'écria douloureusement Henri, effrayé de cette haine indomptable. Vous voulez que je fasse périr le meilleur ami de notre maison ? Je serais un monstre, si j'avais le malheur d'accepter de pareilles propositions.

— Je le savais bien, reprit Isabeau avec amertume, tu n'es pas mon fils ; non, je ne suis pas

ta mère. Je ne me sens du moins pour toi ni les entrailles ni l'amour d'une mère. Je te hais, au contraire, de toutes les puissances de mon âme. Va te joindre à Ulrich; reviens ici à la tête de mes ennemis; fais-toi l'exécuteur de leurs vengeances; et, devenu bourreau, rends-toi digne de moi en plongeant dans mon sein ton fer parricide.

Le comte, affligé de ces fureurs implacables, se contenta de répondre :

— Je saurai, madame, je l'espère, concilier tous mes devoirs, et vous forcer à reconnaître que je suis un fils respectueux.

— Je ne veux rien de toi ! s'écria Isabeau ; ne m'importune plus de tes vains témoignages de respect. Je connais cela.

En même temps, elle se précipita vers la foule et franchit le seuil en poussant un cri de rage.

Cependant, les hommes d'armes remplissaient l'appartement; ils entouraient le comte, leur chef légitime, et le contemplaient avidement. Les plus anciens reconnurent sur son noble et mâle visage les traits du comte Etienne, et s'étonnèrent de n'avoir pas deviné plus tôt le mystère. Henri reçut avec dignité leurs hommages et leurs serments. Puis, il ordonna à Ottmar de se rendre avec Ulrich sur les remparts, et de proclamer le retour du comte de Montbéliard, de faire connaître aux défenseurs du château, ainsi qu'aux milices de la ville, ce qui s'était passé, et d'ouvrir les portes du manoir aux députés de la bourgeoisie. Ottmar s'empressa d'obéir.

Pendant ce temps, le comte, suivi de son fidèle écuyer dont la joie surpassait tout ce que l'on peut dire, et d'une escorte de soldats, parcourut

les différents postes établis dans les cours du château, se faisant reconnaître des hommes d'armes comme souverain de Montbéliard. Partout les acclamations unanimes des soldats accueillirent la grande nouvelle, et prouvèrent la popularité du jeune et illustre chef.

Cependant Ulrich de Poligny attendait avec une poignante anxiété le résultat de la tentative d'Ottmar. C'était avec la plus profonde douleur, le lecteur ne peut l'avoir oublié, que le baron avait donné son consentement à la mort de Reginald; car, malgré tout, il ne pouvait s'empêcher d'aimer et d'estimer le vaillant chef. Il savait, en outre, combien il était cher à sa fille. Il le croyait mort, quand Ottmar se présenta à lui; ce fut avec un air morne et consterné qu'Ulrich accueillit son vieil ami. Celui-ci l'aborda d'un air joyeux.

— Messire, lui cria-t-il dès qu'il l'aperçut, réjouissons-nous: le succès dépasse toute espérance.

— Ah! répondit Ulrich, que de pareils triomphes coûtent cher!

— Du moins, celui que je suis chargé de vous annoncer n'a point exigé de sang.

— Que voulez-vous dire? demanda le baron surpris. N'avez-vous pas poignardé Reginald?

— Non: j'ai retrouvé mon fils.

— Que dites-vous, Ottmar? Ah! ne m'abusez pas!

— Je vous dis la vérité; j'ai retrouvé mon fils dans Reginald. Or, vous le savez: celui qui passait pour mon fils était le comte Henri de Montbéliard.

Le baron de Poligny demeura muet d'étonne-

ment et de joie. Ottmar lui apprit toutes les particularités de la reconnaissance du jeune comte, avec tous les détails que nous venons de raconter. Quand Ulrich se fut remis du transport où l'avait jeté un événement aussi imprévu que vivement désiré, il vola aux remparts, accompagné d'Ottmar. Ils annoncèrent à la ville et aux soldats le fait heureux qui mettait un terme à la tyrannie d'Isabeau et à la guerre qui venait de commencer.

XVI

DESESPoir ET FUREURS

La comtesse de Montbéliard, en quittant son fils retrouvé, se hâta de rentrer dans ses appartements, car déjà la grande nouvelle du retour du comte Henri circulait dans les groupes formés par les hommes d'armes, et elle risquait de se trouver tout à coup entourée par eux. Excepté quelques scélérats, complices des crimes d'Isabeau, tous les habitants du manoir, soldats ou serviteurs, se réjouissaient de ce que le fils d'Etienne vivait, et de ce qu'il recouvrait son héritage. Le vide se faisait autour de la comtesse, tout à l'heure encore si terrible et si redoutée. Toutefois, quatre ou cinq misérables des plus compromis, et qui n'avaient aucune grâce à espérer du nouveau pouvoir, se rendirent auprès d'elle, afin de la pousser, s'il en était besoin, aux partis extrêmes. Mais ce soin n'était pas nécessaire. L'autorité était l'unique passion d'Isabeau. Pour l'obtenir, elle avait ordonné de tuer son mari, elle avait essayé de donner la mort à son enfant. Aucun forfait ne l'avait arrêté. L'idée même de marier sa fille à Reginald, un étranger dont elle ignorait l'origine, était une ruse nouvelle, un moyen de faire supporter avec moins d'impatience un joug odieux. Elle se pro-

mettait bien, l'artificieuse femme, que le jeune chef, devenu son gendre, ne serait que son premier serviteur.

Un moment abattue par tout ce qu'elle venait d'apprendre et par les défections qui s'accomplissaient, Isabeau ne tarda pas à se relever de son découragement. Cette femme, comme la plupart des grands criminels, était douée d'une redoutable énergie, et on ne pouvait lui refuser une grande habileté, un esprit fécond en ressources. Voyant donc réunis autour d'elle les hommes qui avaient eu une si large part à ses méfaits, et dont le désespoir devait décupler les forces, elle conçut l'espérance de ressaisir l'autorité qui lui échappait, ou du moins de ne pas succomber sans une éclatante vengeance. Ces hommes connaissaient déjà d'une manière vague l'événement important qui, tout à coup, venait de modifier si profondément la situation d'Isabeau. Mais il ignoraient les détails. La comtesse commença donc par leur raconter exactement ce qui arrivait, et comment Ottmar présentait Reginald pour le fils du comte Etienne. Cela dit, Isabeau se tut. Mais aucun des hommes qui l'écoutaient ne répliqua ni ne fit la moindre observation. La comtesse s'attendait évidemment, à ce que l'un d'eux au moins contesterait la vérité des allégations d'Ottmar. Malgré les preuves convaincantes qui lui avaient été données, Isabeau eût voulu encore pouvoir se persuader que le récit du vieillard était mensonger. Devant ce silence équivalant à une nouvelle attestation des faits, elle reprit :

— On dit que je suis la mère de cet homme, mais mon coeur est muet à son égard ; la voix du

sang ne se fait point entendre; mes ennemis ont le plus grand intérêt à me imposture; tout cela me porte à croire que l'on veut me tromper, et qu'il n'y a là qu'une trame habilement ourdie par Ulrich et Ottmar. Dois-je croire mes plus cruels ennemis? Non, Henri ne vit plus; il a véritablement péri, comme on me l'a répété souvent depuis vingt ans.

Alors, l'un des scélérats qui entouraient la comtesse, prit la parole pour lui répondre. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, à figure sinistre et patibulaire. Une forêt de cheveux roux, à peine grisonnants, couvrait sa tête. Sa barbe, de même teinte, lui descendait sur la poitrine. Son nez contrefait, une balafre qui lui traversait le front, un oeil absent, achevaient de donner à sa physionomie une expression féroce. Cet homme jouissait d'une haute influence auprès d'Isabeau. Lui seul connaissait bien à fond toutes les atrocités et tous les crimes qui avaient souillé la vie de la comtesse, car il en avait été le ministre ordinaire. C'était lui qui avait plongé le poignard dans le sein du comte Etienne, lui encore qui s'était chargé de faire disparaître son fils. Depuis, il avait commis une foule de forfaits, tant pour son compte que pour celui d'Isabeau. Aussi, n'avait-il aucune miséricorde à espérer du nouveau maître de Montbéliard, et il le savait bien. Sa dernière ressource était dans le désespoir de la comtesse.

— Madame, lui dit cet homme d'une voix rude, il est inutile que vous vous fassiez illusion et que vous cherchiez à détourner les yeux de la vérité. Il faut, au contraire, l'envisager en face, afin de bien voir ce qu'il nous reste à faire. Ce que vous

a dit Ottmar n'est point une imposture : Henri de Montbéliard est bien vivant. Il a échappé à vos coups. Nos plans ont été habilement déjoués par deux hommes : votre frère et Ottmar.

— Mais, répondit Isabeau, qui vous a dit que Reginald fût le comte Henri de Montbéliard ? Le fils d'Etienne peut exister sans que Reginald et lui soient le même personnage. Ce qu'il faudrait démontrer, c'est l'identité de ces deux hommes.

— Arnaud d'Aval, vous le savez, est mort hier. Avant d'expirer, il m'a fait appeler auprès de son lit funèbre, et là, il m'a tout découvert. Il m'a appris comment Ulrich et Ottmar avaient sauvé le comte Henri, et comment Ottmar l'avait fait passer pour son fils.

— Alors, reprit la comtesse avec découragement, nous sommes perdus ! il ne nous reste plus qu'à courber le front sous la main d'une terrible et inexorable nécessité.

— Notre situation, madame, ne nous permet pas d'attendre de sang-froid les événements ; il y va de la vie pour vos serviteurs.

— Que prétendez-vous faire ? Quels moyens avez-vous de faire face au mouvement qui réunit autour du comte Henri la plupart des défenseurs du château ?

— Il est des hommes d'armes qui vous resteront fidèles ; nous nous mettrons à leur tête. Le donjon n'est pas gardé ; nous nous en emparerons, et, retranchés dans cette position formidable, nous ferons une défense désespérée.

Tharny (c'était le nom du misérable complice d'Isabeau), Tharny se tut, et la comtesse réfléchit un instant à cette proposition, le front penché sur sa poitrine. Quand elle releva la tête, sa

figure était empreinte d'un sombre désespoir.

— Le moyen, dit-elle, ne fera que reculer notre perte, et la rendre plus affreuse encore. Le vainqueur irrité ne nous accordera aucune pitié. Nous n'aurons à attendre que sa colère.

— Alors, reprit Tharny avec un dépit mêlé d'irritation, soumettez-vous sans retard.

— Me soumettre! qui parle de se soumettre? s'écria Isabeau, que l'idée seule de cette suprême humiliation révoltait.

— Mais, madame, répondit l'un des hommes d'armes, je ne sache pas qu'il existe un moyen terme entre la soumission et la résistance. Vous avez déclaré la résistance inopportune, il ne vous reste donc que la soumission.

— C'est vrai, dit Isabeau en retombant dans son premier abattement.

— Seulement, reprit Tharny avec une expression farouche, je déclare que nous périrons tous ensemble. Comtesse Isabeau, nous qui ne sommes pas protégés par les mêmes titres que vous auprès de votre fils, nous sommes condamnés d'avance; nous n'avons rien à espérer, pas même de traîner une vie misérable dans un cachot ou un cul-de-basse-fosse. Nous n'avons certainement que la mort à attendre. Donc, voici ma décision, car je suis maître, en ce moment, du droit de la nécessité et de la défense commune; donc, ou vous résisterez ou vous tomberez avec nous, dussé-je vous immoler moi-même.

Les traits du misérable qui parlait ainsi, respiraient une telle résolution et une telle férocité, que la comtesse qui, par expérience, le savait capable de tout, eut peur de cet homme.

— Tharny, lui dit-elle, je n'ai pas dit que je

vous abandonnais. Je vous promets que vous partagerez mon sort, quel qu'il soit, vous et les fidèles serviteurs qui vous entourent.

— Il me faut, madame, autre chose que des promesses. Le temps presse; nous pouvons être assaillis d'un moment à l'autre. Acceptez-vous, oui ou non, le seul parti qui nous reste à prendre, et voulez-vous marcher avec nous au donjon pour nous y défendre jusqu'à la mort?

— Le donjon est-il libre? demanda Isabeau terrifiée.

— Il l'est, répondit Tharny. Avant de venir ici, j'ai donné l'ordre à quelques-uns de mes fidèles hommes d'armes de l'occuper jusqu'à mon retour. Ils repousseront pas la force toute tentative qui serait faite au nom d'Henri pour s'y introduire. J'ajouterai un mot qui vous prouvera que j'ai tout prévu. Dans le donjon même s'ouvre un souterrain qui, passant sous les remparts et les fossés du château, donne accès dans la campagne. Il débouche en pleine forêt, dans une mesure dont les décombres, couverts de broussailles, dissimulent entièrement le passage secret. Puisque vous tenez tant à la vie, si nous sommes forcés, vous aurez un moyen de fuir. Une fois dans la forêt, dont je connais toutes les issues, reposez-vous sur moi du soin de diriger vos pas. Nous n'irons pas loin. La seigneurie de Chatanges est la propriété de mon frère qui me doit tout. Son manoir, puissamment assis, a été fortifié en secret; il est pourvu d'abondantes provisions. Des soldats éprouvés, étrangers au pays, enrôlés par moi depuis un an, sont cachés dans ses murs. Au besoin, étant bien commandés, ils tiendraient en échec toutes les forces de Montbé-

liard. C'est là que nous nous réfugierons, au cas où nous serions expulsés du château de Montbéliard. Vous le voyez, je n'ai rien oublié. Nous avons des ressources certaines en cas d'insuccès.

— Tharny, vous êtes un homme admirable! s'écria la comtesse, heureuse à la pensée de pouvoir continuer la lutte, et d'avoir encore quelque espoir de vengeance; heureuse surtout d'avoir un moyen sûr, en cas d'échec, d'échapper à l'humiliation de reconnaître la souveraineté de son fils. Tharny, ajouta-t-elle j'accepte vos plans, et je suis toute prête à en poursuivre l'exécution.

Puis, s'étant levée :

— Allez donc, commanda-t-elle aux compagnons de Tharny, réunissez ce que vous pourrez de soldats; mais ne choisissez que des hommes parfaitement sûrs ou compromis par leur passé, et venez nous retrouver au donjon, dans le plus bref délai.

Ces hommes obéirent en silence. Une sombre et redoutable résolution se lisait sur leur figure; ils étaient déterminés à combattre jusqu'à la mort, plutôt que de tomber vivants aux mains de leurs ennemis; car ils le savaient: une mort cruelle les attendait, en châtiment de leurs crimes. Isabeau, demeurée seule avec Tharny, lui dit avec vivacité :

— Partons pour le donjon, nous n'avons pas de temps à perdre.

Mais le misérable, le visage hideusement contracté par un affreux sourire, ne fit pas mine d'obéir. Fixant sur la comtesse son regard venimeux :

— Croyez-vous donc, madame, lui dit-il, qu'une

résistance, quelqu'acharnée qu'elle soit, puisse être une vengeance suffisante? Vous contenterez-vous de répondre ainsi à vos deux implacables ennemis, Ulrich et le comte Henri de Montbéliard?

— Que veux-tu donc que je fasse? et que puis-je, dans la situation critique où je me trouve? M'est-il donc loisible de choisir ma vengeance?

— Craindriez-vous, par hasard, reprit l'odieux scélérat, de commettre un nouveau crime? Eprouveriez-vous le remords du passé?

— Ah! répondit la comtesse, il n'est rien que je sois disposée à tenter pour satisfaire ma haine. Tu sais bien que je n'ai pas l'habitude de reculer devant le choix des moyens. Mais, encore une fois, comment m'y prendrai-je pour faire sentir au baron de Poligny, au comte Henri, les effets de mon implacable colère? Ne suis-je pas réduite à l'impuissance?

— Si vous voulez m'en croire, répliqua Tharny, vos vainqueurs seront plus à plaindre que vous.

— Parle vite, explique-toi sans détours, dit la comtesse. A toi la moitié de ma puissance, ou des trésors que je pourrai sauver, si tu me fournis des moyens sûrs de me venger et de faire expier à mes ennemis leur triomphe.

— C'est chose facile.

— Je ne vois pas, je ne devine pas où tu veux en venir.

— Vous allez comprendre. Veuillez seulement m'écouter. Ida est la fille d'Ulrich de Poligny, la fiancée du comte Henri.

— Cela est vrai.

— Eh bien, emparez-vous d'Ida, et vous aurez sous la main une terrible vengeance.

Isabeau comprenait. Pourtant, elle resta muette. Son âme était en proie à une lutte violente. Cette femme impitoyable, sans entrailles, qui avait sacrifié sans remords son époux et son fils, cette femme, par une bizarre anomalie, aimait véritablement la fille du baron de Poligny. L'affection qu'elle ressentait pour la jeune fille balança un instant la haine violente qu'elle portait à son père. Tharny suivait d'un oeil attentif ce combat intérieur. Enfin, la soif de la vengeance l'emporta.

-- Tu as raison, Tharny : il ne faut pas que nos ennemis se réjouissent de leur triomphe : Charge-toi d'Ida, je te l'abandonne. Mais qu'elle ne paraisse pas devant moi. Je craindrais de faiblir en présence de cette enfant, que j'ai nourrie, élevée à mon foyer. Maintenant, quels que soient les événements, je suis satisfaite. Si je succombe, ce ne sera qu'après Ida, la fille d'Ulrich, la fiancée d'Henri de Montbéliard. Ils pleureront amèrement la journée qui m'exilera de ce château, siège de ma puissance, ou celle qui verra la fin de mes jours.

— Maintenant, interrompit Tharny qui voyait avec une joie sauvage ses atroces projets acceptés, il est temps de partir.

La comtesse, conduite par Tharny, se rendit au donjon déjà gardé par quelques hommes d'armes. Elle s'y renferma ; et d'autres soldats, recrutés par les compagnons de Tharny, ne tardèrent pas à grossir le nombre des défenseurs de la formidable tour qui commandait le château et la ville :

Tharny, étant sorti presque aussitôt, se glissa dans les appartements du château, et parvint à

pénétrer jusqu'à Ida de Poligny. La jeune fille, quoique seule, ne pensait pas avoir rien à craindre. Tharny se présenta au nom de la comtesse, et dit à la noble enfant qu'Isabeau désirait la voir pour la charger d'un message d' paix. Ida, candide et sans défiance comme elle était, se leva sur-le-champ pour suivre le misérable qui la conduisit droit au donjon. A peine la fille d'Ulrich eut-elle franchi la porte que celle-ci se referma sur elle. Tharny fit un signe; l'un de ses affidés saisit la jeune fille, et la jeta dans un obscur souterrain avant qu'elle n'eût eu le temps de se reconnaître. Il murmura un mot à l'oreille de cet homme, et le quitta après lui avoir ordonné de faire vite.

Cette oeuvre lâche accomplie, il se hâta d'aller rejoindre Isabeau qui se tenait dans une salle située à mi-hauteur du donjon. La comtesse tressaillit en revoyant Tharny. Au sourire sinistre dessiné sur les lèvres du monstre, elle comprit que la malheureuse Ida était en son pouvoir; que peut-être déjà l'innocente enfant n'existait plus. Isabeau n'eut pas le courage d'interroger son hideux complice; elle détourna les yeux en pâlisant. D'ailleurs, son attention fut bientôt distraite par la nécessité d'organiser la défense du donjon. Des masses d'hommes armés se mouvaient déjà dans les cours. Aux premiers rayons de l'aurore qui blanchissait l'horizon, les milices bourgeoises de Montbéliard et les vassaux des environs entrèrent, bannières déployées, dans le manoir dont les pont-levis avaient été abaissés.

Le danger était donc menaçant, et, pour le conjurer, il n'y avait pas de temps à perdre. Le

donjon, par sa position et sa construction, pouvait résister quelque temps, Il était difficile de l'escalader et de l'incendier. Le feu qui l'eût détruit, eût embrasé également le château.

Tharny déployait une activité prodigieuse. A toutes les meurtrières, des archers habiles avaient été placés, prêts à lancer leurs redoutables flèches. Des sommets crénelés de la tour, d'autres hommes d'armes pouvaient faire un mal affreux aux assaillants, sans avoir presque rien à redouter de leur part, abrités qu'ils étaient derrière les parapets. Telle était la situation au moment où le jour allait paraître.

XVII

LE DONJON

Quand le soleil éclaira les murs crénelés du château de Montbéliard, le mouvement ne s'était pas ralenti dans la ville. Tous les hommes capables de porter les armes se dirigeaient vers les portes du manoir. Les routes qui conduisaient de laca mpagne à la ville étaient couvertes de soldats qui se hâtaient. Cette fois, le plan avait été habilement conçu ; le pays tout entier s'était levé ; et, lors même que les événements de la nuit n'auraient pas eu lieu, et que Reginald fût resté à la tête des défenseurs du château, la comtesse aurait difficilement résisté à ce torrent d'hommes qui venaient se ruer sur le manoir de Montbéliard.

Des acclamations frénétiques d'enthousiasme accueillaient partout la nouvelle de la chute du pouvoir tyrannique d'Isabeau, et celle du retour du fils du comte Etienne. Le comte Henri de Montbéliard, armé de toutes pièces, accompagné du baron de Poligny, d'Ottmar, du sire d'Ornans et de Hans Greitz, le fidèle écuyer, parcourait les rangs de ses hommes d'armes et ceux des milices bourgeoises. Il était salué de tous par des cris d'une joie délirante. Soldats, bourgeois et vassaux étaient fiers de retrouver leur comte

dans un tel chef, dont la renommée n'avait pas besoin d'une nouvelle illustration. Les guerriers hostiles, en petit nombre, avait gagné le donjon, où ils se préparaient à résister.

Le comte tint conseil avec ses amis et avec les principaux chefs, pour aviser aux moyens de réduire la formidable tour qui commandait le manoir, et dont les murs épais semblaient défier toute attaque. Henri voulait avant tout que sa mère fût épargnée.

— Assez et trop de crimes ont été commis dans ces murs, disait-il; je ne veux pas que le sang de ma mère coule par mes ordres. Je préférerais mourir que d'obtenir le pouvoir, l'héritage de mon père à ce prix.

Personne ne réclama contre ce cri d'un coeur généreux, et ces sentiments inspirés par la piété filiale. Les chefs tombèrent bientôt d'accord sur ce qu'il convenait de faire. Ottmar avait révélé l'existence du souterrain, qu'il croyait être seul à connaître. Il s'engagea à pénétrer, même en plein jour, dans le donjon par cette voie, avec un petit nombre d'hommes déterminés. Une fois entrés, ils devaient s'occuper aussitôt à barricader le passage ou escalier donnant accès dans les étages supérieurs; ils se munirent dans ce but de quelques pièces de bois. Cela fait, la porte serait ouverte, et les soldats en nombre suffisant entreraient dans la tour, tandis que des échelles, appliquées aux murailles, occuperaient les assiégés. Ce plan parfaitement combiné reçut l'approbation générale. Dès que le signal serait donné, les défenseurs du château, conduits par le comte Henri et le baron de Poligny, devaient appuyer de toutes leurs forces la tentative

d'Ottmar et en assurer le succès. Le vieux chevalier recommanda de faire évacuer les appartements du château, voisins du donjon. Ce fut alors que le baron de Poligny se rappela que sa fille habitait l'un de ces appartements, et qu'en ce moment même elle devait s'y trouver encore. Il pria le sire d'Ornans de se rendre auprès d'Ida pour la faire passer dans l'aile opposée.

Au bout de peu d'instant, le sire d'Ornans revint, pâle, défait : il était seul.

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria Ulrich, effrayé, à la vue de son ami.

— Je n'ai pu trouver Ida, répondit le sire d'Ornans d'une voix étranglée. Votre fille a disparu.

— Comment cela s'est-il fait ? N'as-tu rien appris ?

— J'ai interrogé l'une des femmes. Il y a quelques heures, l'un des serviteurs dévoués de la comtesse Isabeau est venu trouver Ida de la part de votre soeur, et il l'a emmenée au donjon.

— Mon Dieu ! que vais-je devenir ? dit Ulrich désespéré. Ma fille aux mains d'Isabeau, dans un pareil moment, c'est un otage que la perfide comtesse a pris contre nous. Albert, je veux me rendre au donjon ; à tout prix, je ramènerai ma fille.

Le sire d'Ornans retint à grand-peine son ami consterné.

— Messire, lui dit-il, soyez prudent. N'allez pas mettre le comble à notre malheur en livrant un nouveau gage à la comtesse. Si vous pénétrez dans le donjon, vous n'en sortirez pas.

— Que m'importe ? du moins je mourrai avec mon enfant chérie.

— Considérez donc, reprit le sire d'Ornans, que les jours d'Ida ne sont point en danger. Isabeau l'aime et ne souffrira pas qu'il lui soit fait aucun mal. D'ailleurs, dans quel but prendrait-elle la vie de l'innocente enfant?

— Ah! que tu connais peu la femme vindicative, impitoyable que nous avons à combattre! Dans quel but, dis-tu, Isabeau sacrifierait-elle ma fille? Ne sais tu pas que la terrible comtesse est avide de vengeance autant que de pouvoir? Je suis convaincu qu'à cette heure, elle achèterait de sa propre vie le moyen de satisfaire la haine qu'elle me porte.

— Alors, repartit le sire d'Ornans, il faut avertir le comte Henri du malheur qui vient de vous frapper. Nous nous consulterons avec lui.

Ulrich ne répondit pas; mais il se dirigea sur-le-champ du côté de l'esplanade, où Henri de Montbéliard rangeait ses soldats et déployait une activité merveilleuse. Le baron perça rapidement la foule et se trouva bientôt en présence de son vaillant neveu. Henri, à la vue d'Ulrich de Poigny, dont le visage était tout décomposé, lui demanda ce qu'il lui était arrivé. Le baron raconta en peu de mots la disparition de sa fille. Le comte de Montbéliard, non moins accablé qu'Ulrich de ce nouveau malheur, lui répondit, après un moment de réflexion :

— Je ne vois qu'un seul moyen de délivrer Ida : c'est la prise du donjon. Si Ottmar réussit, ce que nous ne pouvons tarder à savoir, nous sauverons la noble enfant. Espérez donc.

— Oui : mais s'il échoue? reprit le malheureux père avec un accent déchirant.

— S'il échoue? Eh bien, messire, je verrai ma

mère; je lui abandonnerai, s'il le faut, ce manoir. Je sacrifierais ma vie pour épargner celle d'Ida; à plus forte raison ce château, ce comté, ce patrimoine de mes ancêtres.

Le baron de Poligny, quelque peu rassuré par ces nobles paroles, retourna sur l'esplanade avec le comte. Une heure déjà s'était écoulée, depuis qu'Ottmar avait quitté ses amis. Chefs et soldats attendaient avec une anxiété croissante le signal promis. Tout à coup de grands cris retentirent dans le donjon. On eût dit un combat engagé à l'intérieur. En même temps la porte s'ouvrit, et Ottmar apparut avec un air terrible, tout souillé de terre et de poussière; il appela à son secours d'une voix formidable. Aussitôt le comte Henri, suivi d'une troupe d'élite, se précipita vers le vieux chevalier, tandis que sous les ordres d'Ulrich, d'autres soldats appliquaient les échelles aux murailles de la tour; d'habiles archers abattaient quelques-uns des hommes qui se tenaient sur la plate-forme crénelée du donjon. Bientôt plusieurs guerriers intrépides gagnèrent la plate-forme avec une agilité incomparable. Au bout de quelques instants, les défenseurs du donjon, attaqués de toutes parts, du dehors et du dedans, furent obligés de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion. La comtesse Isabeau ainsi que Tharny, et deux ou trois scélérats complices de ses crimes, s'étaient enfermés dans une vaste salle sise à mi-hauteur de la tour, et comprenant toute sa largeur. Il fallait forcer cette dernière retraite. Le baron de Poligny, en tête de ses hommes d'armes, attaqua la porte avec fureur, à grands coups de hache. La porte étroite était en partie bardée de fer, de

sorte que plusieurs haches s'y brisèrent. Enfin, un craquement se fit entendre. L'un des panneaux rompus, céda. Ulrich redoubla d'efforts, et la porte vola en éclats.

Tharny, armé de toutes pièces, apparut terrible, décidé à vendre chèrement sa vie. Le sire d'Ornans combattait à côté du baron de Poligny; Hans Greitz se précipita à la suite du vaillant guerrier.

— A vous ces misérables! s'écria le baron d'une voix étranglée, en désignant les compagnons de Tharny; mais, à moi seul il appartient de châtier ce scélérat, le ravisseur de ma fille, le meurtrier du comte Étienne!

En même temps, il s'élança sur Tharny, qui le blessa légèrement; mais, d'un coup de hache, Ulrich l'étendit, saignant, à ses pieds. Quant aux autres scélérats, ils ne purent faire une longue défense, et furent pris vivants.

Le comte Henri de Montbéliard arrivait, de son côté, dans la sombre et vaste salle, qui n'était éclairée que par deux étroites fenêtres. Ulrich, se tournant vers son neveu, lui dit :

— Messire, dès ce moment, vous êtes véritablement comte souverain de Montbéliard. Je vous requiers donc d'y exercer votre premier acte de haute justice. Qu'ordonnez-vous qu'il soit fait de ces monstres que vous voyez étendus à vos pieds?

— Qu'ils soient pendus aux créneaux du donjon, en vue de la ville, et que leur chair devienne la pâture des corbeaux, dit le comte d'une voix solennelle.

Puis, il ajouta :

— Mais, qu'auparavant, un prêtre soit appelé, afin qu'ils puissent se réconcilier avec Dieu, s'ils en ont le vouloir.

Personne ne répliqua; et, quelques minutes après, le chapelain du château, qui, durant les terribles événements, était demeuré en prières dans le saint lieu, parut. Les deux misérables, que le sire d'Ornans et l'écuyer avaient désarmés, s'agenouillèrent en tremblant; ils confessèrent leurs fautes et reçurent le pardon de Dieu, par les mains de son ministre.

Quant à Tharny, il repoussa le prêtre en grinçant les dents, et ne répondit à ses exhortations que par d'horribles blasphèmes.

— Que justice soit faite! commanda le comte de Montbéliard.

A son ordre, les trois scélérats furent hissés sur la plate-forme. Tharny était tout sanglant, la hache du baron de Poligny lui avait abattu le bras droit. Un instant après, les corps des trois bandits se balançaient dans le vide: leurs âmes avaient paru devant Dieu.

XVIII

DRAME SANGLANT

Cependant la comtesse Isabeau était là, debout, silencieuse, les bras croisés sur la poitrine. Sa bouche écumait de rage; ses yeux brillants lançaient des gerbes de feu. Le comte Henri, après avoir ordonné le supplice des trois misérables, s'approcha de sa mère. A la vue de ce fils abhorré, cette femme altière sembla redoubler de fureur. Elle fit un mouvement qui excita la terreur dans l'âme du sire d'Ornaus et de l'écuyer qui se trouvaient seuls avec le jeune comte, car Ulrich venait de sortir; ils tremblèrent pour la vie d'Henri, et se précipitèrent à ses côtés. Mais lui, d'un geste imposant, leur ordonna de le laisser avec la comtesse. Ces hommes dévoués se retirèrent à regret. Henri, demeuré seul, s'avança près d'Isabeau.

— Que me veux-tu? lui cria-t-elle d'une voix rauque.

— Je viens vous prier de quitter le donjon et de vous établir en maîtresse, comme il convient à votre rang, au château de Montbéliard, répondit le comte. Je viens vous rappeler que vous avez devant vous un fils qui vous aime.

— Toi, mon fils! toi, l'objet de ma haine! toi qui ruines mon pouvoir! arrière! je ne te con-

nais pas. Ah! je sais démêler les sentiments secrets qui se cachent sous ces formes respectueuses, sous cet air de déférence. Tu voudrais bien m'ôter la vie, je n'en doute pas. Mais, il est une considération puissante qui contraint ton orgueil de s'abaisser devant moi, et te force à me ménager encore. La pensée d'Ida, que tu sais en mon pouvoir, cette pensée retient ton bras impatient de me frapper. Tu trembles devant moi, une femme désarmée; tu es à ma merci, en quelque sorte, parce que tu es incertain du sort de la fille du baron de Poligny. Tu le vois, je sais te démasquer : je ne suis pas ta dupe.

Profondément affligé de cet accueil, le comte reprit, avec des larmes dans la voix :

— Ah! madame, que vous me connaissez ma!! Quelle que soit ma pensée au sujet de la malheureuse Ida, pouvez-vous croire que, fils dénaturé, j'aspire à vous priver de la lumière du jour? Ma mère! souffrez que, malgré tout, je vous appelle de ce nom sacré.

Isabeau fit un geste pour éloigner Henri, mais lui demeura immobile et continua :

— En vain vous m'accablez de votre colère et de votre haine que je n'ai jamais méritée. En vain on vous reproche des crimes épouvantables. Dieu a semblé en perdre le souvenir; je dois l'imiter; et loin d'en tirer vengeance, j'implore de vous un regard de bonté. Rendez-moi votre coeur tel que la nature le forma, et ne mettez pas le comble à mes malheurs en me refusant un peu de cet amour, que le Ciel a versé à flots dans le coeur des mères. Rendez-moi Ida, ma fiancée, mon épouse; Ida que vous vous plaisiez à nommer votre fille.

A ces mots, le comte, fléchissant le genou, s'empara de la main d'Isabeau, et y imprima un baiser brûlant de filiale tendresse en même temps qu'il l'arrosait de ses larmes. Mais l'impitoyable femme, retirant vivement sa main, dit à Henri avec un accent rempli de la plus cruelle ironie :

— Comte de Montbéliard, c'en est trop, levez-vous : ce n'est point au vainqueur à s'humilier. Maître en ces lieux désormais, vous avez le droit d'être obéi, et personne ne peut se refuser à vos vœux. Ce n'est pas moi qui donnerai l'exemple de la résistance. Puisqu'Ida est le seul bien qui reste en mon pouvoir, je vous l'abandonne.

Le comte, se méprenant sur le sens de ces paroles, et ne saisissant pas la barbarie de ce langage, allait remercier sa mère, quand celle-ci reprit :

— Oui, je vais vous rendre Ida ; mais... vous la trouverez sans vie.

— Ah ! si vous aviez commis ce nouveau crime ! s'écria le comte avec un rugissement terrible et en se redressant de toute sa hauteur...

— Je brave ta fureur, interrompit Isabeau avec l'accent du triomphe. Je ne crains pas tes menaces. Viens, arrache-moi cette vie au flambeau de laquelle s'alluma la tienne. Périr par tes mains, c'est tout ce que je souhaite. Ma vengeance sera consommée, si j'emporte en mourant la joie de te voir teint du sang de ta mère !

— O ciel ! s'écria Henri en reculant d'épouvante, vit-on jamais des sentiments aussi atroces dans le cœur d'une mère ? C'est là le langage de l'enfer ; il n'y a plus rien d'humain dans cette âme. O mon Dieu ! pourquoi avez-vous permis

que je doive la vie à une telle mère?

Tandis qu'Isabeau, le sourire sur les lèvres, contemplait avec une joie de démon l'infortuné comte, écrasé sous l'impression de cette horrible scène, les débris de la porte retombèrent avec fracas, et le baron Ulrich parut :

— Messire, lui dit le comte de Montbéliard d'un ton douloureux, venez m'aider à fléchir un coeur inexorable, une âme d'airain. Mais quoi? je lis sur votre visage que vous n'avez pas retrouvé Ida.

Le baron de Poligny, en proie à une émotion violente, ne put répondre d'abord.

— Qu'est devenue votre fille? demanda Henri avec angoisse.

— La douleur qui brise mon âme, répliqua le baron d'une voix étouffée, vous annonce assez, mon fils, le sort de ma malheureuse enfant.

Le baron était tourné de telle sorte qu'il n'avait pas aperçu Isabeau, adossée au mur et à demi plongée dans l'ombre.

— J'ai vainement parcouru le château, reprit le malheureux père; j'ai interrogé, j'ai appelé longtemps ma fille, et je n'ai rien pu apprendre sur son triste sort. C'en est fait, nous avons pour jamais perdu Ida.

Dans la douleur poignante qui torturait son coeur, Ulrich fit un mouvement, et découvrit Isabeau.

— Que vois-je? s'écria-t-il, quoi! Isabeau est avec vous? quoi! la femme criminelle, qui est la cause de tous nos maux, est en votre pouvoir, et le comte Etienne, votre père, et ma fille Ida sont encore sans vengeance? Êtes-vous donc sourd à la voix du sang qui crie vers vous, et

vous impose aujourd'hui un acte de rigoureuse justice? Et toi, femme barbare, dont les fureurs ont désolé Montbéliard et épouvanté la terre, réponds-moi, qu'as-tu fait de ma fille?

— Elle a subi le sort que tu me réservais, lâche, et celui que je voudrais pouvoir t'infliger.

La comtesse prononça ces paroles avec un accent de haine féroce impossible à traduire. Le baron, hors de lui, se précipita, son long poignard à la main, sur Isabeau, qu'il aurait inmanquablement percée, si le comte, intervenu à temps, ne l'en eût empêché en le retenant dans ses bras vigoureux.

En cet instant même, des pas nombreux se firent entendre, et, presque aussitôt, on vit entrer dans la vaste salle Ida, elle-même, entourée d'Ottmar, du sire d'Ornaus, de Hans Greitz, de plusieurs hommes d'armes et de quelques femmes. Isabeau l'aperçut la première.

— Mes ordres, s'écria-t-elle avec rage, mes ordres n'ont donc pas été exécutés! Le misérable sur qui je comptais, m'a trahie!

Le comte de Montbéliard lâcha Ulrich, pour accourir auprès de la jeune fille.

— Quelle joie, dit-il, nous apporte ce jour, parmi tant de sujets de deuil, puisque la Providence vous a conservée à votre père, à vos amis!

— Messire, répondit Ida avec émotion et en montrant Ottmar, c'est à ce noble chevalier que je suis redevable d'avoir échappé à la mort affreuse que l'on me destinait. Mais, ajouta la généreuse enfant en s'adressant à Isabeau, comtesse de Montbéliard, rassurez-vous: je viens remplir ici une mission de paix et de réconciliation. J'implore pour vous mon père et votre fils.

Comte de Montbéliard, poursuivit-elle, je ne sollicite de vous qu'une seule grâce : la vie de votre mère.

— C'est trop vous occuper, jeune fille, d'une femme coupable, interrompit la comtesse avec amertume. Quoique j'estime peu le bienfait que vous désirez m'obtenir, je rendrai hommage à votre pitié, à votre cœur. Jouissez donc du bonheur que le Ciel vous accorde. Je tiens à ne pas le troubler davantage.

A peine Isabeau avait-elle achevé, qu'elle tira de sa robe un poignard très-court, à la lame fine et aigüe. Avant que personne eût pu deviner son dessein et s'opposer à son exécution, elle s'enfonça le fer dans la poitrine, et tomba baignée dans son sang qui s'échappait en bouillonnant de la blessure.

Le comte Henri se jeta sur sa mère, arracha le poignard de la plaie, et s'efforça d'étancher le sang qui jaillissait à flots. Mais Isabeau, atroce jusque dans la mort, repoussa son fils d'une main défaillante. Henri consterné, l'esprit bouleversé, appelait à son secours avec des cris déchirants. Le baron de Poligny, muet de saisissement, aidé de quelques hommes d'armes, descendit la comtesse évanouie dans l'appartement qu'elle occupait au château.

Isabeau fut longtemps à revenir à elle. Quand elle eut repris ses sens, ses yeux effarés rencontrèrent le regard de son fils désolé. Elle les arrêta un instant sur Henri ; puis, deux larmes brûlantes roulèrent silencieusement sur ses joues pâles et flétries. Un médecin était au chevet de la comtesse ; il avait réussi à arrêter le sang, mais la blessure était mortelle.

Isabeau semblait plus calme; sa fureur s'éteint éteinte dans la souffrance, et quand ses lèvres s'entr'ouvrirent, ce fut pour murmurer :

— Un prêtre!

Le chapelain du château arriva sur-le-champ. Tous se retirèrent pour laisser la femme coupable, en ce moment solennel, se décharger du fardeau de ses crimes, dans le sein du ministre de Dieu. Cette confession fut longue. Lorsqu'elle fut terminée, le comte Henri, le baron de Poligny et Ida rentrèrent auprès de la comtesse. Sa figure était plus sereine. Isabeau tendit la main à son fils, à son frère, à sa nièce, et expira au bout de peu d'instants réconciliée avec Dieu et avec les hommes. L'amour avait succédé à la haine, au seuil de l'éternité.

XIX

L'ERMITE

Six mois se sont écoulés depuis les terribles et sanglantes scènes décrites précédemment. Le soleil radieux s'élève au-dessus des montagnes boisées qui bornent l'horizon de Montbéliard. De légères vapeurs flottent dans la vallée, au-dessus de la rivière qui l'arrose. Le vert feuillage des arbres, humide encore de rosée, se dessine sur l'azur du ciel que découpent les tours crénelées et les puissantes murailles du manoir. Mille cris joyeux s'entendent dans la ville, dans les cours du château, dans les campagnes environnantes. Le printemps, qui renouvelle tout, semble avoir purifié les âmes, dans ces contrées naguère livrées à d'interminables discordes, à des luttes redoutables. Les cloches sonnent à toutes volées, mêlant leurs allègres carillons aux chansons de l'artisan en habit de fête, aux hymnes guerriers des hommes d'armes qui traversent la cité sans discontinuer.

Quelle contraste entre Montbéliard aujourd'hui et il y a quelques mois ! On dirait que ce n'est plus le même peuple. C'est qu'aussi un immense changement s'est accompli en haut lieu. Là, le bonheur s'épanche d'une coupe remplie jusqu'aux bords, et l'humble habitant de la ville,

le modeste paysan est convié au banquet de ses maîtres. Il est admis à recueillir quelques gouttes de joie, de félicité, de contentement.

Le manoir a perdu une partie de l'aspect formidable qu'il avait au temps de la comtesse Isabelle. Le soupçon, les défiances, la crainte blême ne veillent plus à ses portes, qui sont toutes grandes ouvertes, car la haine a fait place à l'amour dans le coeur des vassaux. Les ponts-levis sont baissés sur les larges fossés. Les hommes d'armes garnissent encore, il est vrai, l'esplanade, les cours, les avenues, mais c'est pour faire honneur au maître de céans et à ses nombreux invités.

Par la longue route, bordée de chênes et de frênes séculaires, ils s'avancent pressés, les amis du comte Henri de Montbéliard. Sa maison, à lui, bien différente de celle du philosophe des anciens temps, ne pourra contenir ceux qui bénissent son nom, et qui sauraient, dans l'occasion, lui prouver leur dévouement, leur amour autrement qu'en paroles. Nobles, chevaliers, vassaux, bourgeois, paysans, tous célèbrent ses belles actions et surtout sa bienfaisance, les richesses répandues par ses mains dans le sein des pauvres : doux concert, qui monte au ciel, et que les anges répètent, sans doute, devant le trône de Dieu.

Les salles du célèbre manoir, décorées somptueusement, se remplissent, malgré l'heure matinale, de nombreux visiteurs, des dames parées de riches atours. La multitude admire le bon goût des ameublements, le style élégant de l'architecture, la splendeur de l'hospitalité seigneuriale du comte. Les visages riants indiquent un événement heureux.

En effet, ce jour, d'après les dispositions de

Henri de Montbéliard, doit éclairer son union avec Ida de Poligny. Aux côtés de l'illustre comte, apparaît son ami, son fidèle Hans Greitz. Le vaillant et modeste guerrier va unir son sort à une jeune fille issue de haut lignage. Ainsi l'a voulu celui dont il a été longtemps l'intrépide compagnon dans les combats.

Peu de jours après la mort d'Isabeau. Hans avait sollicité l'agrément de son ami pour retourner en Saxe, au foyer de ses vieux et vénérés parents.

— Es-tu las de notre amitié? lui demanda Henri surpris.

— Non, certes, et tu ne le crois pas? répondit Hans.

— Alors, pourquoi veux-tu me quitter au moment même où la fortune, jusqu'ici rigoureuse, commence à me sourire?

— Henri, ma présence n'est pas nécessaire à ton bonheur, répliqua Greitz. Bientôt tu seras l'époux d'Ida, et tes désirs seront comblés.

— Au jour de mon union avec la noble fille du baron de Poligny, ton absence jetterait un voile de deuil sur mon âme. Puissance, richesses, rien ne saurait compenser la perte d'un ami tel que toi.

— J'apprécie, comme elle le mérite, ta généreuse affection. Sois sûr que mon cœur y est sensible, et que je la paie de retour.

— En ce cas, ne parle donc plus d'abandonner le château de Montbéliard.

— Je ne dois pas oublier, répondit encore Hans, que je ne suis que le fils d'un pauvre bûcheron de la Saxe. Mes parents vivent dans l'aisance, je le sais; mais que sont pour eux les agréments d'une vie confortable, en comparaison de

mon séjour au milieu d'eux? J'ai hâte de les revoir et de leur dire : C'en est fait, je ne vous quitterai plus.

— Hans, interrogea avec une gravité pleine de tristesse le comte de Montbéliard, est-ce donc un adieu éternel que tu m'adresses?

— Peut-être, soupira le jeune guerrier.

— Ami, reprit Henri, tu ne m'as pas tout dit ; tu gardes un secret au fond de ton coeur. C'est mal agir envers moi.

— Tu connais tout ce que je puis révéler à un autre moi-même. Je le répète, il me tarde de revoir les lieux où je suis né, les vertes forêts de la Saxe, le visage vénérable de mon vieux père, ceux de ma mère, de mes soeurs chéries.

— Puisque tu ne veux rien dire, je parlerai pour toi. Je te connais, Hans. Tu trouves la vie solitaire, il te faudrait une compagne.

L'écuyer parut troublé de la tournure que prenait l'entretien, mais il garda le silence.

— As-tu déjà fixé ton choix? continua le comte en arrêtant sur son ami son regard perçant.

— Je ne sais. Mais à quoi bon traiter ce sujet? dit Greitz, comme en se parlant à lui-même.

— Je le vois, ajouta Henri, j'ai mis le doigt sur la blessure de ton coeur. Hans, j'ai presque deviné; avoue la vérité, ne me cache rien.

— Hélas! répondit l'écuyer, nous caressons souvent des espérances irréalisables, qui s'enfuyaient ensuite dans la région des rêves.

— Tiens, je connais tout, s'écria le comte en prenant vivement la main de Hans: je connais une noble jeune fille, digne de toi, j'en suis sûr! Consentiras-tu à l'épouser?

— De qui paries-tu? demanda l'écuyer en tressaillant.

— Refuseras-tu la main de Stéphanie de Montbéliard? Te déplairait-il donc de devenir mon frère tout à fait?

— Ah! de grâce, ne plaisante pas sur ces choses, Henri. Ne mêle pas le nom de ta vertueuse soeur à des saillies inopportunes.

— Mon langage est très-sérieux. Je suis le maître de ce puissant manoir, le chef de la famille de Montbéliard. Stéphanie dépend donc de moi, d'après le droit féodal. Je t'accorde sa main, car j'ai lieu de croire que ma soeur approuvera la manière dont je dispose de son sort.

Greitz, trop ému pour parler, ne put que se jeter au cou de son ami, qu'il baigna de ses larmes, tant sa joie était grande. Stéphanie de Montbéliard, consultée aussitôt, accueillit avec bonheur la proposition dévoué de son frère. Il fut convenu que le mariage de Hans Greitz se ferait le même jour que celui du comte de Montbéliard.

C'était, nous l'avons dit, pour cette double fête nuptiale que les populations du comté accouraient au château; Henri les avait conviées à venir prendre leur part de son bonheur, voulant ainsi leur prouver qu'il les estimait sincèrement. Ainsi, autant, naguère, le manoir était redouté, autant aujourd'hui était-il chéri et révééré. Les tours et les remparts crénelés devenaient inutiles pour sa défense; l'affection des sujets lui formait un boulevard inexpugnable.

Au moment où les nobles fiancés, entourés de leurs parents, de leurs amis, se préparaient à se rendre à la chapelle, un vieillard, courbé sous le poids des ans, portant une longue barbe blanche et vêtu de l'habit des ermites, perçait avec peine la foule qui remplissait l'esplanade. Montant les

degrés du perron, il entra au manoir et se dirigea vers la grande salle, au profond étonnement des spectateurs. Mais, sans s'inquiéter des regards fixés sur lui, ni des questions que lui adressaient les serviteurs, il alla droit au comte de Montbéliard. Alors, s'arrêtant, il contempla avec une sorte d'admiration le jeune maître du manoir, puis il lui dit tout à coup, d'une voix cassée et émue :

— Messire comte, je désirerais vous entretenir un instant, avant la cérémonie nuptiale.

Henri hésita ; quelques murmures se firent, mais le vieillard insista :

— Vous ne devez pas me refuser, reprit-il ; ce que j'ai à vous communiquer est important.

Le comte céda, et conduisit son étrange visiteur dans une pièce voisine. L'ermite suivit le jeune guerrier d'un pas grave ; sur son visage se reflétait une dignité imposante. L'entretien dura quelques instants. Ulrich, Ottmar, Hans Greitz et les deux jeunes filles commençaient à s'inquiéter, quand la portière du cabinet se souleva. Henri reparut avec le vieillard, qu'il fit passer devant lui avec un respect infini. Il lui donna la place d'honneur, et se tint quelques instants à ses côtés, en silence. Il essayait visiblement de dominer les vives émotions, dont sa figure portait les traces. Enfin, il prit la parole pour expliquer cette scène singulière.

— Nobles amis, dit-il en parcourant d'un regard attendri le cercle qui l'entourait, ma joie, aujourd'hui, eût été incomplète, malgré les faveurs dont la Providence m'a comblé, si la bénédiction de mes parents ne se fût jointe à celle que va prononcer tout à l'heure le ministre de Dieu.

Et comme les assistants écoutaient surpris, sans comprendre, il ajouta :

— La tombe rend ses victimes, ou plutôt le Ciel a veillé sur une tête chérie. Celui que je croyais effacé du nombre des vivants existe encore. Le comte Etienne de Montbéliard n'a point péri, selon l'opinion répandue; il est en ce moment devant vos yeux.

En même temps Henri, prenant l'ermite par la main, le présenta à Ottmar, à Ulrich de Poligny, et à l'assemblée stupéfaite, en s'écriant :

— Ne reconnaissez-vous pas le comte Etienne de Montbéliard, votre souverain?

Ottmar déclara aussitôt l'identité du vieillard. Le doute n'était pas possible, d'ailleurs, en voyant la ressemblance du visage de l'ermite, dans ses principales lignes, avec celui d'Henri. Après avoir reçu les félicitations des assistants, les embrassements de sa fille, Etienne raconta comment il avait échappé aux sicaires d'Isabeau, grâce au dévouement d'un fidèle serviteur, qui, l'arrachant tout sanglant aux mains de ses ennemis, avait payé de sa vie son audace. Pour lui, ne voulant pas exposer son ambitieuse épouse à consommer un affreux attentat, désespérant de recouvrer ses possessions, dégoûté des hommes, il s'était dirigé vers l'Allemagne. Là, réfugié dans une profonde solitude, partageant son temps entre la prière et le travail des mains, il avait coulé des jours, sinon heureux, du moins paisibles. Ayant appris récemment les événements de Montbéliard, il n'avait pu résister au désir de revoir la terre natale et d'embrasser ses enfants.

Lorsque le noble vieillard eut terminé son récit, Henri lui présenta sa fiancée, le priant d'ap-

prouver son choix, ce qu'Etienne fit aussitôt. Il accueillit parfaitement Hans Greitz, et l'assura qu'il était heureux de le nommer son fils.

— Les services rendus dit-il, la bravoure, la vertu sont les meilleurs titres que l'on puisse produire. Vous êtes digne de notre alliance.

L'émotion de cette grande scène étant calmée, le brillant cortège se rendit à la chapelle du château, et la cérémonie auguste commença. Le chapelain de Montbéliard, un prêtre vénérable, renommé pour ses vertus et sa sainteté, apprit à la foule le retour étonnant du comte Etienne. Il montra le doigt de Dieu agissant visiblement en tout ceci, et prit occasion de là pour expliquer comment la justice d'en haut, dès la vie présente, quelquefois venge et récompense l'innocent persécuté ou foulé aux pieds.

Henri, le jour même, voulut remettre à son père les rênes du gouvernement. Mais le vieillard s'écria :

— A Dieu ne plaise que je ravisse à des mains jeunes et vaillantes un pouvoir qu'elles exercent si bien ! Les miennes sont affaiblies par l'âge. J'ai oublié le maniement des affaires humaines, les soins de l'administration. Le Seigneur a béni ma retraite, je désire y retourner.

En vain Henri tenta d'ébranler la résolution de son père. Tout ce qu'il put obtenir, c'est que l'illustre vieillard habiterait le pavillon le plus isolé du manoir, où personne ne l'interromprait, et où il ne recevrait que ses enfants et ses vieux amis.

Le lendemain même des fêtes nuptiales, Etienne de Montbéliard s'établit dans son nouvel ermitage, tant il avait hâte d'échapper aux bruits et aux distractions de la vie.

Le père, la mère et les socurs de Hans Greitz étaient venus d'Allemagne pour assister au mariage du jeune et brave écuyer. Henri accueillit avec l'empressement d'un fils et d'un frère la vertueuse famille du bûcheron. Il lui proposa de s'établir avec Hans et sa jeune femme dans un château voisin, devenu la dot de Stéphanie de Montbéliard. Ils y consentirent. Pour ces âmes simples et aimantes, la patrie était dans le pays que le vaillant compagnon d'armes du jeune comte habitait.

Le baron de Poligny continua de résider au château de Montbéliard, auprès de sa noble fille. Ottmar et le sire d'Ornans acceptèrent volontiers, de leur côté, l'offre que leur fit Henri de ne plus le quitter. Ils aidèrent le comte dans les soins de l'administration, et l'assistaient de leurs sages conseils. Chaque jour ils visitaient l'ermitte. Rien n'était plus grave ni plus instructif que la conversation de ces hommes, éprouvés longuement par le malheur, mûris au milieu de terribles vicissitudes et enfin arrivés au port. De leurs anciennes douleurs, il ne leur était resté aucune amertume. Leur coeur, indulgent et bon, compatissait à toutes les misères humaines, que leurs mains s'efforçaient de soulager.

Ida et Stéphanie, souvent ensemble, car leurs demeures étaient voisines, parcouraient sans cesse les faubourgs de la ville et les villages environnants, en quête de souffrances à apaiser, de malheureux à consoler. On les regardait comme les anges de la contrée.

Le comte de Montbéliard demeura en paix durant tout le règne d'Henri. Dieu bénit l'union du vaillant chef avec Ida de Poligny et leur accorda de nombreux enfants, héritiers de leurs vertus.

FIN

Bibliothèque

Pour paraître le 25 Novembre

PAUVRE JACQUES



Pour \$1.00

par mois nous nettoyons, réparons et pressons vos habits. De plus: nous fournissons une jolie boîte que nous allons chercher et que nous retournons à votre domicile chaque semaine.

TEL

**REPAIRS
SUIT CONCERN**

**3602 Rue Notre-Dame,
ST-HENRI.**

Bell Tél. Mount 1045.

